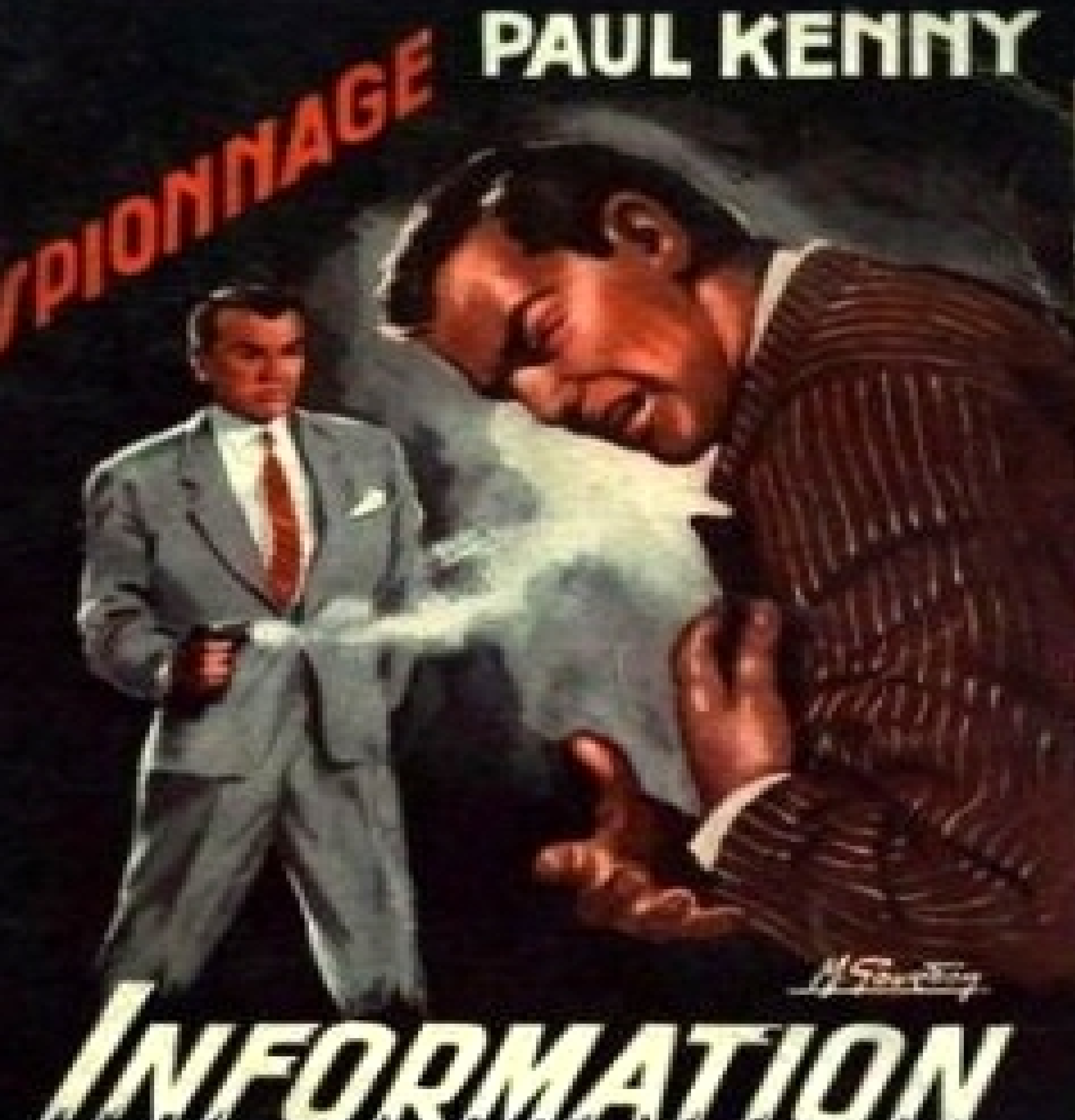


INFORMATION CONTRE X

Editions "FLEUVE NOIR"

CHAPITRE PREMIER

La Jaguar roulait à vive allure en direction de Bâle. C'était une puissante limousine noire, astiquée comme un bijou. Le chauffeur, impassible à son volant, surveillait d'un œil inexpressif le ruban asphalté de la route. Le paysage ne l'intéressait pas. Rien ne l'intéressait. Bien au chaud dans son gros pardessus noir, les, mains gantées de cuir, la casquette à visière vissée sur le crâne, il arborait cet égoïsme supérieur qui caractérise les chauffeurs dont le patron possède un compte en banque à l'abri des coups durs.

Le passager qui occupait, seul, le siège arrière de la voiture, ne se souciait pas non plus de la beauté du paysage. Petit, mince, tiré à quatre épingles, il faisait penser à un notaire de province. Il était plongé dans l'examen d'une série de dossiers qu'il avait retirés d'une serviette brune posée à côté de lui sur la banquette.

A vrai dire, le décor n'était guère en beauté ce matin-là. Bien qu'on fût aux premiers jours de mars, le ciel gris et maussade éteignait les couleurs de la campagne et des pittoresques bourgades helvétiques. Un vent aigre tourmentait les arbres déplumés.

A l'entrée de Bâle, la Jaguar traversa un carrefour à l'instant précis où les feux devenaient rouges. Le flic de service porta promptement son sifflet à sa bouche ; mais au lieu de siffler, il détourna la tête : il venait d'apercevoir, à côté de la plaque d'immatriculation de la limousine, le sigle du corps diplomatique.

La voiture noire s'arrêta peu après, le long du trottoir, à quelques mètres de la Porte Saint-Alban. Le chauffeur se retourna.

- Nous sommes en avance de dix minutes, monsieur, annonça-t-il.

Le passager, émergeant de ses dossiers, consulta sa montre. Elle marquait dix heures moins dix.

- Allons-y quand même, dit-il.

C'étaient, en fait, les premiers mots qu'ils échangeaient depuis le départ de Berne.

Tandis que la Jaguar démarrait, le passager rassemblait rapidement ses papiers et les glissait dans la serviette de cuir qu'il

referma avec soin. La voiture roula un moment en ligne droite pour virer ensuite et franchir le Rhin par le Wettsteinbrücke. Trois minutes plus tard, elle stoppait devant le Münchnerhof, un hôtel situé dans le Riehenring.

Le passager se pencha, examina à travers la vitre de la portière de droite les abords de l'hôtel. Cinq ou six minutes s'écoulèrent. Puis, brusquement, le petit bonhomme saisit son feutre noir posé sur la banquette, s'en coiffa, ouvrit la portière et sauta sur le trottoir.

Un homme de stature athlétique, en gabardine grise, tête nue, les deux mains dans les poches, s'avançait posément vers la Jaguar qu'il semblait avoir repérée.

Le petit Passager de la limousine alla à la rencontre de l'inconnu et l'aborda en murmurant :

- Monsieur Francis Coplan, si je ne me trompe ?

- Monsieur Dargenton ?

- C'est moi-même.. Enchanté.

Ils se serrèrent la main. Dargenton reprit aussitôt, de sa voix fluette, curieusement pointue :

- Vous êtes ponctuel, à ce que je vois. Venez.

Ils grimpèrent dans la Jaguar qui repartit instantanément. Dargenton, tout en dévisageant Coplan, prononça d'un ton un peu acide :

- Je me demandais si j'allais vous reconnaître ou non. Le signalement qu'on m'avait donné me paraissait assez vague.

- Soyez sans crainte, j'avais déjà reconnu la voiture de l'ambassade. Je vous ai vu arriver.

- Depuis quand êtes-vous à Bâle ?

J'ai débarqué ce matin. J'ai voyagé par le train de nuit.

- Avez-vous des renseignements à me transmettre au sujet de l'affaire ? Tout cela me semble si mystérieux.

Coplan, se tournant vers son interlocuteur, esquissa un bref sourire :

- J'allais vous poser la même question, dit-il. Je n'ai pas la moindre idée de ce que je suis venu faire dans cette ville... Hier, au début de l'après-midi, mon directeur m'a avisé par téléphone que j'avais rendez-vous ce matin, à dix heures précises, devant le

Münchnerhofr Hôtel, à Bâle, avec Monsieur Dargenton, conseiller juridique de l'ambassade et c'est tout.

- Bizarre, ma foi ! laissa tomber le petit juriste, assez estomaqué. Et moi qui comptais sur vous pour me donner quelques éclaircissements concernant la visite que nous allons faire présentement.

- Quelle visite ?

La Jaguar venait de se ranger devant un imposant immeuble de la Gerbergasse.

- Nous sommes arrivés, dit Dargenton. J'ai reçu l'ordre de me présenter, en votre compagnie, au siège central des Sociétés Européennes d'Assurances. J'ai d'ailleurs une lettre qui m'a été remise à l'ambassade.

Le chauffeur ouvrit la portière, ôta sa casquette. Coplan et le conseiller juridique mirent pied à terre. Ils franchirent côte à côte le porche du building, longèrent un large couloir et pénétrèrent dans les bureaux des S.E.A.

Un huissier aux gestes lents et solennels les accueillit.

- Messieurs ? s'enquit-il en allemand.

- Nous sommes attendus par Monsieur Reinacher, dit Dargenton. Voici un pli à lui remettre. C'est de la part de l'ambassade de France à Berne.

L'huissier, un sexagénaire au teint pâle, prit la lettre que lui tendait Dargenton, remercia en s'inclinant avec componction, pria les visiteurs de s'asseoir dans le salon d'attente et disparut dans un bureau. Trente secondes plus tard, un fondé de pouvoir au visage glabre s'amenait, visiblement empressé.

- Monsieur le Directeur général va vous recevoir immédiatement, dit-il. Voulez-vous me suivre, je vous prie ?...

Par un dédale de couloirs garnis de tapis impeccables, les deux Français furent acheminés jusqu'à un ascenseur privé qui les transporta au premier étage. Sur le palier, une secrétaire les attendait. C'était une grande fille blonde, très jolie, mais habillée comme une directrice de pensionnat. Sans un sourire, elle guida les visiteurs. Au passage, d'autres employés de la direction jetaient des

regards intéressés; être reçu dans le sanctuaire du Directeur général, ce devait être quelque chose d'assez considérable.

Une lourde porte en chêne massif s'ouvrit sous la poussée de la secrétaire. La blonde ouvrit encore une deuxième porte, capitonnée celle-là, après quoi elle s'effaça pour laisser entrer Dargenton et Coplan.

Les présentations furent laconiques. Jakob Reinacher était un géant aux allures de ministre. La nuque épaisse, la tête ronde et chauve, la peau nette, lisse et rose comme une savonnette, il avait l'œil lourd, le geste aisé mais pesant. Près de lui se tenait un gaillard d'une trentaine d'années, aux cheveux châtains peignés avec soin, au teint coloré, genre gentleman britannique, qui se nommait Robert Vogel. Le Directeur général se réinstalla dans son fauteuil à pivot, les autres dans des clubs de cuir fauve.

- Avant tout, commença Reinacher, je tiens à remercier l'ambassade et les autorités françaises pour la suite favorable qui a été réservée à notre requête...

Il parlait avec lenteur, en choisissant ses mots, mais dans un français correct.

- J'espère, continua-t-il, que cette conférence sera fructueuse pour les deux parties, et je me permets de considérer votre visite comme un gage de collaboration excellente. Je sais que nos intérêts ne sont pas les mêmes, mais vous serez d'accord pour admettre que nos devoirs respectifs ne sont pas les mêmes non plus...

En disant ces mots, il affichait une expression à la fois grave, confidentielle et convaincue : cette expression typique des magnats de la Finance qui discernent dans les traits de leurs interlocuteurs des chiffres plutôt que des réalités humaines.

- Pour traiter cette affaire, reprit-il, la compagnie que je représente pouvait agir de deux manières distinctes : ouvertement ou... comment dirais-je, secrètement. Je suis persuadé que vous avez compris l'avantage énorme de la seconde manière sur la première ?

Dargenton avoua tout de go :

- Je vous demande pardon, Monsieur Reinacher, mais je crois qu'il y a maldonne. Pas plus que Monsieur Coplan, qui arrive

pourtant en droite ligne de Paris, je ne suis au courant de l'affaire dont il s'agit. Tout ce que je sais c'est que cela concerne un sujet français nommé Gustave Morin, décédé à Paris le 8 septembre 1956. Les services de l'ambassade m'ont chargé de constituer un dossier mais je ne possède pas le moindre renseignement.

Reinacher fronça les sourcils :

- Vous avez les notes que notre firme a adressées à l'ambassade ?

- Non. J'ai une lettre émanant de Paris et visée par notre ambassadeur, mais on me demande simplement de venir avec Monsieur Coplan au présent rendez-vous.

Les deux Suisses se regardèrent, échangèrent quelques phrases rapides en allemand. Reinacher était surpris. Mais l'autre, le nommé Vogel, s'adapta plus facilement à la situation.

- Excusez ce petit malentendu, dit-il posément. Les notes que nous avons envoyées à l'ambassade de France étaient peu explicites. Elles étaient même volontairement sibyllines, et, de plus, nous avons beaucoup insisté pour que leur contenu soit entouré du plus grand secret. Mais, si vous le voulez bien, nous allons reprendre ensemble les éléments de l'affaire Morin, et cela vous permettra d'en saisir d'emblée la signification exacte.

Reinacher approuva d'un hochement de tête les paroles de son collaborateur. Puis, ouvrant le dossier qui se trouvait devant lui sur la table, il parcourut les notes consignées sur un feuillet.

- Il y a environ six années, commença-t-il, un agent de notre filiale de Genève nous a soumis une proposition d'assurance-vie au nom de Gustave Morin, domicilié à Paris... Les renseignements fournis par notre agent étaient bons, tant sur le plan social que sur le plan médical... Gustave Morin s'était retiré de l'enseignement en 1943 et s'occupait depuis 1949 de recherches historiques pour le compte d'une firme d'édition spécialisée dans les ouvrages d'érudition... Il gagnait largement sa vie, il possédait quelques biens de famille, bref, l'affaire était saine et nous avons établi le contrat. Prévoyant de nombreux voyages, Morin souscrivait un capital-décès de dix millions de francs français... En 1953, pour compenser la forte dépréciation de la monnaie, il majore son assurance et la porte à

vingt-cinq millions. En 1955, il se marie et demande de doubler le capital. Nous prescrivons un nouvel examen médical, qui donne toute satisfaction... En septembre 1956, au retour d'un voyage en Espagne, Morin tombe malade et meurt en l'espace de quatre jours. Le décès, attribué à une péritonite aiguë, ne présente aucune anomalie ; le permis d'inhumer est délivré sans difficulté. Notre enquête confirme que tout est régulier, et nous versons à la veuve de notre assuré les 50 millions prévus...

Reinacher leva les yeux, ferma lentement son dossier en laissant fuser un bref soupir.

- Comme vous le savez sans doute, poursuivit-il, le paiement des indemnités n'entraîne pas le classement automatique de ce que nous appelons le dossier « sinistre ». En fait, nous procédons toujours à une série de contre-enquêtes pour lesquelles nous avons un service spécial. Quand il s'agit de sommes aussi importantes, quelques vérifications s'imposent... Pendant quatre mois, notre collaborateur, Monsieur Vogel, s'est attaché à reconstituer dans la mesure du possible, et sans sortir de l'ombre, le passé récent de feu Gustave Morin. Vers la mi-février, après un examen sévère des renseignements recueillis par Monsieur Vogel, nous avons constaté qu'une autre version prenait corps au sujet de la mort de notre assuré : Gustave Morin a été assassiné, nous en avons la certitude...

Il y eut un silence. Puis, Dargenton objecta :

- S'il s'agit d'un meurtre par empoisonnement, il me semble que c'est la compétence des médecins qui est en cause ?

- Non, dit Reinacher, ce serait trop simple. Morin est bien mort d'une péritonite, mais d'une péritonite sciemment provoquée par un tiers. Du moins, nous le pensons.

Le conseiller juridique, passablement ébahi, rétorqua derechef de sa voix pointue :

- Votre accusation me paraît audacieuse. Peut-on savoir sur quoi elle se base ?

- Naturellement, opina Reinacher, péremptoire. En fait, Vogel a réussi à retrouver la trace de trois autres personnes qui ont séjourné, en même temps que Morin, c'est-à-dire vers la fin du mois

d'août, dans une villa située à la périphérie de Madrid... Or, de ces quatre personnes, trois sont mortes des suites d'une péritonite aiguë. Et la seule personne encore vivante de ce quatuor est un Scandinave nommé Ross Torkel, espion à la solde des chefs occultes de la Ligue Arabe...

De nouveau, le silence plana dans le grand bureau directorial. Francis Coplan, les yeux baissés, contemplait les ongles de sa main droite. Dargenton, de plus en plus étonné, réfléchissait en se caressant le menton. De toute évidence, le conseiller juridique ne voyait pas où le gros Suisse voulait en venir. Finalement, il hasarda :

- Vous avez parlé tout à l'heure d'une collaboration entre votre compagnie et nous. Mais, sur un plan pratique, qu'attendez-vous au juste de notre administration ? Et pourquoi tout ce mystère autour d'un cas qui intéresse surtout la Justice de nos pays respectifs ?

Reinacher hésita une fraction de seconde. Autoritaire et tout-puissant, il ne supportait pas plus la contradiction que l'incompréhension.

- Il s'agit de cinquante millions, Monsieur le Conseiller, dit-il sèchement. Et la discrétion est notre seule chance de récupérer cet argent. D'autre part, Vogel a acquis la conviction que Gustave Morin, sous le couvert de sa profession d'historien, était en réalité un agent de renseignement opérant contre la France. Pour quelle organisation ? Nous ne sommes pas parvenus à le savoir. Néanmoins, nous avons estimé que notre dossier intéresserait au premier chef le Deuxième Bureau français.

Coplan s'était redressé dans son fauteuil.

- Vous ne vous êtes pas trompé, Monsieur Reinacher, dit-il avec conviction. Je vous remercie de la proposition que vous nous faites. Un accord est parfaitement possible dans le sens que vous souhaitez, mais comment envisagez-vous cette collaboration ?

Avec une franchise de vrai businessman, le gros Suisse précisa en scrutant Coplan :

- Il y a deux choses distinctes. D'abord, le secret. Le secret est aussi important en matière d'assurances qu'en matière d'espionnage. La moindre fuite au sujet de nos tractations peut nous faire perdre définitivement nos cinquante millions... Mais je

reviendrai sur ce point lorsque nous aurons un peu déblayé le terrain. Voyons l'aspect légal de la situation... Nous voudrions vous demander un arrangement juridique par lequel un médecin légiste, assisté par un médecin officiellement mandaté, serait autorisé à pratiquer l'autopsie de la dépouille mortelle de notre assuré Gustave Morin.

Dargenton déclara d'emblée :

- Rien de plus simple, c'est une procédure fort courante. Votre firme dépose une plainte par le canal de l'ambassade, et la justice française ordonne l'ouverture d'une information judiciaire contre X...

- Parfait, acquiesça Reinacher. Mais ensuite ?

- Pour les besoins de l'enquête, le juge d'instruction ordonne l'exhumation de Gustave Morin et réclame l'autopsie..

- Hmm, attention, grogna le Directeur général. en levant sa main grassouillette, je crois que vous oubliez un détail. La loi française stipule qu'un membre de la famille du défunt doit assister en qualité de témoin à l'exhumation. Or, à part sa veuve, Gustave Morin n'a plus de famille. Il avait un frère, mais celui-ci est mort accidentellement, en 1954, au Caire. Quant à la veuve, nous ne voulons à aucun prix la mettre la courant de ce qui se passe.

- Pourquoi ? fit Dargenton.

- Parce que si nous éveillons l'attention de cette femme, il est probable qu'elle disparaîtra avec notre argent.

Coplan, qui suivait la conversation d'une oreille attentive, demanda :

- Vous pensez qu'il y a un rapport entre l'assassinat éventuel de Gustave Morin et le comportement de sa femme ?

- Peut-être... C'est la deuxième fois qu'elle est veuve. Son premier mari s'est tué au cours d'une ascension dans les Alpes autrichiennes. Il était également assuré, mais par une autre compagnie.

Coplan insista :

- Faisait-elle partie de cette expédition de montagne ? Et se trouvait-elle à Madrid avec Morin ?

- Non, reconnut Reinacher, dans un cas comme dans l'autre, elle était séparée de son mari par plusieurs centaines de kilomètres,

mais cela n'exclut pas l'hypothèse du crime. Ni l'idée de complicité.

- Vous ne versez pas le capital-décès lorsqu'il s'agit d'un meurtre ? questionna encore Coplan.

- Si, dit Reinacher, sauf si le bénéficiaire du capital, en l'occurrence l'épouse de la victime, a trempé dans le crime soit directement, soit indirectement...

- C'est donc cela que vous cherchez à établir ?

- Oui. Ce serait pour nous l'argument décisif. Il y en a un autre, qui serait d'ailleurs tout aussi efficace. Si nous parvenons à faire la preuve que Morin se livrait à des activités beaucoup plus dangereuses que celles qui se rapportent normalement aux recherches historiques, le contrat sera déclaré, ipso-facto, nul et non avenu. Il existe une clause qui prévoit ce cas. Vous voyez le problème. J'ajoute que l'enquête de Vogel n'est pas très favorable à la veuve Morin. Cette femme, sous des dehors honorablement mondains, semble bien être une véritable aventurière internationale. Si elle apprend qu'une contre-enquête est de nouveau ouverte et menée avec l'appui officiel de la justice française, nos cinquante millions s'envoleront comme par magie, et la femme avec.

Coplan, pensif, opina en silence. Dargenton, assez perplexe, murmura sur un ton pincé :

- A première vue, ces questions me paraissent bien difficiles à concilier. D'autre part, il est évident que l'action judiciaire ne peut guère se...

- Vous permettez, coupa brusquement Coplan en se levant..

Il fit un petit geste d'excuse à l'adresse de Dargenton, mais il enchaîna très vite afin d'empêcher le conseiller juridique de débiter des sottises :

- Nous nous trouvons devant une situation tout à fait spéciale. Je dirais même que ceci constitue un cas de force majeure : en respectant les prescriptions légales, nous risquons de faire le jeu de certains ennemis de la France. La raison d’État intervient, et je suggère de trouver un biais.

- Quel biais ? émit Dargenton, soucieux.

- C'est à examiner, dit Coplan.

Reinacher, impassible, attendait. Pour cet homme réaliste, les lois et les règlements n'étaient pas des murailles contre lesquelles on se heurte, mais des instruments qu'on manie avec délicatesse pour arriver à ses fins. Vogel, de son côté, affichait un flegme compact. Une imperceptible lueur d'ironie éclairait cependant ses yeux, et la manière dont il regardait Coplan montrait bien qu'il devinait les pensées cachées de l'agent du Deuxième Bureau.

Coplan, se tournant vers Dargenton, prononça d'une voix calme :

- Que pensez-vous de la formule suivante ? Au nom de la compagnie qu'il représente, Monsieur Reinacher dépose une plainte que vous transmettez à Paris sous le sceau du secret diplomatique. Le Procureur de la République ordonne alors l'ouverture d'une information contre X, mais le Parquet, d'accord avec la direction des Services Spéciaux, tient l'affaire en suspens.

- Hmm, hmm, c'est réalisable, admit Dargenton, mais il faut l'approbation des services intéressés, ce que je ne puis garantir avant d'avoir consulté lesdites instances. D'autre part, cela ne résout pas le problème de l'exhumation.

Coplan demanda à Reinacher :

- En quel endroit Morin a-t-il été enterré ?

- A Paris. Dans le nouveau cimetière qui dépend notamment du quatorzième arrondissement.

- Je me charge de régler cette question, décréta Coplan avec un aplomb tranquille. En contrepartie. je serais heureux de prendre connaissance des informations rassemblées par Monsieur Vogel...

Reinacher, satisfait de ce premier résultat, tendit à Coplan quelques feuillets dactylographiés réunis par une agrafe :

- Voici un résumé succinct mais complet des enquêtes confidentielles que Monsieur Vogel a menées. Je suis convaincu que ces renseignements vous rendront service... Je me permets cependant d'insister encore sur un point : dans votre intérêt comme dans le nôtre, ayez soin de laisser Alexandra Morin en dehors de toutes vos investigations. Comme vous le verrez, elle habite actuellement chez un de ses cousins, à Monaco. Alexandra Morin est née Droskolian. Les Droskolian sont des Levantins originaires de

Damas. Devenue Anglaise par son premier mariage, Alexandra Morin est Française depuis 1955.

Le détective Robert Vogel ajouta à mi-voix, presque négligemment :

- Certaines informations devront être contrôlées, comme je l'ai d'ailleurs indiqué. Les personnages dont les noms sont soulignés me paraissent dangereux. Je n'ai pas poussé mes recherches au-delà des limites qui m'étaient assignées par ma mission, mais, à la lumière des faits que j'ai pu reconstituer, Morin semble avoir eu des fréquentations fort peu recommandables. On meurt facilement dans ce monde-là. Si vos inspecteurs ont l'intention d'y aller à fond, qu'ils ouvrent l'œil... De toute façon, je pense que vous ferez des découvertes assez intéressantes dans l'entourage de cet étrange professeur d'Histoire...

CHAPITRE II

Quelques jours plus tard, à Paris, dans la demi-clarté blême qui précède l'aube, une besogne assez lugubre s'accomplissait dans le cimetière où Gustave Morin avait été enterré six mois auparavant.

En présence d'un inspecteur de police et de deux agents spéciaux mobilisés par le directeur du Contre-espionnage, une équipe de fossoyeurs creusaient la terre humide, à une distance de deux mètres environ derrière une pierre tombale de granit noir. C'était un boulot pénible; il s'agissait de pratiquer une tranchée oblique par laquelle on pourrait sortir le cercueil sans toucher à l'ordonnance extérieure de la sépulture proprement dite. La glaise, alourdie par les neiges de l'hiver, était pesante, difficile à manier à la pelle.

Finalement, tout de même, le cercueil fut amené à la surface et porté par quatre hommes jusqu'à une fourgonnette noire qui stationnait au bout de l'allée. La fourgonnette démarra aussitôt, emportant à son bord les deux agents du S.R. Les fossoyeurs, sous la surveillance de l'inspecteur de police, établirent alors un barrage à

l'entrée de l'allée et posèrent, bien en vue, un panneau de bois annonçant en grosses lettres rouges : « TRAVAUX ».

Il était un peu plus de six heures du matin quand la fourgonnette de la Préfecture arriva à l'Institut Médico-légal. Le cercueil, recouvert d'un drap noir, fut transporté dans une des salles d'autopsie et déposé à même le sol. Le laboratoire était une vaste pièce aux murs nus et blancs; il y faisait froid. Une dizaine de personnes attendaient, en fumant et en bavardant, le commencement des opérations. L'atmosphère n'était même pas dramatique. La seule chose qu'on ressentait, c'était un vague sentiment de solitude et de désolation, cette espèce de mélancolie glacée qui imprègne les lieux où la banalité de la mort finit par dépouiller la vie elle-même de sa valeur et de sa signification.

Coplan se trouvait là, en compagnie d'un vieux collègue attaché à la section des archives. Robert Vogel, le détective des S.E.A. de Bâle, était présent également, grâce à une autorisation spéciale que lui avait procurée la direction du S.R.

Le médecin légiste, en blouse blanche, un tablier de grosse toile noué autour de la taille, préparait ses instruments de travail tout en devisant avec son collègue mandaté par les assurances suisses. Les deux praticiens, des hommes âgés, paraissaient totalement étrangers à l'ambiance sinistre et sordide de la salle. Pour eux, c'était de la routine.

Les employés de la morgue, après avoir dévissé le couvercle de la bière, soulevèrent celle-ci pour la mettre sur une des trois grandes tables de pierre qui occupaient le milieu du laboratoire. Le mort fut alors retiré de sa boîte de chêne et allongé sur la table centrale. Des lampes mobiles, des arrivées d'eau et des gouttières d'écoulement donnaient à cette table d'autopsie une vague allure d'établi. Les conversations cessèrent, tout le monde se rassembla autour de la dalle sur laquelle le cadavre était étendu.

Morin, selon un usage de plus en plus répandu dans les cliniques et dans les hôpitaux, avait été enseveli non pas dans le traditionnel linceul mais dans un pyjama. Les pieds nus, les mains croisées sur la poitrine, il était à la fois solennel et dérisoire.

- Vous avez de la chance, dit le médecin légiste au vieux collègue de Coplan. Il est beaucoup mieux conservé que je ne l'aurais cru. Six mois dans la terre, après une infection généralisée, ça ne laisse guère que de la pourriture, neuf fois sur dix. Ce gaillard devait être solide de son vivant...

Il ajouta à mi-voix, comme pour lui-même :

- Il est vrai que nous avons eu un hiver particulièrement rigoureux. Le gel ralentit la décomposition... Vous vouliez le photographier, je crois ?

- Oui, dit le fonctionnaire des archives. Ce ne sera pas long.

Coplan et Vogel examinaient la figure du mort avec attention et intérêt. Ce masque funèbre, figé dans la plus totale indifférence, avait quelque chose de fascinant : le secret d'une destinée y était scellé à jamais. Pour Vogel, c'était une confrontation étrange; depuis plus de quatre mois, il essayait de revivre le passé de ce mort, remontant le cours du temps, interrogeant les villes et les maisons que ces prunelles éteintes avaient contemplées. Pour Coplan, c'était l'inverse : au-delà de ce visage cireux, il tentait de discerner l'avenir...

La maladie et l'agonie avaient buriné dans la face de Morin des sillons de souffrance. Néanmoins, dans ses traits ravagés, un œil exercé pouvait aisément imaginer une physionomie, les apparences de la vie et reconstituer un portrait valable. Large front arrondi, nez mince, pommettes saillantes, menton aigu, orbites profondes, maxillaires tout en finesse.

Le médecin légiste - sans doute pour montrer qu'il avait des lettres - marmonna :

- On dirait Rimbaud à son retour d'Abyssinie, vous ne trouvez pas ? Une tête de moine ou d'ascète... Je le classerais sans hésiter dans la catégorie des cérébraux à tendance mystique...

Coplan avança la main et tâta doucement l'étoffe du pyjama jaune pâle. C'était de la soie.

Les photographes, pour avoir le champ libre, prièrent l'assemblée de s'écarter. Lorsqu'ils eurent terminé leur travail, le médecin légiste enfila ses gants de caoutchouc. Coplan, devançant les docteurs, souleva la tête du mort. Les cheveux bruns de Morin, clairsemés

vers le front, étaient encore souples et lisses comme ceux d'un vivant. Coplan glissa sa main dans la nuque glacée du cadavre, rabattit le col du pyjama. Comme on pouvait le supposer pour un article aussi luxueux, il y avait une étiquette de chemisier cousue sous le pendoir du pyjama : « Managhi - Cairo ».

Coplan s'éloigna. Le médecin légiste se mit alors à l'œuvre. A part le docteur mandaté par la compagnie d'assurance, toutes les autres personnes présentes se retirèrent promptement du côté de la sortie, le plus loin possible du cadavre. Au premier coup de bistouri dans le ventre du mort, une puanteur insoutenable s'était répandue dans la salle. Les deux toubibs s'attachèrent devant la bouche et le nez un masque antiseptique, puis, avec une dextérité étonnante, celui des deux praticiens qui officiait commença à prélever des fragments organiques destinés aux analyses.

Il fallait avoir le cœur bien attaché pour exécuter cette charcuterie macabre. Dans le ventre du mort, ce n'était qu'une immonde bouillie molle et purulente; des liquides innommables coulaient, des vapeurs fermentaient.

Imperturbable, le médecin légiste tripotait là-dedans, examinait, taillait, hochait la tête, déposait des lambeaux dans un bocal placé à la portée de sa main. De temps à autre, il actionnait l'arrivée d'eau pour laver ses gants.

Un des inspecteurs de la P.J. alluma une cigarette et dit :

- Ils ne trouveront rien. A ce stade-là, les analyses ne signifient plus grand-chose...

- Je ne suis pas de votre avis, objecta le détective suisse. Les docteurs de la clinique ont soigné Morin comme un malade parmi d'autres malades; n'ayant rien à suspecter, ils n'ont pas cherché plus loin que le diagnostic basé sur la maladie telle qu'elle apparaît visiblement. L'opération chirurgicale, pratiquée in extremis, n'a pas pu enrayer l'infection : affaire classique, sans histoire. Mais la situation n'est plus la même : nous avons des soupçons très précis, des présomptions extrêmement significatives. Il ne s'agit donc pas d'une simple analyse, mais de la recherche d'une confirmation...

- D'accord, concéda l'inspecteur, mais il aurait fallu faire ça plus tôt, beaucoup plus tôt.

Le médecin légiste venait de s'installer à l'un des microscopes alignés sur une table d'analyse, dans le coin de la salle, contre le mur du fond.

Après vingt-cinq minutes de travail au microscope, le médecin légiste donna l'ordre de remballer le macchabée et de le renvoyer à sa tombe.

C'était fini.

Le délégué du Parquet fut prié d'apposer les scellés sur les deux bocaux qui contenaient les échantillons organiques.

- Pièces à conviction, déclara le toubib avec un clin d'œil à l'intention de son collègue.

Puis, pour satisfaire la légitime curiosité du jeune magistrat et des autres personnes présentes, il reprit :

- Mort accidentelle, dans tous les cas. Criminelle ? Probablement...

- Poison ? demanda le magistrat.

- Non, mieux que ça ! s'exclama le docteur. Si le cœur vous en dit, jetez un coup d'œil, j'ai laissé un des spécimens dans le microscope. Je ne sais d'ailleurs pas encore ce que c'est.

Il ôta ses gants et retira son masque. Son visage rond exprimait une satisfaction non déguisée. Le cas sortait de l'ordinaire, et ça l'enchantait.

Tout le monde voulut coller son œil à l'oculaire du microscope, mais personne ne fut capable de mettre un nom sur les objets filiformes dont on distinguait, dans un fragment de muqueuse intestinale, plusieurs exemplaires. Agrandis de la sorte, ces objets bizarres ressemblaient plus ou moins à de formidables vrilles d'acier.

Les commentaires et les avis allèrent bon train, mais sans apporter la moindre réponse effective. Soudain, le docteur des assurances bâloises grommela en regardant son collègue

- Je peux me tromper, et vous allez peut-être sourire, mais je crois que j'ai trouvé : ce sont des pointes de tire-nerfs, taillées en morceaux d'un ou deux millimètres.

- Ah ! Pas mal, pas mal du tout ! opina le médecin légiste. Nous allons vérifier cela tout de suite. Si c'est cela, l'intention criminelle est patente.. On n'ingurgite pas des machins de ce genre à la suite d'une maladresse ou d'une distraction.

Quelques coups de téléphone furent lancés. Moins d'un quart d'heure plus tard, une estafette de la Police Judiciaire apportait les objets réclamés. Une brève comparaison confirma la surprenante hypothèse : Gustave Morin avait été assassiné d'une façon fort inattendue ; une main criminelle avait mélangé à certains aliments des fragments indécelables de tire-nerfs !

Le médecin légiste expliqua :

- Comme vous pouvez le voir, il s'agit d'une aiguille extra-mince d'environ trois centimètres de longueur. Les deux tiers de l'aiguille sont lisses, mais le dernier tiers, celui de la pointe, est une véritable mèche en forme de vrille. Le pouvoir de pénétration et la force d'accrochage de cette petite vrille d'acier sont d'une efficacité exceptionnelle. Tous les dentistes utilisent quotidiennement ces instruments... Dans le cas qui nous occupe, l'assassin a eu l'idée diabolique de se servir de ces aiguilles comme d'une arme invisible. Découpées en sections infimes, ces vrilles s'incorporent facilement à certaines nourritures choisies dans cette intention. Celui qui les absorbe ne se rend compte de rien. Mais, une fois dans l'organisme, ces mèches perforantes s'incrustent dans les muqueuses et provoquent des dégâts irréparables...

Vogel, qui se trouvait à côté de Coplan, murmura posément :

- En somme, ce n'est qu'une variante moderne du vieux procédé criminel en usage aux Indes et en Afrique équatoriale. Nous avons tous lu ces histoires où l'on voit des sorciers mélanger des poils de panthère aux mets destinés à ceux que l'on veut supprimer d'une manière discrète.

Coplan approuva silencieusement.

Lorsque les dernières formalités furent liquidées, chacun retourna à ses occupations courantes. Coplan, prenant Vogel par le coude, lui demanda :

- Pressé ?

- Non, absolument pas... Le toubib m'a promis une copie de son rapport, mais ça ne sera pas prêt avant midi. Je renterai à Bâle par l'avion du soir.

Ils se dirigèrent à pied vers la gare de Lyon et entrèrent dans l'un des cafés de la place. Coplan commanda un filtre. Vogel demanda un grog.

Coplan alluma une Gitane.

- Satisfait ? s'enquit-il en regardant le détective suisse.

- Oui, je n'ai pas perdu mon temps.

- Avec ces bocaux, vous avez en quelque sorte gagné la première manche.

- Ce n'était pas difficile; mais ça me fera quand même du bien, question prestige. Mes chefs m'inscriront un bon point sur ma fiche d'avancement.

Il haussa les épaules, puis, avec ce flegme un peu dédaigneux qu'il semblait affectionner :

- Le crime est pratiquement établi, ce qui est essentiel, bien sûr. Cela nous servira sur le plan juridique. Mais, pour le reste, nous sommes loin de compte et je ne me fais pas d'illusions à ce sujet... Vous savez, à la boîte, c'est le rendement qui compte. Si nous récupérons les cinquante million, alors, oui, ça me fera un joli plumet à mon chapeau...

Le garçon vint déposer les deux consommations sur la table, puis retourna à ses travaux du matin. Derrière le comptoir, deux femmes lavaient des verres. Dans la salle contiguë, un domestique balayait. A cette heure matinale, les abords de la gare étaient comme engourdis encore.

Coplan but une gorgée de café brûlant, puis :

- De la façon dont ça se présente, le problème ne sera pas facile à résoudre pour votre compagnie. D'une part comment prouver officiellement que Morin était un espion ? C'est quasi impossible. Le propre d'un agent secret, c'est d'effacer toutes les traces de son activité. D'autre part, la complicité éventuelle de la femme de Morin ne sera pas commode à démontrer non plus. Ces crimes à retardement ont ceci de pratique : ils brouillent admirablement la piste du ou des assassins.

Hé oui, soupira Vogel, je sais bien que j'ai raison d'être pessimiste... Sans compter que nous avons affaire à un adversaire aussi coriace que rusé. Tenez, par exemple, cette idée d'employer des tire-nerfs pour éliminer des individus encombrants, ça dénote une indéniable subtilité, une espèce de raffinement dans le crime, une habileté à la fois diabolique et intellectuelle. Du reste, ça cadre parfaitement avec le dossier tel que nous le connaissons. Le professeur Morin, homme intelligent, a été liquidé par des tueurs qui ne manquaient pas d'intelligence eux non plus.

Coplan approuva d'un hochement de tête. Ensuite, après avoir écrasé sa cigarette dans le cendrier de porcelaine, il prit, dans la poche intérieure de son veston, une mince liasse de feuillets pliés en deux dans le sens de la longueur.

- J'ai un peu étudié votre rapport, dit-il sans regarder Vogel. C'est du bon boulot, ce que vous avez fait là... Paris, Quimper, Casa, Beyrouth, Damas, Monaco, Madrid... en quatre mois, vous avez vu du pays. Et vous avez récolté des renseignements instructifs...

- Inutile de me baratiner, dit le détective suisse, je ne suis pas sensible aux compliments. Ce que j'ai fait, n'importe quel détective privé l'aurait fait. C'est du travail soigné, naturellement, mais ça reste superficiel malgré tout. Un peu de métier, beaucoup de patience, et du fric à gogo.

Coplan eut un sourire :

- Justement, enchaîna-t-il, j'aimerais savoir pourquoi vous n'avez pas voulu creuser certaines pistes... Ce Ross Torkel, par exemple.

- Oh, je vais vous le dire ! Ce n'est pas un secret et ça n'a rien de sorcier. Je suis payé pour faire des enquêtes, pour rédiger des rapports, pour fournir des renseignements. Je ne suis pas payé pour risquer ma vie. Vous voyez la nuance ? Il y a deux ans, je me suis fourvoyé dans une histoire de trafiquants d'or et j'ai bien failli y laisser ma peau. J'ai retenu la leçon. Et c'est moi qui ai suggéré au grand patron de vous passer la main...

- Très aimable, railla Francis, cordial.

- A chacun sa spécialité. Si vous rencontrez par malheur une rafale de mitraillette, c'est dans la logique des choses. Cela fait partie de votre métier, c'est compris dans votre salaire, en somme.

- Évidemment, admit Coplan..

Il déplia les feuillets, les parcourut du regard.

- A Madrid, reprit-il, le nommé Ross Torkel a liquidé trois personnes : Gustave Morin, Otto Silbalch et Lewis Nelson. C'est-à-dire : un Français, un Allemand et un Anglais. Pourquoi ces trois assassinats ? Nous l'ignorons, naturellement. Mais c'est en vérifiant ces trois pistes que vous avez découvert le fait capital de votre dossier : la mort de votre client, en dépit des apparences, n'était pas une mort naturelle.

- Exact, confirma Vogel.

- Vous vous êtes mis alors à la recherche du quatrième homme, le nommé Ross Torkel. Vous l'avez retrouvé à Casa, en compagnie d'un autre Allemand, un nommé Helmut Klaber. Comment avez-vous appris que ces deux individus étaient des espions à la solde de certains organismes pro-arabes ?

- La méthode habituelle. Un de nos correspondants en Afrique du Nord a des relations parmi les fonctionnaires de la Sûreté. Moyennant un petit cadeau, on peut toujours se procurer des informations confidentielles.

- D'accord. Mais ceci nous conduit à une impasse : pourquoi Torkel aurait-il supprimé Morin ?

Vogel ne répondit pas tout de suite. Il sirotait son grog à petites gorgées, l’œil rêveur. Enfin, déposant son verre sur la table, il prononça sur un ton légèrement ironique :

- Si je comprends bien, c'est une sorte de contre-interrogatoire que vous me faites subir ? Vous avez l'impression que je n'ai pas consigné dans mes rapports tout ce que j'ai appris au sujet de l'affaire Morin ?

- Il y a de ça, en effet, reconnut Coplan... Les affaires d'espionnage ne sont jamais simples, tout le monde le sait; mais il y a dans vos conclusions une anomalie qui n'a pas pu vous échapper. Torkel, ennemi de la France, assassine Morin et Silbach, tous deux supposés être également des ennemis de la France.

- Il y a des tas de choses qui ne collent pas dans cette histoire, approuva le Suisse. En vérité, cette affaire Morin est un tissu de contradictions. Par exemple : Morin était l'ami de l'Anglais Nelson.

Or, d'après les gens de la Sûreté, Nelson aurait été un agent de l'Intelligence Service. Comment peut-on goupiller ça ?... Autre exemple : avant d'aller à Madrid, Morin a séjourné pendant cinq semaines à Damas. Eh bien, non seulement il a caché sa présence là-bas à la famille de sa femme, mais il a passé le plus clair de son temps avec un professeur américain, Steve Dickson, que l'on considère comme un observateur de Washington. Quand j'ai réussi à retrouver ce Dickson, il était mort depuis trois mois. Poignardé par des bandits indigènes qui l'avaient dévalisé... Je vous le répète, ce Morin était plongé jusqu'au cou dans des combines plus louches les unes que les autres.

- Vous n'êtes pas allé au Caire ?

- Non. Pourquoi ?

- Morin avait un appartement dans cette ville. Et notre enquête nous a appris qu'il fréquentait assidûment une boîte de nuit nommée « Le Vizir »...

- Vous plaisantez ? Il avait déjà un domicile à Quimper, un à Paris et un à Beyrouth.

- Et aussi au Caire, insista Coplan.

- Première nouvelle ! Évidemment, vous avez d'autres moyens d'investigation que moi ! Et d'autres méthodes aussi, plus efficaces.

Coplan hocha lentement la tête, replia ses feuillets, les glissa dans sa poche et dit d'un air tranquille :

- Mon cher Vogel, vous nous avez fait un drôle de cadeau en nous transmettant le dossier Morin. Et je conçois que vous ne soyez pas fâché de vous en dessaisir...

CHAPITRE III

Les rumeurs du bar formaient un bruit de fond assourdi et feutré sur lequel planaient les accords d'une musique très douce, très discrète, émanant d'un piano à queue placé tout au bout de la petite salle. L'artiste, une négresse en robe blanche, tournait le dos aux

clients. Ses mains brunes, menues, caressaient le clavier avec une sorte de grâce pleine de langueur et de nostalgie.

« Le Vizir » était un des night-clubs les plus sélects et les moins tapageurs du Caire. En fait, à part les habitués, peu de personnes connaissaient ce petit établissement. Sous le plafond bas, entre les murs roses ornés de fresques où l'on voyait évoluer des nymphes potelées et nues, une dizaine de tables entouraient une piste exiguë où nul couple ne venait jamais danser. En dépit de son ambiance de luxe et d'intimité, « Le Vizir » n'était pas un endroit où l'on venait se distraire. Et ça se sentait très vite. Au demeurant, les femmes n'y étaient pas nombreuses; elles étaient trois ou quatre, élégantes, jeunes, assez sophistiquées, avec un air de profond ennui sur leur beau visage oriental maquillé avec art.

La gent masculine était plus intéressante. Il y avait là des Allemands, des Arabes vêtus à l'européenne, des Grecs, des Russes lourds et guindés, sans compter quelques jolis spécimens de métèques aux yeux de velours. Chose bizarre, malgré sa diversité raciale, cette faune disparate présentait une étrange ressemblance. Cela tenait à une certaine identité d'allure : l'arrogance taciturne du maintien, la méfiance glacée du regard, le ton confidentiel de la voix, et, par-dessus tout, l'opulence un peu ostentatoire du costume et du portefeuille.

La pianiste noire, après avoir fait vibrer les dernières notes basses et mélancoliques d'un interminable blues, referma son piano, se leva, se retourna, salua et disparut. Elle avait bien mérité un moment de repos, car elle jouait depuis plus d'une heure sans-interruption. Mais personne ne songea à l'applaudir.

La musique venait à peine de se taire quand Coplan, du plat de sa main droite, assena sur la table où il était installé un coup retentissant qui fit tressauter les verres et le petit lampadaire à abat-jour rose.

- Garçon éructa-t-il dans le demi-silence. Il y eut comme un point de suspension qui arrêta net le bruit des voix, puis les conversations reprirent aux autres tables. Quelques clients seulement s'étaient retournés pour lancer un regard froid et dur vers la table où Francis

discutait avec un autre homme, un gaillard d'une quarantaine d'années, grand, mince, habillé d'un complet bleu marine.

Coplan avait le verbe haut, l'œil agressif du pochard. Il parlait pour deux, car le grand mince n'ouvrait pas la bouche. En anglais, avec un fort accent yankee, Coplan racontait depuis son arrivée dans la boîte de nuit des histoires où la politique, les souvenirs de voyage et les propos philosophiques formaient une salade plutôt vaseuse.

Le garçon s'amena. Il était en gilet blanc. Dans son visage sombre et basané, ses yeux noirs exprimaient la réprobation la plus évidente.

- Yes, sir ? s'enquit-il avec dignité. Coplan le fixa d'un air qui se voulait hautain mais qui était plutôt avachi, et lui demanda :

- En somme, quel est ton boulot ici ? On te paie pour laisser mourir les gens de soif, ou bien quoi ? Tu ne vois pas que mon verre est vide ?

D'un geste maladroit, il voulut saisir son verre. Mais il visa mal et le verre alla se briser avec violence contre le pied de la table voisine.

- Voilà ! grogna Coplan en toisant le garçon. C'est ta faute. Quand un verre est vide, tu dois le remplir. Ou alors, laisse-moi ta sacrée bouteille de Black and White, que je me serve à ma guise !...

Le garçon, frémissant de colère contenue, ramassa les débris du verre, fila vers son comptoir et revint aussitôt avec un antre verre et une bouteille de whisky à demi remplie encore.

- Thanks ! marmonna Francis, ravi. C'est la meilleure solution. Nous aurions dû y penser plus tôt.

Coplan était arrivé au Caire deux jours plus tôt. La veille, il était venu seul dans ce même night-club de la rue Emad-ed-Din, et il s'était saoulé copieusement avant de se retirer d'un pas chancelant, à deux heures du matin. Ce soir, étant tombé par hasard sur un soi-disant compatriote américain, il avait fini par aller s'asseoir à la table de ce dernier et, sans tenir compte de la mine renfrognée de ce copain de rencontre, il s'était remis à pomper le whisky à une cadence vertigineuse.

La pianiste maison venait de se réinstaller sur son tabouret quand une altercation éclata brusquement entre Coplan et le grand

mince. Celui-ci, d'un geste catégorique, arracha des mains de Francis la bouteille de Black and White. Coplan, furibond, se leva et envoya son poing à destination de la mâchoire de l'autre. qui esquiva aisément.

Pour couper court à la bagarre, le grand type en bleu marine se leva à son tour et marcha vers le comptoir. Il déposa la bouteille d'alcool devant le barman en gilet blanc et ricana :

- Si vous n'arrêtez pas de lui servir à boire, vous allez avoir du grabuge dans la boîte, retenez ce que je vous dis. Ce gars-là, c'est un énergumène. Sur ces mots, il sortit.

Resté seul, Coplan se dirigea d'une démarche chaloupée vers le comptoir. La face hilare, et le regard noyé d'une bienveillance inexplicable, il se hissa sur un tabouret, extirpa une poignée de billets de banque de sa poche, la fourra d'autorité dans les mains du barman et prononça :

- Rends-moi ma bouteille

Puis, sentencieux, l'index levé, il ajouta :

- Quand j'ai beaucoup de fric, je crève toujours de soif. Est-ce que tu peux m'expliquer ça, toi ?

Le barman poussa la bouteille vers Coplan, déposa l'argent sur le comptoir, calcula, empocha une part et restitua le reste. Au jugé, Francis piqua un billet qu'il donna au garçon. Après quoi, il empocha le surplus.

Il portait son verre à ses lèvres quand il nota la présence d'une jeune femme qui s'installait justement sur le tabouret voisin. Il l'examina en silence, avec cette gravité recueillie des ivrognes. Ensuite, sans raison, il lui décocha un large sourire :

- Mon copain a foutu le camp, expliqua-t-il avec effort à la femme. Si tu prends un verre avec moi, nous gagnons au change tous les deux, pas vrai ?

- Volontiers, accepta-t-elle.

Elle devait avoir dans les vingt-cinq ans, peut-être un peu plus. Brune, le teint mat, elle avait de grands yeux en amande. Sa robe noire, généreusement échancrée par-devant et fendue sur le côté, mettait en valeur le relief de son corps superbement modelé.

Ils trinquèrent. A travers ses longs cils de velours, la fille observait Coplan. Elle se pencha un peu vers lui.

- Vous buvez trop, chuchota-t-elle tout bas. Je ne vous connais pas, mais vous m'êtes sympathique. Dans un endroit comme celui-ci, ce n'est guère indiqué de se conduire comme vous le faites, croyez-moi.

Elle parlait fort bien l'anglais, mais pas à la manière américaine. Coplan l'approuva chaleureusement :

- Tu l'as dit, bébé, je bois trop ! On prétend que c'est mauvais pour le foie. Seulement, crever de soif, ce n'est pas marrant non plus...

Puis, sans transition, il manifesta un étonnement tardif :

- Est-ce que je me conduis mal ?

- Ne parlez pas si fort...

- Oh, et puis merde ! Du moment que j'ai du fric, qu'est-ce qu'on peut me reprocher ? Tu ne t'imagines tout de même pas que ça m'impressionne, ces gars-là ?

D'une main évasive, il désigna les tables autour de la piste et ajouta avec conviction :

- Ces corniauds ! Avec leurs gueules de gangsters !...

Il n'avait pas élevé la voix, mais il avait quand même prononcé ces paroles d'une façon suffisamment distincte. Un énorme gaillard en complet gris pâle se leva, s'avança vers le comptoir en dardant sur Francis une prunelle granitique, menaçante. C'était un type sévère, au rude visage taillé à coups de serpe. Il était blond, presque roux. Coplan, goguenard, lui fit un petit salut de bienvenue :

- Hello, Adolf ! Tu prends un drink avec nous ? Je suis sûr que tu aimes picoler, toi aussi.

- Je vous prie de vous tenir tranquille, articula le blond. Si vous faites du scandale, je vous flanque dehors.

Comme tous les Allemands, il se tenait au garde-à-vous quand il s'occupait de choses sérieuses. Mais Francis, loin de prendre la mouche, insista sur un ton cordial :

- Allez, laisse tomber ton amidon ! Vous ne changerez donc jamais, vous autres ? Mon cher Von-Quelque-Chose, je t'offre à boire et tu te mets en rogne. C'est pas gentil, ça.

Ce disant, Coplan ses laissa glisser de son tabouret, fit un pas vers le blond et posa familièrement sa main sur l'épaule de celui-ci. D'une tape très sèche, l'Allemand écarta les doigts de Coplan, qui geignit, offensé cette fois :

- Sale brute ! Sale Nazi !

- Encore un mot et je vous assomme, grinça l'Allemand.

Coplan s'adossa au comptoir, prit une pose de combat et déclara candidement

- Tu ne me connais pas bien, Fridolin de mon cœur. A dix-huit ans, j'étais champion des poids moyens à New-Jersey.

La corrida allait se déchaîner. Mais la fille aux yeux en amande s'interposa.

- De grâce, Helmut, dit-elle en se plaçant crânement entre Francis et le blond. Il a trop bu, mais il n'est pas méchant.

- Qu'il foute le camp ! gronda l'Allemand.

Coplan, qui tenait à déclencher le baroud, fut sur le point de bondir. Mais il surprit le regard de son adversaire et il se retourna. Le petit barman achevait d'enrouler à toute vitesse une lourde matraque de caoutchouc dans une serviette blanche.

Ce détail calma les idées belliqueuses de Francis. Haussant les épaules, il soupira et dit au barman :

- Bon, sers-moi le dernier. Après ça, j'irai me coucher. Vous n'êtes pas rigolos ici, je vous jure.

Le blond gonfla son torse puissant et marmonna à l'intention de la fille :

- Méfie-toi, Ghira. Ces idiots deviennent cinglés quand ils sont ivres. On les connaît, ces sauvages.

Il pivota sur ses talons et retourna à sa table. La pianiste entama une valse viennoise.

Coplan regarda sa voisine.

- C'est un chouette nom, Ghira. Et qui vous va drôlement bien, vous savez. Encore un whisky ?

- Non. J'ai horreur de boire en public. Quand j'ai envie d'y aller un peu fort, je fais cela chez moi.

Était-ce une invite ? On pouvait le penser. Francis rétorqua :

- Facile à dire, mais, ça fait loin d'ici, mon « chez moi »... Si vous étiez tout à fait gentille, vous ne refuseriez pas ce dernier drink.

- Non, rien à faire... Ou alors, pas ici.

- Où?

- Chez moi, si cela vous tente.

- Ah, dans ce cas...

- Mais vous serez sage et raisonnable, promis ?

- Juré.

En passant au vestiaire, la fille se fit restituer une cape de fourrure qu'elle jeta négligemment autour de ses épaules. Ils sortirent. Coplan marchait d'un pas mal assuré.

- Nous allons loin ? s'enquit-il, inquiet.

- Ma voiture est dans la petite rue à côté. Dois-je vous donner le bras ?

- Jamais de la vie ! Vous vous figurez peut-être que j'ai la cuite ?

Elle lui prit quand même le bras.

- Venez, dit-elle en l'entraînant. La police ne plaisante pas avec les étrangers qui troublent ce quartier après minuit...

Elle avait une démarche féline, onduleuse. Il sentit le contact fort agréable d'une hanche ronde contre sa cuisse. Le courant magnétique qui se dégageait d'elle était d'un voltage impressionnant.

Ils s'embarquèrent dans une formidable Dodge bleu nuit qui démarra comme une coulée de miel. Par la place Saint-Joseph, ils remontèrent jusqu'aux jardins de l'Esbekiyeh, passèrent devant la gare, virèrent dans l'avenue Malika Nazli et continuèrent en direction de la périphérie nord de la ville.

Elle demanda :

- Vous connaissez le Caire ?

- Non, mentit-il, c'est la première fois que j'y mets les pieds.

Elle opina en silence.

Ils roulaient depuis dix minutes environ quand elle braqua d'un mouvement sec et précis pour engager la Dodge dans une allée, à droite: Ils franchirent une double grille grande ouverte, puis la voiture stoppa doucement devant une imposante villa moderne que le clair de lune entourait d'un halo d'argent.

- Nous sommes arrivés, dit-elle en coupant le contact.

- Mazette ! C'est vraiment ici que vous habitez ?

- Oui, naturellement.

- Seigneur, soupira-t-il. Et dire que je vous avais prise pour une grue.

Elle s'esclaffa, apparemment amusée par cet aveu plein de franchise. Francis, la main sur la poignée de la portière, questionna :

- Quel genre d'accueil me réserve-t-on, chère âme ? Un mari jaloux ? Un amant de mauvais poil ? Un père indigné ?

- Je ne suis plus une petite fille, et vous n'avez rien à redouter chez moi. Allons, venez...

Elle le guida à travers un vaste hall, fit de la lumière et le conduisit dans une sorte de salon-fumoir où la décoration et l'ameublement étaient un amalgame heureux des traditions orientales et des styles français de la fin du siècle précédent. Les stores étaient baissés. Un poste de radio, massif comme une armoire à linge, trônait dans un coin de la pièce, près d'une haute fenêtre à croisillons.

- Installez-vous, dit-elle en désignant le canapé tendu de soie verte. Au fait, comment faut-il vous appeler ?

- Benson.

Il se leva et prononça d'un air pompeux :

- Victor Benson. Ingénieur à la Belcox Electric, Chicago. Mes petites amies m'appellent Vic.

Il se rassit. Elle alla mettre de la musique, ramena vers le canapé un petit bar-desserte dont elle ouvrit les deux portes, disposa sur le plateau une bouteille et deux verres.

Tout en versant à boire, elle murmura d'un ton ironique :

- Je peux vous dire une chose, Mister Benson. Hier soir, vous vous êtes enivré d'une manière stupide mais décente. Ce soir, vous étiez déjà passablement turbulent. Si vous tenez absolument à avoir de gros ennuis, retournez une troisième fois au « Vizir » et recommencez à faire du scandale.

- Je ne fais de mal à personne, protesta-t-il. Jusqu'à nouvel ordre, un night-club n'est pas une chapelle privée. Du moment que je paie ce que je bois, c'est régulier, non ?

Elle lui tendit un verre.
- Qui vous a renseigné « Le Vizir » ? demanda-t-elle négligemment.
- Personne. Je suis entré là par hasard. Le whisky m'a paru de première qualité, ça m'a conquis.
- Je ne vous crois pas. Il y a plusieurs bars et pas mal de boîtes de nuit entre la rue El Barani et l'avenue Ibrahim Pacha. Mais pour découvrir « Le Vizir », il faut être au courant.
Elle avait fichtrement raison. « Le Vizir », coincé entre une agence de tourisme et un cinéma, ne s'ouvrait sur la rue Emad-ed-Din que par une porte étroite, grisâtre, que nulle enseigne lumineuse ne signalait. Le nom de l'établissement figurait bien en lettres minuscules sur la porte, mais comme cette dernière demeurait ouverte de six heures du soir à quatre heures du matin, il fallait être au courant pour dénicher l'endroit.
- Qui vous a donné cette adresse ? insista-t-elle.
- Personne, je vous assure.
Elle changea de sujet.
- Vous êtes en Égypte comme touriste ?
- Oui, en attendant mieux. Voyage d'étude pour la maison où je travaille... Afrique du Nord, Proche-Orient... Paraît qu'il y a de sérieux débouchés pour nous dans ces régions.
- Vous êtes à l'hôtel ?
- Hmm. Au Metropolitan. Il vida son verre, le rendit à la fille.
- Excellent, votre scotch. Bis !... Elle sourit.
- Aimez-vous réellement le bon whisky, Mister Benson ?
- Et comment !
- J'ai une réserve spéciale pour les connaisseurs... Je vous demande une demi-seconde de patience.
Elle quitta le salon de sa démarche lascive. Trois minutes plus tard, elle revenait avec un plateau d'érable sur lequel elle avait posé une bouteille et une timbale d'étain.
- Goûtez ceci. C'est de l'écossais véritable. Vous m'en direz des nouvelles.
Il allongea le bras, négligea le gobelet d'étain pour saisir à pleine main la bouteille.

- Vous êtes un ange, Ghira, dit-il avec conviction.

Les lèvres pincées, elle déposa le plateau sur la desserte, considéra Coplan en silence pendant un long instant, puis, très calme :

- Je me doutais bien que nous étions en pleine comédie, ce soir, cher Vic Benson. Inutile de vous fatiguer, vous êtes parfaitement lucide. Je dirais même que vous êtes exceptionnellement lucide pour un homme qui a bu un bon litre de scotch en l'espace de quelques heures.

D'un signe de tête, Francis désigna le gobelet :

- Nous allons trinquer comme de vieux amis, d'accord ? Moi, je bois à la bouteille. Vous, je vous laisse la timbale.

Elle resta immobile et silencieuse, les narines frémissantes. Il reprit :

- Allons, Ghira ! Un bon mouvement, ma jolie. Prouvez-moi que je me fais des idées fausses.

Elle ne broncha pas. Ses grands yeux noirs fixaient Coplan avec une intensité méchante. Il se leva, déposa la bouteille.

- Vous vous intéressez donc à ce point à ma modeste personne, que vous vouliez me droguer ?... Au moins, je suis édifié maintenant : je sais pourquoi vous m'avez fait venir chez vous.

Pendant une longue minute, ils s'affrontèrent, les yeux dans les yeux. Il ne souriait plus.

CHAPITRE IV

L'atmosphère du salon s'était brusquement transformée. Coplan et l'Égyptienne se dévisageaient comme deux lutteurs qui calculent froidement la force de l'adversaire.

D'un mouvement sec, Ghira détourna la tête puis alla prendre son sac posé sur une chaise. Elle revint s'asseoir dan un fauteuil, en face de Coplan, prit un paquet de cigarettes dans son sac, se croisa les jambes et dit :

- Soyons sérieux, Mister Benson. Votre stratagème, au « Vizir », n'était pas très original. Mais je reconnais que c'est encore la méthode la plus efficace : faire du scandale pour susciter une réaction... Comme vous le voyez, je connais la musique. Et maintenant, répondez-moi : de quoi s'agit-il ?

Haussant les épaules, Francis grommela :

- De quoi s'agit-il, je vous le demande ! Si ce n'est pas pour boire quelques verres ensemble et faire l'amour ensuite, je ne vois vraiment pas pour quel motif je serais venu ici.

Elle alluma la cigarette blonde qu'elle avait vissée dans un fume-cigarette noir et or.

- Mister Benson, répéta-t-elle, les touristes qui fréquentent le « Vizir » ne sont jamais des touristes ordinaires... Alors ?...

Il riposta :

- Moi, en tout cas, je suis un homme normal : quand je vous ai vue, ça m'a donné des idées. Et si je vous ai offert un drink, c'est en rapport avec votre décolleté, avec vos jolies jambes et avec vos yeux de biche.

- Je vous donne une chance, murmura-t-elle en expirant un nuage de fumée bleue. Que cherchez-vous ?... Ou plutôt, qui cherchez-vous au Caire ? Je ne suis pas mal placée pour vous aider. En outre, je représente pour vous la solution la moins coûteuse, la moins dangereuse. Réfléchissez avant de dédaigner ma collaboration.

Il soupira.

- Au « Vizir » vous me trouviez sympathique. Vous me faisiez de ces sourires à damner le diable en personne. Pourquoi ce changement ? Si les plaisirs d'une aventure galante ne vous tentent pas, j'aime autant m'en aller.

- Nous perdons un temps précieux, articula-t-elle, excédée. Je sais par expérience qu'on ne pénètre pas au « Vizir » sans raison précise. Quelqu'un vous a donné cette adresse. Et vous êtes au courant de ce qui s'y passe, du genre de clientèle qu'on y trouve. De quel bord êtes-vous ?

- Et vous ?

Pour contenir son impatience, elle se contraignit à contempler pendant une ou deux secondes les volutes qui montaient de sa cigarette. Puis, sans lever les yeux, elle prononça :

- On peut se tromper par excès de méfiance. Je crois que vous regretterez votre attitude.

Il ne répondit pas.

La radio, qui jouait en sourdine, donnait un chant des Paraguayos, et cette musique nostalgique soulignait, par contraste, la tension nerveuse qui émanait de l'Égyptienne. Jugeant qu'elle était mûre, Francis dit à mi-voix, avec une ironie détachée :

- Je préfère me tromper par excès de méfiance que par excès de confiance. J'avais un copain. Steve Dickson. Il est mort dans des circonstances très bizarres, à Damas... Il était très confiant, lui. Trop confiant. Vous ne l'avez pas connu ?

Non. Venait-il au « Vizir » ?

- Je n'en sais rien, et je ne pourrai malheureusement plus lui poser la question. Mais vous êtes bougrement têtue, vous savez ! Votre histoire de « Vizir », ça me fait l'effet d'être une obsession chez vous !

Elle leva les yeux. Ses yeux noirs brillaient.

- Si vous m'expliquiez clairement votre situation ? suggéra-t-elle. Je suis convaincue que je pourrais vous être utile.

Elle était parvenue à un petit résultat : en arrachant à Francis le nom de Steve Dickson, elle venait de remporter un petit succès. Mais Coplan estima que c'était suffisant comme amorce. Il déclara en se redressant :

- Ma situation n'intéresse personne, sauf moi. Je ne sais pas ce que vous mijotez dans votre caboche, mais je vous trouve décevante. De plus, j'ai horreur de gâcher un tête-à-tête avec une jolie femme par des bavardages emmerdants... J'ai l'honneur vous saluer. Merci quand même pour la promenade.

A cet instant précis, une voix sourde articula derrière lui en martelant les mots :

- Vous feriez mieux de vider votre sac, mon garçon !

Coplan se retourna. Un homme au teint sombre, à la peau grasse, aux yeux luisants et méchants se tenait debout au fond du

salon, près d'une porte entrebâillée. Il était grand, corpulent, avec une face ronde et des membres massifs. Dans son poing droit, il tenait un Mauser dont le canon était braqué sur Francis.

Il s'avança lentement. Coplan dit à l'Égyptienne :

- Si c'est votre valet de chambre, je lui trouve des manières douteuses.

L'arrivant aboya à l'intention de la femme :

- Vérifiez s'il est armé.

Elle obtempéra. D'un signe de tête, elle fit comprendre à l'inconnu que Coplan n'était pas armé. Le type s'approcha, contourna le canapé, se planta devant Francis, mais à un bon mètre de distance..

- Votre portefeuille, ordonna-t-il. Passez-le à Miss Heffadi...

- Sûrement pas ! répliqua Coplan, décidé. D'abord, qui êtes-vous ?

L'Oriental, sans cesser de tenir Francis en joue, extirpa de la poche gauche de sa veste une sorte de petit étui en cuir qu'il tendit à la femme. Celle-ci allongea le bras, mettant l'objet sous le nez de Francis. C'était une carte officielle, encastrée dans une gaine protectrice.

Police égyptienne - Sûreté Nationale

RAMED ZOUKKAFFA

Inspecteur

- Enchanté, dit Coplan. Je me présente à mon tour : Victor Benson, citoyen américain, ingénieur à la Belcox Electric.

- Votre passeport ?

- Le voici.

C'est Ghira Heffadi qui prit le passeport pour le remettre au policier. Elle ajouta :

- Mister Benson est de passage au Caire. Il est descendu au Metropolitan.

Le flic égyptien jeta un bref regard sur le passeport, le restitua à la femme en disant :

- Faites contrôler.

Elle acquiesça, prit le carnet, sortit de la pièce. L'inspecteur Koukkaffa intima à Francis :

- Asseyez-vous, et tenez-vous tranquille.

Coplan maugréa :

- Rien ne vous autorise à me traiter de cette façon, inspecteur. J'ai l'habitude de me promener aux quatre coins du monde, et ce n'est pas la première fois que j'ai affaire à la police.

- Asseyez-vous ! répéta le flic. Je suis dans l'exercice de mes fonctions. Je connais mon métier.

- Très mal, commenta Coplan. N'oubliez pas que c'est Miss Heffadi elle-même qui m'a invité chez elle. Et je ne vois pas ce que la police vient faire là-dedans.

- Dites-moi plutôt ce que vous fabriquiez au « Vizir », hier soir et ce soir.

- Encore ! Décidément, ça n'est pas drôle de fréquenter vos night-clubs ! Je buvais du whisky, inspecteur. Et, accessoirement, je cherchais de la compagnie pour distraire mes soirées de touriste solitaire. Est-ce défendu ?

- Nous sommes documentés sur la clientèle du « Vizir », Mister Benson. Dans votre propre intérêt, je vous engage à me parler franchement.

A ce moment, Ghira revint et dit au policier :

- Exact.

- Bon, opina l'inspecteur. Le passeport. L'Égyptienne lui donna de nouveau le carnet, qu'il étudia d'un œil plus attentif cette fois.

Mais Coplan, à cet égard, était bien tranquille. Le passeport, établi par les services du Vieux, était inattaquable. Il était d'ailleurs authentique, seules les inscriptions étant fausses.

Le policier referma le carnet, le jeta à Coplan.

- Une dernière fois, Mister Benson, je vous prie de me dire sans détour le motif réel de votre séjour au Caire et le but de vos visites au « Vizir ».

- Je suis en voyage d'étude pour la firme à laquelle j'appartiens. Quant au « Vizir », je vous répète que c'est le hasard qui m'y a conduit.

- Soit, laissa tomber l'inspecteur, si vous mentez, tant pis pour vous. En tout état de cause, je vous donne un délai de trente-six heures pour quitter le territoire.

- Quoi ? rugit Francis, indigné. Vous n'avez pas le...

- Taisez-vous ! trancha l'inspecteur. Si vous préférez la manière forte, je vous embarque et je vous colle en cabane pour huit ou quinze jours.

- De quel droit, je vous prie ?

- Je suis un fonctionnaire assermenté, Mister Benson. En outre, si j'avais besoin de quelques témoignages, une demi-douzaine de clients du « Vizir » seraient sans nul doute disposés à déclarer sous la foi du serment que vous faisiez du scandale dans cet établissement... Maintenant, si vous n'êtes pas d'accord sur l'une ou l'autre de ces deux formules, je vous mettrai sur la liste des étrangers « indésirables » et vous serez expulsé par la voie officielle. Vos patrons seront enchantés, j'en suis convaincu.

Jusque-là, Coplan avait vivement apprécié la tournure que les événements avaient prise. La rencontre de Ghira Heffadi et l'intervention inattendue de l'inspecteur Zoukkaffa entraient dans le cadre de ce qu'il attendait. Mais la menace du policier, c'était une autre histoire. Et, d'un point de vue tactique, Francis ne pouvait pas se payer le luxe de pousser les choses aussi loin.

- C'est le pot de fer contre le pot de terre, hein ? ricana-t-il. Bon, je quitterai votre charmant pays.

Le flic précisa d'un air satisfait :

- Après-demain, à midi, dernier délai. Et comptez sur moi pour vérifier ! D'ailleurs, nous allons vous reconduire à votre hôtel.

Cinq minutes plus tard, toujours sous la surveillance du policier, Coplan remontait dans la Dodge. Ghira prit le volant, et Francis s'installa à côté d'elle, silencieux. Le flic était monté à l'arrière.

Arrivée au Metropolitan, la Dodge se rangea juste en face de l'hôtel. Coplan ouvrit la portière, se retourna vers l'inspecteur et lui dit, acide :

- Je me souviendrai de vous, à l'occasion... Dans la vie, la roue tourne, inspecteur. Et je ne pense pas que votre attitude de ce soir fera du bien à votre avancement...

L'Oriental ne broncha pas. Francis salua alors la femme :

- Adieu, Miss Heffadi. On à raison de dire que l'hospitalité est le vrai signe du degré de civilisation d'un peuple. Comparés à vous, les

cannibales de l'Amazonie sont des gens fort estimables.

Elle se pencha et murmura avec une ironie grinçante, un peu forcée à vrai dire :

- Vous avez tort de m'en vouloir, Mister Benson. Si vous revenez un jour au Caire, suivez mon conseil : ne retournez pas au « Vizir ».

Il se contenta de hausser les épaules. Mais juste comme il allait claquer la portière, la femme le rappela :

- Benson ! lança-t-elle. Vos gants !... Vous oubliez vos gants. C'est peut-être une attention de votre part, mais je ne désire pas garder un souvenir de notre rencontre...

Il prit les gants, les fourra dans sa poche, maugréa une réponse indistincte et claqua violemment la portière. Puis, d'un pas furieux, il se dirigea vers le porche illuminé de l'hôtel.

Au fond, c"était presque comique. Cette fille avait plus d'imagination et plus de savoir-faire qu'on ne l'aurait cru de prime abord. Car cette paire de gants n'appartenait pas à Coplan, et Ghira Heffadi le savait parfaitement.

CHAPITRE V

Arrivé dans sa chambre, Coplan ôta son veston et le suspendit à la poignée de la porte, de manière à obturer le trou de la serrure. Ensuite, il jeta un coup d’œil sur ses affaires. Un léger sou-. rire apparut sur ses lèvres. Le dispositif dont était muni sa valise confirmait la chose d'une manière indéniable : on avait visité ses bagages. Le coup de téléphone que Ghira avait donné de chez elle n'avait pas manqué de produire ses effets. Et, ma foi, c'était très bien ainsi. Quelques lettres personnelles, des billets de voyage, des documents d'ordre professionnel abandonnés tout exprès dans la valise allaient étayer le personnage de Vic Benson. Dans le présent comme dans l'avenir, cette petite précaution pouvait être payante : les services de l'inspecteur Zoukkaffa mettraient tout cela sur fiche, ce qui ne servirait qu'à les égarer un peu davantage le cas échéant.

Édifie sur ce point, Francis put examiner alors les gants que la belle Ghira lui avait remis. Dans un doigt du gant gauche, il découvrit une minuscule boule de papier qu'il déchiffonna. Le message était laconique :

« Demain, midi moins cinq, Tarabaï-ech-Chérif. Déjouez surveillance. Si impossible, venez dix-sept heures quinze. »

De toute évidence, elle n'avait pu écrire ce billet que pendant les deux ou trois minutes où elle avait quitté le salon pour téléphoner au policier chargé de la surveillance occulte de l'hôtel. Par conséquent, cela voulait dire qu'à ce moment-là déjà elle comptait repêcher son invité à l'insu de l'inspecteur Zoukkaffa.

Ou alors, c'était encore une ruse supplémentaire. De mèche avec le flic, elle combinait cette astuce pour jouer jusqu'au bout son rôle de « sondeuse » attachée aux étrangers suspects.

Coplan, pensif, alla prendre dans la poche de sa veste ses Lucky Strike, alluma une cigarette, glissa le billet de Ghira Heffadi dans le paquet et remit le paquet en place.

Ensuite, après avoir consulté sa montre-bracelet, il se cala dans un fauteuil et, tout en fumant, entreprit de dresser mentalement un rapide bilan de ses deux premières journées du Caire. Les tuyaux fournis par le Vieux étaient solides. La présence simultanée de Ghira Heffadi et de Helmut Klaber au « Vizir » confirmait que cette boîte de nuit était bien le centre de ralliement de la maffia à laquelle Gustave Morin, Lewis Nelson, Steve Dickson et Otto Silbach avaient appartenu.

Jusque-là, tout était correct. En revanche, ce qui ne collait pas, c'était le comportement de l'Égyptienne. Car on ne pouvait même pas parler à son propos d'agent double Sa docilité envers l'inspecteur de la police politique trahissait plus qu'une connivence : une obéissance.

D'autre part, l'intervention intempestive de ce Zoukkaffa était un pépin relativement grave. Filer à l'anglaise, poser un lapin au policier, c'était facile. Ce n'était pourtant pas une solution très recommandable. La Sûreté Nationale du Caire, appuyée par la vaste machine policière édifiée par le nouveau régime, représentait une force qu'il ne fallait pas sous-estimer. Ces gens-là, étant donné

l'intérêt qu'ils manifestaient pour la faune spéciale du « Vizir », ne manqueraient pas de se fâcher si le nommé Benson leur faisait ostensiblement une entourloupette. Et leur colère, peu importante par elle-même, risquait de compromettre la bonne marche de cette affaire déjà très délicate.

Au terme de sa méditation, Coplan accepta provisoirement cet état de fait peu agréable.

Quand il éteignit la lumière dans sa chambre, sa montre marquait trois heures moins cinq. Il attendit encore deux ou trois minutes, immobile dans le noir, puis, au lieu de se dévêtir pour se mettre au lit, il enfila son veston.

Avec prudence, il ouvrit la porte. Dans le couloir, tout était calme et silencieux. C'était le moment le plus sûr de la trêve nocturne : les touristes (même les plus capricieux) dormaient; le personnel des étages ne se composait plus que de deux ou trois femmes de chambre qui sommeillaient à l'office ; les dernières corvées domestiques étaient liquidées depuis plus d'une heure. Dans les grands palaces, l'accalmie n'est jamais fort longue; dès quatre ou cinq heures du matin, les femmes de charge et les hommes de peine commencent leurs tâches.

Longeant le couloir, Francis arriva devant le 58. Il jeta encore un rapide regard de part et d'autre, puis il gratta du bout de l'ongle contre la porte qui s'ouvrit instantanément.

Sans prononcer un mot, Coplan se glissa dans la pièce dont la porte se referma aussitôt. Une main féminine, petite et nerveuse, agrippa le poignet de Francis.

- Par ici, souffla une voix à peine audible.

Et la femme guida doucement Coplan pour l'aider à traverser la chambre sans heurter les meubles. La pièce était plongée dans l'obscurité la plus complète; aux deux fenêtres, les rideaux tirés avec soin ne laissaient pas filtrer le moindre reflet de clarté lunaire.

A tâtons, Coplan alla s'asseoir sur le bord du lit.

- Alors ? s'enquit-il.

- Je crois que vos bagages ont été inspectés. Environ une heure avant votre retour, un employé s'est introduit dans votre chambre avec une discrétion nettement suspecte.

- Exact. Mais c'est sans importance. Ce qui m'intéresse, ce sont les nouvelles de Masson.

- Il m'a dit que vous aviez une touche sérieuse avec une cliente du Vizir. Il vous a vu partir avec elle en voiture. Du côté de Helmut Klaber, rien de particulier à signaler. Il est rentré chez lui, seul, vers une heure et demie du matin... Qui est-ce, la femme ?

- Une Égyptienne. Elle s'appelle Ghira Heffadi. Elle est du métier, j'en suis tout à fait sûr. Mais de quel bord ? Mystère... Voici d'ailleurs les éléments à transmettre. Je vous indiquerai ensuite les instructions pour Masson.

Il se recueillit une seconde. Maintenant que ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité, il distinguait confusément la silhouette et le visage de sa collègue, l'agent R.T.47, arrivée au Caire deux jours avant lui et installée au Metropolitan pour assurer les liaisons.

R.T.47 n'était plus toute jeune. Elle n'était pas jolie non plus. Petite, maigrichonne, avec des cheveux blonds et frisottants qui encadraient sa figure pointue, elle avait cette allure déplaisante des intellectuelles célibataires qui promènent d'un bout à l'autre du monde une curiosité revêche, dévorante, sans objet précis. On les rencontre partout, et elles font partie de toutes les croisières touristiques. Dépourvues de séduction, refoulées, pas encore vieilles filles mais inaptes aux jeux de l'amour, elles cherchent en vain l'aventure. Et plus elles veulent s'imposer, plus on les dédaigne.

Telle quelle, R.T.47 convenait admirablement aux besognes que le Vieux lui confiait..

Coplan, à voix très basse, commença à relater lentement les événements de la nuit. Assise à côté de lui, le buste penché, les yeux mi-clos, la femme écoutait. Dans quelques heures, l'exposé de Coplan, reproduit avec une rare fidélité dans un message en code, s'en irait vers Paris.

Quand Francis se tut, la femme murmura simplement

- Bien. Et pour Masson ?

Coplan énuméra une série de consignes destinées à son collègue Masson. Lorsqu'il eut fini, il enchaîna :

- Pour le reste, on vous fera signe depuis Paris. J'ai toutefois un service personnel à vous demander. Et ceci est urgent...

Après quelques heures de sommeil réparateur, Coplan se leva frais et dispos. Grâce aux précautions qu'il avait prises en temps opportun, les litres d'alcool ingurgités au « Vizir » n'avaient laissé aucune trace.

Il sonna pour le petit déjeuner, et il en profita pour annoncer que son départ définitif était prévu pour le lendemain, à midi au plus tard. Ensuite, après une douche vigoureuse, il fit sa toilette. A dix heures et quart, il descendit, traversa le hall, déboucha dans la rue Ibn-Saleb et s'en alla à pied vers la poste de la rue Abdin. En cours de route, il acheta une vue du Caire et un journal anglais.

Il y avait du soleil, mais des nuages se formaient vers l'ouest. Le centre du Caire, avec son animation habituelle, était une pittoresque débauche de couleurs...

A la poste, Coplan écrivit quelques lignes au dos de la carte postale qu'il avait achetée. Il informait un soi-disant compatriote habitant à Marseille qu'il espérait lui rendre visite vers la fin de la semaine. Il jeta la carte dans une des boîtes, sortit et se dirigea vers le musée arabe de la rue Mehemet-Ali. Derrière lui, avec une nonchalance apparente qui aurait pu tromper un non-professionnel, un jeune Égyptien - pantalon gris, chemisette sport, sandales de cuir - suivait exactement le même itinéraire.

Tout à coup, au coin de l'avenue El-Mascri, Coplan se ravisa. Au lieu de traverser le carrefour, il entra dans un café. C'était un grand établissement d'angle dont les salles se succédaient en trois plans distincts, de manière à s'ouvrir simultanément sur la place et sur les deux artères extrêmement fréquentées.

Coplan se retrouva dans l'autre rue, tourna prestement un deuxième coin et monta dans une Austin noire qui l'attendait là. Démarrant sec, la petite voiture se faufila aussitôt dans la circulation, fila vers l'Opéra, bifurqua sur la droite et entama un voyage fantaisiste à travers la ville.

Au volant, le grand type mince avec lequel Francis s'était chamaillé la veille, au « Vizir », se livrait d'un air amusé à ce slalom

automobile.

- Te fatigue pas, lui dit Coplan. Mon petit gars est semé depuis belle lurette. Je crois que l'inspecteur Zoukkaffa ne me prend pas au sérieux : son jeune flic manque de métier.

- Où dois-je te déposer ?

- Dans les parages de la citadelle.

- O.K... Ton colis se trouve sur la banquette arrière.

- Tout y est ?

- Oui, naturellement.

Coplan se retourna et s'empara du paquet en question. Masson prononça d'un ton ironique :

- A ta place, je me méfierais. Cette môme ne m'inspire aucune confiance.

- On verra bien. J'aurais préféré que ce soit Klaber qui morde à l'hameçon, mais je n'ai pas le choix. De toute façon, je n'ai rien à perdre. Si c'est encore un traquenard qu'elle m'a préparé et si elle opère en qualité d'auxiliaire de la Police Politique, la situation ne sera guère plus moche qu'elle ne l'est déjà.

Masson esquissa une moue dubitative.

- Évidemment, émit-il, ce rendez-vous, qui est assez bizarre, mérite peut-être le déplacement. Elle t'avait sous la main, elle était chez elle et elle avait ce flic pour la protéger : pourquoi n'a-t-elle pas profité de ces circonstances pour te cuisiner à fond ?

- C'est bien ce qui m'intrigue. Il m'a d'ailleurs semblé qu'elle avait les nerfs un peu trop tendus, et qu'elle ne se sentait pas vraiment à l'aise.

Masson avait une figure en biseau, des lèvres minces, des yeux bleus qui manquaient de chaleur. Sa mère, une Anglaise de Norwich, lui avait légué un, teint pâle et des cheveux clairs qui le prédestinaient à jouer, dans le Service, des rôles d'Anglo-Saxon. Ancien chiffreur à l'ambassade de Washington, il était devenu un agent de première force. Coplan, qui l'appréciait, lui reprochait cependant une certaine raideur intérieure. Le manque de souplesse est quelquefois un défaut redoutable dans ce métier.

- Tu maintiens ta décision, d'agir seul ? s'enquit Masson.

- Oui, dit Coplan.

- Et si cette moukère devient dangereuse ?
- J'aviserai. Mais cela m'étonnerait... Je ne vois que trois hypothèses valables : ou bien elle travaille pour le S.R. égyptien, sans plus; ou bien elle joue les sirènes comme flic en jupons; ou bien elle a des raisons personnelles de contacter les nouveaux clients du « Vizir ». Il faut que nous soyons fixés sur son compte.
- All right ! Mais si elle t'envoie du plomb dans la viande, ça ne nous avancera guère.
- Voire ! riposta Francis. Quand les flingues parlent, ça veut parfois dire bien des choses aussi. Avant une heure d'ici, je saurai si notre piste est bonne ou si nous perdons notre temps... Dépose-moi juste après le coin.

Son paquet sous le bras, il sauta sur le trottoir et se mêla aux promeneurs qui encombraient la rue El-Tabbaneh. Trois cents mètres plus loin, il entra dans une mosquée.

Lorsqu'il en ressortit, il était affublé d'un déguisement qui le rendait méconnaissable : robe blanche, calot de laine brune, fond de teint idoine, lunettes foncées.

Comme il avait un peu d'avance sur son horaire, il se balada dans le quartier. A onze heures quarante-cinq, il longeait la rue Bab-el-Ouazîr. Il grimpa la côte en flânant, s'engagea dans une ruelle étroite et tortueuse où des indigènes pauvres formaient des groupes minables, pleins de gesticulations et de vociférations. Soudain, il aperçut Ghira Heffadi. Elle marchait d'un pas rapide, sans un regard pour la foule grouillante. Il lui emboîta le pas.

La belle Égyptienne était vêtue d'un tailleur gris clair dont la teinte se fondait avec la tonalité générale des vieilles maisons du quartier. Son visage était soucieux. Ses cheveux noirs, coiffés à plat et divisés par une raie médiane, luisaient dans la lumière. Elle avait un aspect nettement plus oriental que la veille au « Vizir ». Des anneaux d'or scintillaient à ses oreilles.

Elle passa sous une voûte, puis franchit une porte dont les battants étaient ouverts en permanence. Là, dans une cour paisible, se dressait le tombeau en coupole du vénérable Tarabaï-ech Chérif. Francis, en pénétrant à son tour dans la cour intérieure, ôta ses

lunettes et son calot. Ghira Heffadi, reconnaissant Coplan, esquissa un geste bref pour lui signifier de la suivre.

Elle s'engagea dans un couloir étroit et sombre. Deux secondes plus tard, elle s'arrêta, poussa le panneau de bois d'une vieille porte brune et, prenant un pas de recul, pria Francis de la précéder dans la bicoque indigène.

La pièce était petite. Les murs nus et le plafond bas, en forme de voûte, étaient recouverts d'une crasse séculaire. Une femme en haillons, accroupie à même le sol de terre battue, sculptait à l'aide d'un canif des objets de pacotille destinés aux touristes économes.

Ghira proféra quelques paroles gutturales, et l'indigène ramassa promptement ses affaires pour s'éclipser en roulant des yeux effarouchés. Dès qu'elle eut disparu dans le couloir, Ghira referma la porte et fit retomber le loquet de métal rouillé.

- Êtes-vous sûr que personne ne vous a pris en filature ? demanda-t-elle d'une voix sourde, anxieuse.

- Tout à fait sûr, n'ayez crainte.

- L'inspecteur Zoukkaffa m'a dit cette nuit qu'il vous ferait surveiller jusqu'à votre départ.

- Il a tenu parole, mais je me suis débrouillé.

Elle parut un peu rassurée, et ses traits se décontractèrent imperceptiblement.

- Je suis heureuse que vous ayez compris l'histoire des gants et que vous ayez eu le courage de venir. Il faut absolument que vous me parliez en toute franchise, Mister Benson... Hier, je n'étais pas libre d'agir à ma guise. J'étais chargée de vous questionner, mais je ne pouvais pas répondre comme je l'aurais voulu... Vous m'avez cité un nom, celui de Steve Dickson. Quel rapport y a-t-il entre Dickson et vous ?

- Un rapport qui m'avantage très nettement : Steve Dickson est mort, tandis que moi je suis vivant. C'est tout dire.

- Je vous en supplie, ne plaisantez pas. Est-ce que Dickson vous avait parlé des contacts qu'il a eus avec Otto Silbach ?

- Ce nom ne m'est pas inconnu. Mais ne croyez-vous pas qu'une petite mise au point s'impose, Miss Heffadi ? Vous travaillez pour le

compte de la Sûreté Nationale Égyptienne ou pour le compte d'un Service rallié au régime ?

- J'étais l'amie de Silbach. Otto et moi, nous vivions ensemble depuis qu'il s'était réfugié au Caire lors de la débâcle nazie. Il est mort le 2 septembre dernier, des suites de maladie. Mais j'ai la conviction qu'il a été empoisonné... Tout ce qu'il possédait, il l'avait mis à mon nom pour le cas où il lui arriverait malheur. Or, quelques jours après sa mort, les gens de la Sûreté m'ont convoquée : une lettre anonyme, une lettre de dénonciation, leur avait été adressée. Otto a travaillé pendant dix ans pour une section spéciale de la Ligue. Arabe ; mais, en 1954, il a repris du service pour le compte de ses anciens chefs de Berlin. C'est à ce titre qu'il était entré en relations avec Steve Dickson... Personne ne savait que mon ami avait changé de camp. Du moins, nous pensions que personne ne le savait. Nous nous trompions, malheureusement. Toujours est-il que la Sûreté m'a mis le marché en main : ou bien je me ralliais à la cause arabe, ou bien je passais en jugement pour trahison et tous mes biens étaient confisqués. Vous savez comment cela se passe, n'est-ce pas ?

- En résumé, qu'attendez-vous de moi ?

- Je suis sincère avec vous, soyez-le avec moi, Mister Benson... Vous appartenez au F.B.I., comme Steve Dickson ?

- Je suis ingénieur, murmura Francis, impassible.

- Vous faites une enquête au sujet de la mort de Dickson ?

A mesure qu'elle lâchait du lest, elle observait Coplan. Comme il ne répondait pas, elle reprit en baissant la voix :

- Si vous êtes chargé de retrouver les assassins de votre compatriote, je suis prête à vous mettre sur la piste.

- Comme ça ? Pour mes beaux yeux ?

- Pour venger mon ami. J'espère que vous me comprenez ?

- Je suis l'homme le plus compréhensif de la terre, mais je suis très sceptique aussi.

- Que voulez-vous dire ?

- Je n'ai pas connu Otto Silbach, mais on m'a raconté que les services de l'Amiral Canaris le considéraient comme un agent d'élite. Si c'est vrai, vous devez savoir bien des choses... Mais Silbach vous

a laissé en cadeau tous ses biens, toute sa fortune. Seriez-vous disposée à compromettre votre situation pour venger sa mémoire ?

L'Égyptienne hésita. Les yeux baissés, elle resta un moment silencieuse, se mordillant la lèvre inférieure avec nervosité. Cette conversation-poker lui paraissait sans doute plus subtile, plus difficile que prévu. Elle avait déjà, pour sa part, donné pas mal de gages en dosant comme elle l'avait fait ses demi-révélations. Coplan, de son côté, avait relancé la partie en montrant qu'il savait bien des choses, et notamment sur Otto Silbach. A présent, la femme sentait que le jeu devenait plus serré.

- Non, avoua-t-elle brusquement, ce n'est pas pour venger Otto que je me suis intéressée à vous. Je cherche un allié, quelqu'un qui m'aidera à me débarrasser d'un ennemi et à qui cela rendra service. Les gens qui ont assassiné Steve Dickson et dénoncé Otto font peser sur moi une menace terrible. Je les gêne, j'en sais trop long sur eux. Ils me liquideront comme ils ont liquidé mon ami.

- Cette fois, ça devient plausible, admit Coplan, imperturbable. Si c'est votre peau que vous défendez, votre argent, votre somptueuse villa et votre Dodge, je me sens plus à l'aise... Eh bien, admettons un instant que je sois effectivement chargé de coincer les assassins de Steve Dickson. Que deviennent nos positions respectives ?

- Je connais l'instigateur de cet attentat, l'homme qui a commandé ce crime et bien d'autres. C'est un Norvégien. Il s'appelle Ross Torkel et il opère actuellement dans la région de Casablanca. J'ignore son adresse, mais je sais qu'il fréquente le bar de l'hôtel El Mansour. C'est un blond aux yeux bleus, athlétique, élégant, âgé de cinquante-deux ans. Ce signalement ne vous dit rien ?

A travers ses longs cils noirs, elle dardait de nouveau sur Coplan un œil scrutateur. Mais les traits de Francis n'avaient pas bougé d'un millimètre.

- Je n'ai jamais entendu parler d'un nommé Torkel, dit-il. Steve Dickson a-t-il été en rapport avec cet individu ?

- Sans doute. Mais peut-être par personne interposée.

- Du moment que j'ai son nom et son signalement, je finirai bien par mettre la main sur ce Torkel. Je ferai une enquête à Casa. Mais il

y a encore quelques points que vous feriez peut-être bien d'éclairer pour m'aider. Quel est le rôle de Ross Torkel ?

- Entre son clan et moi, c'est désormais une lutte à mort.

- Voilà une chose que j'avais déjà comprise, mais qui ne répond pas à ma question. Mon copain Dickson et votre ami Otto ne travaillaient pas pour le même patron, comme vous devez le savoir. Vos paroles me font supposer que vous faites partie de l'écurie Silbach ?

- Évidemment, répondit-elle, surprise.

- Et Torkel ? Sur quel cheval mise-t-il, lui ?

- Tout a commencé quand Torkel, grassement payé par les gens de l'Action Panislamique, s'est écarté des consignes de la Centrale pour suivre les directives des fanatiques musulmans. De graves dissensions ont éclaté dans le réseau, plusieurs sections ont refusé de suivre Torkel, et la guerre froide a été déclenchée à l'intérieur même de l'organisation. Otto, qui avait été contacté par Berlin, devait rester dans la ligne du Parti communiste. Torkel l'a éliminé impitoyablement. Et moi, comme j'avais suivi Otto, je suis sur la liste noire.

- Je vois, opina Francis.

- Pour avoir Torkel, je suis prête à tout. Il a roulé Otto et il m'a dénoncée aux policiers du Caire. Je compte bien lui rendre la monnaie de sa pièce... Je croyais qu'il reviendrait en Égypte, et je l'attendais avec une surprise, mais il a eu la prudence de ne pas réapparaître.

Elle dévisagea Coplan.

- Je n'ai plus rien à vous dire, Mister Benson. Vous savez toute la vérité, maintenant... Si vous réussissez votre mission, je n'aurai pas perdu mon temps. Adieu

Elle fit glisser le loquet d'un geste rapide, mais Coplan la retint en lui saisissant le bras :

- Minute, Miss Heffadi, je vous accompagne jusque dans la rue.

- Comme vous voudrez.

Ils quittèrent le taudis, longèrent le couloir, débouchèrent côte à côte dans la cour. Coplan, les sens aux aguets, inspecta d'un bref regard circulaire les abords du mausolée musulman.

- Allez-y, dit-il à la lemme.
Elle se mit en marche, et Coplan derrière elle.

CHAPITRE VI

Coplan et l'Égyptienne, après avoir contourné le mausolée, débouchèrent dans la rue. Rien de fâcheux ne s'était produit.
- Il vaut mieux que nous nous séparions maintenant, dit la femme. Je souhaite que vous retrouviez Torkel et que vous lui fassiez payer chèrement ses crimes. Adieu !...
- Adieu ! répondit Francis en la regardant. Elle eut un bref sourire, puis elle s'engagea dans une ruelle et disparut.
Coplan descendit la rue Bab-el-Ouazîr. Avant d'arriver à la haute façade de la mosquée de Chaban, il traversa la rue et se posta près d'une boutique indigène. Lorsqu'il eut la certitude que personne ne l'observait, il se mit en marche, opéra un mouvement tournant par les ruelles et revint dans la rue. D'une démarche naturelle et aisée, il gagna la mosquée bleue dans laquelle il entra. Une touriste en tailleur gris se tenait discrètement sous les arcades, à cinq ou six mètres de la double porte. Un carnet de croquis dans la main, la femme dessinait. Coplan alla vers elle.
- Passez-moi votre carnet, lui dit-il à mi-voix. J'ai du nouveau à transmettre.
Il griffonna en hâte nue série de courtes phrases, après quoi il restitua le carnet à la femme et sortit.
De la mosquée bleue, il s'achemina d'un pas rapide vers la citadelle. Un éclair de satisfaction brilla dans ses prunelles lorsqu'il aperçut, au passage, l'Austin noire que Masson avait parquée à l'endroit convenu.
Il entra dans un grand café qui se trouvait non loin de là et il commanda à boire. Si tout se déroulait selon les prévisions qu'il avait établies et minutées, il en avait pour une vingtaine de minutes au maximum.
Il jeta un coup d'œil à l'horloge murale du café.

La conversation qu'il avait eue avec Ghira Heffadi continuait à lui trotter en tête. Placée au « Vizir » comme une sentinelle sur son mirador, l'Égyptienne surveillait dans toutes les directions les approches de ce centre d'opérations déguisé en boîte de nuit. D'une part, elle ouvrait l'œil pour la police politique du Caire; d'autre part, elle montait la garde afin de détecter d'emblée toute apparition insolite...

Coplan en était là dans ses pensées quand un des boys de l'établissement s'amena avec une pancarte annonçant qu'on demandait Mr Hamed Haddi au téléphone. Il se leva, traversa la salle et s'enferma dans la cabine. C'était Masson, en avance d'un bon quart d'heure sur l'horaire.

- J'écoute, dit Coplan en plaçant sa main devant sa bouche.

- Je suis au carrefour de Bab-el-Husseniyeh. Je t'attends au bistrot indigène. Si je ne suis pas là, nous recommençons la manœuvre. D'accord ?

- O.K.

Coplan raccrocha et sortit. Comme il avait le deuxième jeu de clés de l'Austin, il ouvrit la portière, s'installa au volant et démarra. Arrivé à la rue Bab-el-Husseniyeh, il traversa le carrefour pour signaler sa présence, alla virer un peu plus loin et rappliqua au croisement. Il stoppa à vingt mètres du bistrot indigène, le long du trottoir.

Masson apparut aussitôt. Il s'était légèrement transformé, lui aussi. Une moustache, un chapeau de toile et des lunettes d'écaille changeaient complètement son apparence. Il monta dans l'Austin, à côté de Coplan, referma la portière et dit :

- Elle est entrée dans l'échoppe du marchand de broderies, là-bas.

- La boutique où pendent les robes ?

- Oui.

- Et elle n'est pas ressortie ?... Elle s'est peut-être débinée par une autre issue ?

- Possible, en effet. Mais je ne me vois pas entrer là pour vérifier.

- Naturellement, reconnut Francis en lançant un regard vers la montre du tableau de bord.

Les aiguilles indiquaient une heure moins cinq.
- Patientons, dit-il en soupirant.
- Instructif, le rendez-vous ? s'enquit Masson.
- Très. Elle m'a lancé aux trousses de Ross Torkel Elle a même eu la bonté de me préciser où je pourrais le dénicher.
- Sans blague ? Pourquoi veut-elle sa peau ?
- Je ne suis pas tellement convaincu qu'elle veuille le faire éliminer. Renverse les rôles, tu pigeras sur-le-champ. Si je m'intéresse réellement à Torkel, qu'est-ce que je fais ? Je saute dans un avion, je débarque à Casa et je me lance aux trousses de mon homme. Seulement, il est prévenu. Il a mon nom, mon signalement...
- Et tu tombes dans le panneau, enchaîna Masson, amusé. Pas mal imaginé.
- C'était la formule préférée des Fridolins pendant l'occupation. Autour des hommes de premier plan, ils postaient des tas de petits indicateurs qui entraient dans vos vues et qui vous aiguillaient sur la bonne piste. Mais la Gestapo vous cueillait au tournant.
- Ce qui veut dire que Torkel pourrait effectivement se trouver à Casa ?
- J'en suis presque sûr. Mais protégé par un barrage du tonnerre de Dieu..
- Du moment qu'on connaît le truc, ça peut se retourner contre eux.
- Je pense que cette éventualité-là aussi a été prévue. Ce sera une chose à vérifier. J'ai informé Paris via R.T.47. Nous verrons ce que...
Coplan se tut. Une Morris grise, modèle 50, assez miteuse d'aspect, venait de se ranger devant la boutique du marchand de broderies arabes. A peine la voiture s'était-elle immobilisée, que Ghira Heffadi sortait de l'échoppe pour monter promptement dans la vieille bagnole.
Coplan mit son moteur en marche, appuya sur la pédale d'embrayage, passa la première vitesse et attendit. Quand la Morris se mit en route, il démarra.

Au prix d'une série de manœuvres tenant du prodige, l'Austin parvint à se tenir dans le sillage de la Morris sans se faire repérer. Il y eut un moment épineux, quand la vieille voiture se dégagea de la circulation pour bifurquer dans une rue moins fréquentée. Coplan connaissait mal ce quartier, ce qui compliquait l'opération. Par bonheur, la Morris emprunta une rue assez longue, puis tourna à droite dans une allée en impasse. Coplan continua, repéra l'endroit, braqua au bout de la rue et stoppa.

- Nous faisons la suite à pied, décida-t-il.

Ils débarquèrent, se séparèrent pour rejoindre l'impasse. La position de la Morris constituait la plus claire des indications. La voiture stationnait devant une maison isolée, une sorte de pavillon de banlieue, en ciment recouvert d'un crépi jaunâtre. Il n'y avait qu'un étage. La façade postérieure donnait sur un terrain vague au bout duquel sinuait un sentier parallèle à un ancien aqueduc, entre la voie du chemin de fer et la mosquée Ibn Toutoun.

Coplan et Masson s'organisèrent pour surveiller la maison sans trahir leur présence.

Après trois quarts d'heure, Francis dut s'avouer qu'il commençait à en avoir marre. Même en temps ordinaire, les attentes interminables le mettaient de méchante humeur. Mais, dans les circonstances présentes, c'était plus grave. Si le petit flic de l'inspecteur Zoukkaffa signalait à son patron qu'il avait été semé par l'Américain Ben-son, ça risquait de susciter des complications.

Un peu avant deux heures et demie, la porte du pavillon jaunâtre s'ouvrit. Ghira Heffadi et l'Allemand Klaber sortirent, montèrent dans la Morris qui démarra aussitôt.

Cette fois, pas question de les suivre; l'Austin était parquée trop loin.

- Qu'est-ce qu'on fait ? bougonna Masson, dépité. Coplan réfléchit un instant, puis :

- On peut tourner ça comme on veut, cette bicoque me paraît intéressante... Klaber habite dans le centre, et la donzelle occupe sa somptueuse villa que nous connaissons. Pourquoi sont-ils venus dans ce pavillon ?

- La réponse est facile à trouver, ricana Masson.

- Ah, comment ça ?

- Il suffit de la chercher où elle se trouve : dans la bicoque. Rien ne nous empêche de faire une visite de courtoisie. Je suis armé.

- D'accord, acquiesça Francis.

- J'ai mon passe-partout. Nous aurons le bénéfice de l'effet de surprise. On y va ? Coplan tendit l'oreille.

- Une seconde, dit-il, je crois qu'un train arrive. Nous profiterons de l'occasion pour tâter la serrure.

Ils se préparèrent. Quand le convoi s'approcha, ils se dirigèrent promptement vers la maison. Avec une remarquable dextérité, Masson introduisit son passe-partout dans la serrure. Il avait le tour de main du spécialiste : le pêne accrocha du premier coup.

Coplan poussa la porte de quelques millimètres, mais sans l'ouvrir franchement. Le grondement sourd du train qui passait n'aurait pas manqué d'envahir le pavillon, ce qui n'était guère de circonstance.

Masson fit disparaître sa clé, exhiba son automatique, en dégagea la sûreté.

La rumeur du convoi s'estompa, le silence retomba dans la rue. A cette heure, le quartier était assez désert, heureusement. Une poignée de gosses en bas âge jouaient dans le sable, au bout de l'impasse, mais aucun d'entre eux ne regardait du côté du pavillon isolé.

Coplan, d'un hochement bref de la tête, donna le signal et poussa la porte. Ils se faufilèrent dans le vestibule d'entrée, un corridor en damiers noirs et blancs qui commandait les trois pièces du bas et l'escalier. Avant de refermer l'huis, Coplan passa la main autour du chambranle : il ne rencontra aucun dispositif électrique.

Masson, l'arme au poing, prit les devants. Coplan lui emboîta le pas. A gauche, c'était le living. Ameublement standard, plutôt médiocre. Comme la porte était ouverte, ils purent jeter un coup d’œil dans la pièce. A droite, une salle à manger bourgeoise qui sentait le renfermé. On ne devait pas y venir bien souvent.

Ils s'avancèrent dans le couloir.

- A mon avis, chuchota Masson, c'est la garçonnière secrète de Klaber. Ton Égyptienne est sa poule, et c'est ici qu'ils viennent faire

l'amour en catimini.

Entre une et deux heures, à la sauvette ? souffla Coplan, moqueur. C'est pas leur genre.

Au bout du couloir, à côté des waters, c'était la cuisine. Sur une table recouverte de toile cirée, les restes d'un repas traînaient dans une assiette ébréchée. L'évier était rempli de vaisselle sale. Un cendrier bourré de mégots et de cendre voisinait sur le réchaud avec une poêle à frire. Coplan toucha le métal de la poêle à frire, se tourna vers Masson.

- Tiède...

Masson fit une grimace dubitative et murmura :

- Tu veux peut-être me faire croire qu'ils sont venus ici pour manger un morceau en vitesse ?

- Ils sont venus pour donner les dernières nouvelles à quelqu'un, sauf erreur.

Et, le pouce levé vers le plafond, Francis fit comprendre à son camarade que le « quelqu'un » en question devait se trouver là-haut, dans une des chambres de l'étage.

Masson opina en silence, sortit de la cuisine et se dirigea vers l'escalier. Le début de l'escalade se fit sans bruit. Masson grimpait en premier, Coplan derrière.

Trois marches avant le palier, le bois émit un léger craquement sous le poids de Masson. Ils s'arrêtèrent net, tendirent l'oreille.

Rien ne troubla le calme de la maison. Ils reprirent leur ascension; mais, de nouveau, le bois de l'escalier gémit sous la semelle de Masson. Et, tout à coup, une porte palière s'ouvrit. Un petit type au teint bronzé, les cheveux noirs ébouriffés, les yeux étincelants, apparut. Visiblement, il sortait de son lit. Un pantalon de pyjama tire-bouchonnait jusque sur ses pieds. Son torse nu et brun était svelte, musclé tout en finesse.

Masson le mit en joue.

- Bouge pas, fiston !... Il me semble que je t'ai déjà vu quelque part, non ?

Coplan, se rapprochant de Masson, ricana à mi-voix :

- Et comment ! C'est un copain, en quelque sorte... C'est le barman du « Vizir ». Fais-le descendre, nous serons mieux en bas

pour causer.

Dans cette tenue négligée, dépouillé de son bel uniforme, le jeune Égyptien avait une toute autre allure que dans l'exercice de ses fonctions. Une espèce de cruauté sauvage, féroce, sournoise surtout, émanait de sa personne. Ses yeux de braise exprimaient la colère, mais il n'était ni surpris ni effrayé.

Il esquissa un imperceptible mouvement de recul, comme s'il se préparait à bondir. Mais Masson le mit en garde :

- Méfie-toi, petit..., Avance et lève tes bras...

L'Oriental s'exécuta avec lenteur.

- Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda-t-il sèchement.

- Allez, continue à descendre, maugréa Masson qui reculait pas à pas. On voudrait simplement te poser quelques questions...

Comme les choses n'allaient pas assez vite à son goût, Masson passa rapidement son automatique à Coplan. Puis, remontant de quelques marches, il empoigna l'Égyptien par le cordon de son pyjama, l'attira d'une secousse brutale, le fit trébucher devant lui.

- Tu es plus rapide à ton comptoir, hein ? Allez, grouille !

Un sourire haineux déforma la bouche du Musulman. Arrivé au bas de l'escalier, il cracha juste devant les pieds de Coplan et éructa :

- Je vous emmerde, salauds

- Ah oui ? dit Coplan, suave. Tu n'as aucune raison de nous en vouloir, que je sache... Du moins, pas encore.

Il s'écarta.

- Passe devant, intima-t-il à l'Égyptien. Nous allons bavarder au salon. Tu connais le chemin, oui ?

L'Égyptien obéit. Mais, brusquement, Coplan se rua de toutes ses forces sur Masson et l'envoya bouler au sol. Deux coups de feu claquèrent, suivis d'un troisième. Puis une quatrième détonation éclata.

Tout s'était déroulé à la vitesse de l'éclair. Masson, étourdi par sa chute, leva la tête. Sur le palier, un grand gaillard en complet brun, les mains crispées sur son ventre, se tordait de souffrance en râlant. Il vacilla, poussa un grognement sourd et plongea comme une masse, la tête la première, dans l'escalier. Dans le couloir, le barman

gisait à plat ventre, immobile, les bras en croix. Dans le haut de son dos nu, une blessure ronde, aux bords brûlés, saignait lentement.

Masson se remit debout. Une légère pâleur altérait son visage mince. D'un regard connaisseur, il contempla les traces creusées dans le mur, aux points d'impact des deux balles tirées par l'homme en complet brun. Puis, reconstituant leur trajectoire, il hocha la tête. Les deux balles passaient très exactement à l'endroit où il se serait trouvé sans la violente bousculade de Coplan.

- Moins une, commenta-t-il. Je n'avais rigoureusement rien entendu.

- Moi non plus, dit Coplan. Si ce corniaud, là-haut, avait chargé son pétard avant de sortir de sa chambre, nous étions refaits. C'est le déclic de son arme qui l'a trahi.

Un train passa derrière le terrain vague, ébranlant toute la bicoque.

Coplan se pencha sur le barman, le retourna. Il avait les yeux révulsés. L'autre, recroquevillé au bas ,de l'escalier, la tête contre la rampe, avait également cessé de respirer.

Masson marmonna :

- Drôle de boulot, non ?

- Plus question de causer, évidemment, grogna Francis. Ce gars-là devait savoir des choses, et l'autre aussi.

- Alors, on se tire ?

- Minute! Au point où nous en sommes, autant continuer. Cette boutique ne paie pas de mine, mais elle doit jouer un rôle important. Klaber et Ghira ne sont pas venus ici pour des prunes.

Ils entreprirent la fouille du pavillon. C'est la chambre d'où le type en brun était sorti qui se révéla la plus intéressante. Outre un poste émetteur-récepteur, elle contenait une armoire bourrée de papiers qui, à première vue, racontaient des choses assez compliquées.

Coplan tria sommairement ces archives, emballa ce qu'il estimait digne d'un examen approfondi, confia le paquet à Masson.

- Je compte sur toi pour faire parvenir cette camelote au Vieux.

- O.K.

Pour clore la séance, ils emportèrent tous les papiers d'identité qu'ils trouvèrent dans la maison, y compris ceux de l'homme au

complet brun.

Masson suggéra :

- Nous ferions bien de filer par le terrain vague. Ce n'est plus le moment de se faire remarquer dans le quartier.

- Bonne idée, appuya Francis. Et je te conseille même de quitter la ville par le premier avion dont toutes les places ne sont pas retenues. Les gens du « Vizir » vont s'agiter quand ils découvriront ce champ de bataille...

- En effet, approuva Masson.

- Si je ne donne pas de mes nouvelles, c'est que l'inspecteur Zoukkaffa m'a flanqué au bigne, à tout hasard. J'espère que le jeu en valait la chandelle.

Plus soucieux que satisfaits, ils quittèrent le pavillon. Coplan s'en alla d'un côté, Masson de l'autre. Ils longèrent la voie ferrée dans des directions opposées, mais ils se retrouvèrent finalement à l'endroit où la petite Austin les attendait. Avant de débarquer en ville, Francis se débarrassa de ses vêtements indigènes dont il s'était affublé et fit disparaître son fond de teint.

Lorsqu'il traversa le hall du Metropolitan, il fit semblant de ne pas voir le jeune flic en chemisette blanche qui faisait le guet entre le bar et le fumoir.

Il monta directement à sa chambre.

Ce n'est qu'en fin de journée, au moment où Coplan s'apprêtait à descendre au restaurant de l'hôtel pour aller dîner, que la téléphoniste annonça la visite de l'inspecteur Zoukkaffa.

Francis regarda sa montre. Huit heures moins dix.

Si les deux morts du petit pavillon avaient été découverts - et c'était plus que probable - l'inspecteur ne serait pas d'humeur joviale.

Coplan ouvrit la porte, et le policier entra. Il était sanglé dans un costume gris perle qui modelait sa forte musculature. Sa face ronde et luisante était sombre, durcie par une hostilité non déguisée.

Debout au milieu de la pièce, la tête baissée, les mains nouées dans le dos, il attendit que Francis eût refermé la porte.

- Mister Benson, dit-il alors d'un ton calme et froid, j'ai quelques questions à vous poser.

CHAPITRE VII

Coplan affichait un air dégagé, presque désinvolte.

- Je vous écoute, inspecteur, dit-il. Puis, esquissant un geste de la main droite, il ajouta très vite :

- Mais vous prendrez bien un petit verre de gin avant d'aborder les choses sérieuses ? Un simple coup de fil au bar, et...

- Merci, trancha le policier, je ne bois jamais d'alcool.

- Bon, je vous écoute.

- Donnez-moi le nom et l'adresse de l'homme qui se trouvait en votre compagnie, hier soir, au « Vizir » ?... Un homme assez grand, mince, blond.

- Avec des yeux bleus et une bouche en lame de couteau ? enchaîna Francis.

- Oui, c'est bien cela.

Coplan leva les bras dans un geste d'impuissance.

- Bon Dieu, comment voulez-vous que je sache son nom ? Il se trouvait là, tout seul à une table, et je l'ai abordé pour lui offrir un scotch. Je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam. Nous ne nous sommes même pas présentés ! J'ai d'ailleurs l'impression que c'était un Anglais qui se faisait passer pour un Américain, parce que les Britanniques sont plutôt mal vus au Caire en ce moment, n'est-ce pas ?

Était-il de passage comme touriste ?

- Je l'ignore. Mais.., pourquoi me demandez-vous cela ?

Le policier resta pensif un instant, puis, la voix rogue :

- J'ai des raisons particulières de m'intéresser à ce personnage qui fréquente le « Vizir » depuis un certain temps... Je sais que vous n'avez pas quitté l'hôtel de toute la journée, car j'avais chargé un de mes hommes de vous surveiller. Et c'est une chance pour vous, croyez-moi !... Le barman du « Vizir » a été assassiné chez lui, dans sa maison de banlieue, par un inconnu, vers la fin de la matinée.

- Ah ?

- Comme le « Vizir » fait partie de mon secteur, on m'a confié partiellement l'enquête. Un autre individu, non identifié encore, a également été tué dans la même maison.

Coplan prit une expression ébahie :

- Franchement, je ne vois pas le rapport... Si vous avez l'intention d'interroger tous les étrangers qui se trouvent en ce moment au Caire, vous n'avez pas fini !...

- Soyez sans crainte, je me contenterai du strict nécessaire. La racaille du « Vizir » ne m'intéresse pas personnellement...

Il tira son portefeuille, consulta des notes inscrites sur un feuillet, puis :

- Vers quelle destination comptez-vous partir demain matin, Mister Benson ?

Coplan, pour donner le change, essaya de plaider sa cause :

- Voyons, inspecteur, n'y a-t-il pas moyen d'arranger les choses à l'amiable ? Qu'ai-je fait de répréhensible, en somme ? Je reconnais que j'avais bu un verre de trop, mais ça n'est pas un crime, que diable ! Je devais rester quinze jours au Caire, et voilà que vous me chassez comme un vulgaire brigand.

- Je regrette, Mister Benson, je suis obligé de maintenir ma décision.

Coplan haussa les épaules.

- Je ne vous comprends pas, dit-il, perplexe.

Zoukkaffa s'avança d'un pas vers Francis et maugréa :

- Mister Benson, je ne me soucie pas de savoir si vous me comprenez ou non. Je vais cependant vous dire une chose : en ce qui me concerne, je préfère vous expédier ailleurs tant que vous êtes encore vivant. Parmi les étrangers qui meurent de mort subite, de mort violente ou de mort mystérieuse, les clients du « Vizir » battent tous les records. Personnellement, je vous le répète, ça me laisse froid. Seulement, j'ai des ordres. Dans l'état actuel de la conjoncture politique, mon gouvernement n'aimerait pas qu'un ingénieur américain se fasse assassiner au Caire. Est-ce clair ?

Coplan ne répondit pas. Le policier reprit :

- Veuillez m'indiquer la prochaine étape de votre voyage.

- Je dois rencontrer un de mes directeurs à Marseille.

L'inspecteur consulta derechef ses notes, puis déclara :

- L'avion de la ligne Le Caire-Marseille est complet. Vous prendrez place dans un appareil d'Air-France à destination de Nice. Je viendrai vous chercher demain matin, à dix heures quarante-cinq. D'ici là, continuez à rester tranquille. C'est un conseil d'ami.

Il remit son portefeuille dans sa poche, rajusta machinalement son veston et gagna la porte en marmonnant une vague formule de politesse. Il sortit sans bruit.

Coplan alluma une cigarette et se laissa tomber dans un fauteuil.

Décidément, c'était trop drôle ! Le jeune flic du hall, pour ne pas se faire engueuler par son supérieur hiérarchique - le gros Zoukkaffa ne devait pas être un patron fort commode - avait tout bonnement passé sous silence la fugue de Francis et les quelques heures du milieu de la journée où celui-ci avait échappé à la surveillance ! Quant à Ghira Heffadi, pas de danger qu'elle aille raconter à l'inspecteur qu'elle avait revu le nommé Benson.

En débarquant à Nice, Coplan se rendit chez un ami qui accepta fort obligeamment de le conduire en voiture à Toulon.

Finalement, après de nombreuses palabres sur la ligne personnelle et prioritaire de son chef, c'est le dimanche après-midi que Coplan put s'envoler à destination de Casa, à bord d'un avion militaire de la mission France-Maroc. Pour la circonstance, Francis avait troqué son identité américaine contre un passeport au nom de Jean Faret, inspecteur d'administration, domicilié à Bordeaux.

Étant donné les événements qui avaient marqué son passage au Caire, Coplan ne se souciait que d'une chose : arriver à Casablanca d'une façon super-discrète, d'une façon propre à déjouer toutes les astuces de la bande Ross Torkel éventuellement alertée par Ghira. Le stratagème de l'avion- militaire remplissait à merveille cette condition, car l'appareil allait atterrir sur un aérodrome interdit au public.

Dans le même ordre d'idée, Francis opta d'emblée pour une tactique d'approche indirecte. Il s'installa donc dans un hôtel de

troisième catégorie, situé le plus loin possible de son objectif. Mais, le soir même de son arrivée, il passa à l'action.

Il y avait un monde fou dans la ville. A Casa, capitale du business marocain, l'ampleur et le rythme des affaires sont considérables.. Aventuriers, trafiquants et négociants s'y rencontrent pour conclure des marchés fort importants. Bien entendu, les tractations officielles ne sont rien à côté des combines qui s'organisent sous le manteau. La drogue, les armes, les influences politiques, les renseignements secrets, le pétrole, les cigarettes de contrebande, et même les esclaves d'Arabie, tout se vend et tout s'achète à Casa-la-Blanche.

Au volant d'une traction de location pourvue de plaques marocaines, Coplan vint se parquer à moins de quinze mètres du Mansour, du côté opposé à l'entrée de l'établissement. Un feutre brun sur la tête, des lunettes sur le nez, un journal devant la figure, il put surveiller le secteur. Et il s'arma de patience.

Ross Torkel s'amena un peu avant dix heures du soir. Une grosse voiture américaine le déposa juste devant le palace.

Le signalement fourni par Ghira Heffadi, quoique sommaire, était exact : blond, bâti en athlète, vêtu avec une élégance méticuleuse, il avait cette prestance un peu lourde que la cinquantaine confère aux hommes qui sont très sûrs d'eux-mêmes et qui ont l'habitude de commander. Pendant deux ou trois minutes, Torkel resta devant le porche éclairé de l'hôtel, bien en vue. Ensuite, extirpant de la pochette de son veston blanc une paire de lunettes fumées, il les ajusta devant ses yeux et pénétra dans l'établissement.

Quelques instants plus tard, un petit bonhomme chauve, en complet de palm-beach gris, avec une grosse tête et un visage buriné, sortit de l'ombre et entra à son tour dans l'hôtel d'un pas dégagé, un magazine illustré roulé dans la main droite.

Coplan eut un sourire. Le chauve était resté de faction pour contrôler si l'apparition de Torkel suscitait une réaction dans l'entourage du palace. Tout cela, c'était classique.

La petite silhouette trapue du chauve se dessina de nouveau dans la lumière du porche, puis s'éloigna. Mais, vers onze heures, quand Torkel sortit du Mansour pour s'en aller à pied vers la vieille ville, le petit type en costume gris réapparut comme par magie et se

mit en route sur la trace de son patron, à bonne distance. Ensuite un troisième compère (surgi de la foule celui-là) prit la même direction. Torkel était décidément bien gardé...

Coplan attendit plus d'une heure avant de quitter les lieux ; il profita du départ de deux autres voitures de la rangée pour démarrer derrière elles...

La même scène se déroula le lendemain soir, avec cette variante que Coplan n'était plus en voiture mais à pied, assis à la terrasse d'un café voisin.

Le jour suivant, Francis reçut le renfort qu'il attendait. Un collègue du Service, un gros gars qui faisait dans les cent kilos et qui avait une bonne tête inoffensive, arrivait à la rescousse. Il s'appelait Fernand Gassignac. Doté d'une carte de reporter international, il s'occupait exclusivement de petites besognes auxiliaires dont il se tirait à merveille. Ce n'était en quelque sorte qu'un figurant, mais qui rendait des services inestimables. Son naturel jovial, sa gouaille, son obésité auraient désarmé le plus méfiant des hommes.

Il remit à Coplan un message du Vieux. Masson et son butin étaient rentrés sains et saufs à Paris. Les documents raflés chez le barman étaient de premier ordre.. R.T.47 avait été rappelée du Caire.

Le message se terminait comme suit :

« Dossier Morin passe au premier plan de nos préoccupations. Photo Ross Torkel indispensable. Klaber et Heffadi disparus. »

Le gros Fernand commenta :

- Paraît que ça carbure de plus en plus, cette mission. Si vos plans sont prêts, je suis à votre disposition.

- Vous allez vous occuper du nommé Ross Torkel. Il s'agit d'une manœuvre en deux temps. Primo : vérifier s'il n'y a pas erreur sur la personne. Secundo : photographier le bonhomme.

- Ensuite ?

- Rien. Quand cela serait fait, vous pourrez regagner Paris. Le Vieux réclame une photo et m'interdit de me montrer, je me demande bien pourquoi. J'avais d'autres projets, mais vous demanderez des instructions au patron...

- Dans ce cas, c'est une affaire de vingt-quatre heures tout au plus. Si vous êtes d'accord, j'inverse les opérations. Je le photographie d'abord, nous vérifierons ensuite. Je propose le coup du téléphone.

- O.K.

- Je vais prendre une chambre au Mansour. Je serai au bar à partir de huit heures du soir; j'ai une amie dans le patelin. Dès que notre gaillard sera là, débrouillez-vous pour le demander au bout du fil...

- Entendu !...

La manœuvre s'effectua comme sur des roulettes.

Gassignac, attablé au bar avec une femme blonde, grassouillette et rieuse, eut même le plaisir de voir la mine renfrognée de Torkel lorsque ce dernier, appelé au téléphone par un correspondant bidon, revint à sa table en serrant les dents de rage contenue.

Mais Francis ne s'intéressait déjà plus à Torkel, sinon par la bande. Payant d'audace, il profita de l'occasion qui se présentait de prendre en chasse le petit bonhomme chauve. Ce soir-là, justement, Ross Torkel, renonçant à sa ruse des soirs précédents, monta dans un taxi qui disparut aussitôt. Ses deux complices, après avoir constaté que nulle autre voiture ne se lançait derrière le taxi du patron, s'éloignèrent à leur tour et se séparèrent peu après.

Coplan enregistra (une fois de plus) combien tout est relatif dans la vie. Le petit gars au crâne dégarni, dès l'instant où il n'était plus en service commandé, se comportait comme n'importe quel promeneur...

Le petit type ne se retourna pas, ne s'arrêta pas devant une vitrine, n'opéra aucune de ces volte-face qui sont de mise quand on se croit pisté. Par des rues encombrées de monde, il gagna les parages du Bousbir, bifurqua avant les ruelles indigènes et s'engagea dans une artère où les maisons, moins modernes que dans le centre, étaient quand même nettement plus convenables que celles du quartier réservé.

La perspective de suivre son gibier dans le labyrinthe des taudis arabes n'emballait pas Coplan outre mesure. Ici, c'était du velours. La majorité des bâtisses de la rue devaient dater d'un demi-siècle.

Presque toutes étaient occupées maintenant par des bureaux : firmes commerciales de seconde zone, agences, courtiers, etc. Deux ou trois immeubles seulement avaient subsisté à l'envahissement des affaires ; notamment un hôtel dont l'enseigne à demi déglinguée portait ce nom farfelu : « Hôtel de la Grande Porte ».

C'est là que le chauve entra.

Rien qu'à voir l'allure de l'établissement, on pouvait être sûr qu'il ne figurait pas sur la liste des hôtels recommandés par le Syndicat d'Initiative.

Le lendemain, un peu après neuf heures du soir, une grosse voiture stoppa devant l'Hôtel de la Grande Porte. Coplan se tassa davantage dans le renfoncement où il poireautait depuis la tombée de la nuit.

Il y eut un coup de klaxon. Un seul, et bref. Le chauve apparut et monta dans la voiture qui démarra. Quand elle passa devant Coplan, il reconnut, au volant, la silhouette imposante de Ross Torkel.

Francis se félicita d'avoir pris son mal en patience. Il avait trouvé le temps long à attendre ainsi, mais ce n'était pas du temps perdu. Dix minutes après le départ du chauve, Coplan entrait dans le hall triste de l'hôtel et demandait une chambre pour la nuit.

Le portier, un vieux chnoque d'au moins soixante-dix ans, la mine sombre, le dos voûté, l'œil voilé de neurasthénie, prit une clé au tableau et conduisit son client au second étage. La chambre était franchement sordide, mais Francis se déclara enchanté. Le tarif étant en rapport avec le standing de la maison, il n'y eut pas de discussion à ce sujet.

Le vieillard - ce devait être un Espagnol ou un Portugais - se retira, puis rappliqua avec une fiche de police et le prix de la chambre griffonné sur un feuillet de bloc-notes.

Coplan paya, puis demanda négligemment :

- Vous n'auriez pas quelqu'un sous la main pour aller me chercher une bouteille de Cognac ? Je bois toujours un verre ou deux avant de me coucher, ça m'aide à dormir.

- Hmm, grogna le vieux, hmm... Si la fille de service a le temps. Je vais voir où elle en est.

La fille en question s'amena un bon quart d'heure plus tard.

CHAPITRÉ VIII

La fille demeura un moment immobile et silencieuse, debout à l'entrée de la chambre, regardant Coplan par en dessous. Elle était grande et maigre, avec un air de chienne battue qui donnait à son visage brun une expression butée. Ses cheveux d'ébène, gras et lourds, étaient noués dans sa nuque en un chignon d'où pendaient des mèches. Elle était vêtue d'une vieille robe informe, une espèce de tablier incolore, et elle laissait pendre le long de son corps ses bras nerveux. Ses mains, abîmées par les gros travaux, ne manquaient cependant pas de grâce. Au demeurant, elle n'était pas vraiment laide. Il y avait même une sorte de beauté rude dans le dessin amer de sa bouche et dans le gonflement inattendu de son corsage mal ajusté.

Coplan lui expliqua ce qu'il voulait. Elle opina, tout en continuant à l'observer à la dérobée.

Il lui donna de l'argent.

La fille, avant de s'en aller, lui fit comprendre que le vieux de la réception réclamait la fiche de police. Elle s'exprimait dans un mélange cocasse de français, d'espagnol et d'argot de caserne.

Pour la mettre à l'aise, Francis murmura :

- Yo hablo espanol (Je parle l'espagnol).

Dans sa langue natale cette fois, la fille lui demanda de bien vouloir remplir sa fiche. Il s'exécuta et lui tendit la feuille. En allant vers la porte, elle précisa :

- Je serai de retour dans dix minutes.

Resté seul, Francis alluma une cigarette et s'allongea sur le lit avec un cendrier à portée de la main. D'une oreille attentive, il guettait les bruits de la maison, les faibles rumeurs de la rue. Le quartier était calme.

Quand la fille revint, personne n'était monté aux étages, aucune voiture n'avait stoppé devant l'hôtel.

Quittant le lit, Coplan prit la bouteille que l'Espagnole lui présentait.

- Merci, dit-il.

- J'ai pris le plus cher, est-ce que ça vous va ?

- Tu as très bien fait. Garde la monnaie pour toi. Comment t'appelles-tu ?

- Maria.

Du fait qu'elle pouvait parler en espagnol, elle se montrait beaucoup moins farouche. Elle ne faisait d'ailleurs pas mine de se retirer.

Francis prit le verre à dents qui traînait sur la petite table, à côté d'une cuvette aux bords ébréchés.

- Si ça te plaît, proposa-t-il à la fille, va te chercher un verre. Nous trinquerons à la santé de l'Espagne. Je connais bien ton pays, et je l'aime depuis fort longtemps.

- Je suis de Santa Pola, expliqua-t-elle. Près d'Alicante... Je vais prendre un verre dans la chambre à côté, il n'y a personne.

Elle sortit un passe de la poche de sa robe-tablier.

Ils trinquèrent, puis ils bavardèrent à mi-voix. Elle était à Casa depuis quatre ans, et le vieux d'en-bas était son oncle. Il gérait l'hôtel depuis plus de vingt ans. Elle travaillait dur dans cette boutique, mais l'oncle n'était pas radin. Dans quelques années, elle pourrait retourner chez elle, se marier, acheter une maisonnette de pêcheur.

Elle racontait tout cela d'un air résigné, son verre de gnôle à la main, debout près du lit, le regard rêveur. Quelque chose dans son attitude donna de l'espoir à Francis.

- Encore un verre, Maria ?

- Hmm, acquiesça-t-elle. L'alcool, quand il est bon, c'est pas mauvais pour la santé.

Elle raisonnait comme les paysans et les marins. Elle vida son verre en trois gorgées, sans sourciller. Elle avait du coffre, la Maria. Et elle appréciait à sa juste valeur ce coûteux cognac à trois étoiles.

Cependant, elle ne perdait pas de vue les affaires sérieuses. Au moment où la conversation menaçait de languir, elle demanda

tranquillement :

- Vous désirez faire l'amour avec moi ou pas ?...

Ainsi donc, quand son oncle lui avait dit de monter au 12, elle n'avait pas imaginé un instant qu'il s'agissait seulement de faire une course pour un client. Pour une paysanne de Santa-Pola, c'était inattendu. Mais sans doute avait-elle été sérieusement éduquée par son oncle ?

- Cuanto cuesta ? s'informa Francis (Combien).

- Deux mille. Le double si vous voulez que je passe la nuit entière avec vous.

- D'accord pour quatre mille.

Elle opina, alla déposer son verre sur la petite table, et, sans autre commentaire, commença à se dévêtir. Lorsqu'elle fut nue, elle dénoua sa chevelure qui se répandit comme une crinière sur son échine dorée. Ces fausses maigres, aux approches de la trentaine, ont souvent des charmes cachés qui surprennent l'explorateur intrépide. Elle n'était pas désagréable à regarder, cette Maria. Pas le genre opulent, bien sûr. Ses épaules étroites, son long dos un peu osseux, sa croupe nerveuse et ses jambes dures évoquaient davantage la femme d'un bûcheron que la pin-up de Santa-Monica Beach.

- Vous ne vous déshabillez pas ? murmura-t-elle en se tournant vers lui.

Vue de face, elle gagnait. Sur son buste anguleux, ses os formaient des saillies; mais elle avait de beaux seins couleur d'ambre, fermes et rapprochés. On devinait dans sa chair compacte, dénuée de mollesse, l'ardeur d'un tempérament vif et fort que confirmait l'ombre drue de sa féminité.

Quand ils furent dans le lit, et qu'il la prit dans ses bras, il sut tout de suite qu'il ne serait pas volé.

Elle se donna sans beaucoup de simagrées, avec cette dignité naturelle qui est l'apanage des filles simples. Ne ménageant pas son propre plaisir charnel, elle ne sous-estima pas non plus le bonheur sensuel qu'elle se savait capable de dispenser à son partenaire.

Après l'amour, Marie l’Espagnole, aussi sincère dans sa langueur que dans sa fougue, s'abandonna à l'inévitable vague de sentimentalité qui succède aux frénésies. De toute évidence, elle n'avait pas encore songé à différencier l'amour vénal de l'amour tout court. Elle avait logé sa tête dans le creux de l'épaule de Francis, qui continuait à la caresser doucement, rêveusement, comme on caresse le pelage chaud d'une chatte.

Il se mit à lui parler d'elle, de sa vie, de ses projets d'avenir. Quand il estima qu'elle était à point, il la questionna en sourdine au sujet d'un petit bonhomme chauve, aux traits burinés, aux sourcils touffus, âgé d'une bonne quarantaine d'années et qui logeait dans la maison. Elle comprit instantanément de qui il s'agissait. C'était un Autrichien, un professeur. Il occupait le 6 depuis environ cinq semaines.

Se redressant sur un coude, Coplan regarda la fille.

- J'ai un service à te demander, Maria, dit-il tout bas. Un très grand service. Ce serait trop long à t'expliquer en détail, mais je peux gagner vingt mille francs si tu me donnes un coup de main. Rien de compliqué, tu verras. Et, naturellement, nous partageons les bénéfices... Je voudrais jeter un coup d'œil sur les bagages de ce client du 6.

- Pourquoi ?

- Je m'occupe de certaines recherches, et cet Autrichien m'intéresse.

- Pourquoi ? demanda-t-elle de nouveau.

Elle ne saisissait pas très bien, mais, dans ses yeux, la langueur amoureuse s'estompait. Comme il continuait à la caresser pour l'amadouer, elle lui prit le poignet pour qu'il cessât son geste, qui l'empêchait sans doute de. réfléchir.

Il ajouta d'une voix feutrée :

- Tu comprends, Maria, mon métier, c'est de fournir des renseignements privés sur certaines personnes, à d'autres personnes que cela intéresse.

- Tu me donneras dix mille francs ? fit-elle, incrédule.

- Oui, si tu m'aides.. Le type est sorti ce soir, je l'ai vu partir en voiture.

- Je sais.

Habituée aux requêtes les plus saugrenues de la clientèle, elle ne manifestait pas le moindre scrupule moral. Dix mille francs, c'est une somme. Toutefois, elle ne tenait pas à avoir des embêtements avec son oncle.

- Et si le client du 6 rentre justement ?

- Tu me préviendras. Tu resteras sur le palier... Oh, rassure-toi, je ne toucherai pas à ses affaires ! Rien qu'un petit coup d'œil en vitesse. Après, on reviendra ici tous les deux.

- Bon, accepta-t-elle en se glissant prestement hors du lit.

Ils se rhabillèrent en hâte et, silencieux, quittèrent la chambre. Au premier, Maria prit les devants pour s'avancer jusqu'au bout du couloir. Elle se pencha au-dessus de la rampe de l'escalier, épia le silence du petit hall d'entrée.

Elle revint sur la pointe des pieds. Coplan l'attendait devant la porte du 6.

Elle demanda :

- Qué hora son ? (Quelle heure est-il)

- Las once menos diez... (Onze heures moins dix)

- D'habitude, mon oncle se couche vers onze heures. Il a installé un divan dans le petit bureau, à l'entrée. Il doit être couché, je n'entends rien en bas...

Avec son passe, elle ouvrit la porte, entra et, d'un geste machinal, voulut faire de la lumière. Francis lui attrapa le bras.

- Non, pas besoin d'allumer.

Il referma doucement la porte, prit sa lampe-torche dont il promena le faisceau bleuté autour de la pièce. A peu de choses près, c'était la même chambre que le 12.

Coplan entama aussitôt son inspection. Peu d'objets personnels. Dans l'armoire, un trench et une paire de souliers. L'Autrichien avait posé sa valise sur une chaise. Les deux serrures chromées étaient fermées à clé ; mais Francis, au moyen de son canif, fit jouer rapidement les serrures.

La valise contenait du linge de rechange, un pyjama roulé en boule, deux livres et, au fond, une serviette de cuir. Dans la serviette, des lettres, une liasse de documents, un passeport. Toutes les lettres étaient adressées au professeur Albrecht Staub, 189, rue Éddine Arabi, Beyrouth, Liban.

Cette correspondance, de même que les documents, traitaient invariablement de questions historiques, et particulièrement de certains problèmes assez abscons se rapportant aux civilisations pré-chrétiennes. Des photos reproduisaient des fragments de papyrus recouverts de signes graphiques indéchiffrables.

- Dépêchez-vous, souffla Maria, anxieuse.

- Je termine...

Le passeport, délivré à Innsbrück, portait de nombreux cachets qui, pour la plupart, consignaient des passages dans des pays du Proche et du Moyen-Orient : Irak, Syrie, Égypte, Iran, Lybie... Le domicile légal de Staub, à Innsbrück, ne collait pas avec la correspondance, mais ça ne signifiait rien. La profession était énoncée comme suit : professeur-expert papyrologue.

Malgré son vif désir de ne pas s'attarder dans la chambre, Francis jugea indispensable de noter les mentions du passeport.

- Une seconde, dit-il à la fille. Tiens la lampe.

Il commença à recopier à toute allure les dates et les noms des postes-frontières. A l'instant précis où il replaçait le passeport dans la serviette, un bruit de pas se fit entendre sur le palier.

Le sang de Coplan ne fit qu'un tour. Il referma la valise, s'empara de sa lampe et l'éteignit. La poignée de la porte tourna.

Maria, saisie d'effroi, allait crier. Francis lui colla sa main sur la bouche. Puis, ceinturant cavalièrement la fille, il l'entraîna à reculons contre le mur.

La porte s'ouvrit, les cachant à l'arrivant. C'était le vieux de l'entrée. Il s'avança sans allumer, puis se retira.

Coplan, les muscles déjà bandés pour la lutte resta un moment pantois.

Il ralluma sa lampe. Sur la valise, le vieux avait simplement posé un petit rectangle de papier : la fiche de police remplie par Francis une heure auparavant !

Maria, haletante encore, balbutia :

- Ce n'est rien... L'Autrichien a donné de l'argent à mon oncle pour jeter un coup d’œil sur les nouvelles fiches avant qu'elles partent à la police... J'ai eu peur... Venez...

- Un moment, veux-tu ?...

Une idée nouvelle taraudait obscurément l'esprit de Coplan depuis qu'il avait vu le passeport de l'Autrichien.

En fait, s'il avait songé à s'intéresser au petit type chauve, ce n'était que pour compléter son dossier Torkel.. Pour tenir un caïd, le meilleur truchement consiste souvent à se documenter sur ses comparses..

Mais, en l'occurrence, Albrecht Staub n'avait pas du tout l'air d'un sous-fifre ! Professeur, expert en papyrologie, domicilié au Liban, ça ne cadrait pas du tout avec son rôle de garde du corps.

Francis feuilleta rapidement les documents qui se trouvaient dans la serviette. Et, soudain, il hésita. Il venait de tomber sur une feuille imprimée, de petit format, épinglée à deux notes manuscrites. L'en-tête du feuillet était en caractères gras :

Office de Documentation Historique

Beyrouth - Liban

En dessous, en petites majuscules

MEMBRES DU COMITÉ DE DIRECTION

Suivaient dix noms, alignés en deux colonnes de cinq, parmi lesquels figuraient Gustave Morin, Steve Dickson et Lewis Nelson. Coplan ne connaissait pas les autres, mais ces trois-là, qui étaient morts, l'intéressaient au plus haut point.

Il détacha le feuillet. Puis, changeant d'avis, il fourra dans sa poche le prospectus et ses deux annexes, en ayant soin de ne pas toucher aux autres documents.

Si Staub s'avisait trop vite de ce vol, ce serait le pavé dans la mare aux grenouilles. Mais tant pis.

Maria, heureusement, s'était éloignée vers la porte pour mieux écouter les bruits éventuels du couloir. Elle ne vit pas que Francis subtilisait deux ou trois papiers.

- Filons, dit-il en promenant sa lampe pour être sûr que tout était en ordre.

Puis il empocha sa fiche de police.

Lorsqu'ils furent à nouveau dans la chambre 12, ils s'octroyèrent une ration de cognac.

Coplan, les nerfs à cran, ne se sentit pas d'humeur à rester plus longtemps dans cette boutique. Il paya la fille, y compris la nuit prévue et ajouta encore un généreux bakchich. Elle plia les billets, les rangea dans une sorte de poche cousue à l'intérieur du corsage de sa robe. Elle ferma cette poche avec une épingle de nourrice. Ses yeux brillaient comme des tisons. Radieuse, elle voulut se dévêtir. Mais Francis l'arrêta :

- Écoute, Maria, j'ai changé d'avis. Je ne reste pas. Mais tu gardes l'argent, bien entendu.

Elle ne parut ni déçue ni contente. Elle en avait vu d'autres, et elle ne posait jamais de questions inutiles.

Coplan rentra directement à son hôtel et passa tout le reste de la nuit à rédiger un message en code pour Paris.

A première vue, on pouvait classer en deux catégories bien distinctes les membres du gang Torkel : d'une part, les espions professionnels tels que Klaber, Silbach, Ghira Heffadi et Torkel lui-même. D'autre part, les intellectuels qui semblaient former un noyau spécial, en marge de l'organisation : Morin, Staub, Dickson, Nelson, et sans doute quelques-uns des autres professeurs mentionnés sur le prospectus de l'Office de Documentation Historique. Parmi ces derniers, deux au moins étaient des agents doubles : l'Américain Dickson et l'Anglais Nelson.

Apparemment, cela donnait une curieuse allure à l'affaire. Moins curieuse, toutefois, qu'on n'eût été tenté de le croire.. Cet Office de Documentation Historique était tout un programme. Et la clé de l'affaire Morin devait se trouver à Beyrouth.

Pour terminer son rapport, Francis demanda accusé de réception télégraphique par retour et annonça son intention de quitter Casa à destination du Liban. Un autre agent du Service ou une équipe de relève pourrait s'occuper de Ross Torkel.

Expédié par avion, le message arriva à Paris le lendemain, en fin d'après-midi. Quelques heures plus tard, Coplan recevait le télégramme attendu :

« Bordereaux réclamés non disponibles. Stop. Clôturez vos écritures. Stop. Regrettons ce retard. COPHYSIC ».

En clair, c'était un ordre formel du Vieux : l'ordre de rejoindre Paris dans le plus bref délai.

CHAPITRE IX

Lorsqu'il fut introduit dans le bureau de son directeur, à Paris, le surlendemain après-midi, Coplan se trouva nez à nez avec Masson qui venait d'arriver lui aussi.

- D'où sors-tu ? lui demanda Coplan.

- De Beyrouth, dit. Masson.

Un peu surpris, Coplan n'en laissa cependant rien voir. Le Vieux, tassé dans son fauteuil, arborait cet air mi-bourru mi-cordial qui annonçait du nouveau en perspective.

- Installez-vous, grommela-t-il, j'ai pas mal de choses à vous raconter.

Il commença par allumer sa pipe. Par-dessus la flamme de son allumette, il considéra tour à tour Coplan et Masson. Puis, en tapotant le tabac dans le fourneau de sa bouffarde, il prononça d'un ton pensif :

- Vous avez fait de la bonne besogne tous les deux. Cela me paraissait important de retrouver le contact avec notre suspect

numéro UN, le nommé Ross Torkel... L'ennui, c'est que vous avez découvert cet individu en deux pays différents, le même jour et à la même heure...

Masson, arquant ses sourcils pâles, déclara avec conviction :

- En ce qui me concerne, je me porte garant de ce que j'ai consigné dans mon rapport. Il ne s'agit pas d'une information de seconde main : j'ai vu Torkel de mes propres yeux, le 21 au soir, à la terrasse du Phénix, à Beyrouth. Vers huit heures et demie, il a quitté le Phénix et il est allé dîner à deux pas de là, au Coq d'Or, toujours dans l'avenue des Français...

Le Vieux, s'adressant à Coplan, enchaîna :

- Et vous, au même moment, vous contrôliez les faits et gestes de Torkel dans les parages du Mansour, à Casa ?

- Oui, opina Francis, plutôt étonné.

- Il faudrait se mettre d'accord, suggéra le Vieux.

Ce devait être la seule satisfaction de son existence laborieuse et volontairement effacée : glisser de temps à autre des pétards dans les jambes de ses collaborateurs.

Masson émit d'un ton soucieux :

- Il doit y avoir deux Torkel, évidemment. Des frères ou des cousins ? Vous avez la photo du mien.

- J'ai l'autre aussi, dit le Vieux. Mais quel est le vrai, quel est celui qui se trouvait à Madrid avec Morin et consorts ?

Il y eut un silence.

Coplan tenait d'allumer une Gitane dont il appréciait la saveur âcre. En expirant un nuage de fumée, il prononça calmement :

- En somme, Ross Torkel, contrairement à ce que nous avons pensé au début, n'est pas le chef de ce réseau. Dès l'instant où Ghira Heffadi m'a ostensiblement poussé vers cette piste, je m'en suis douté. Je suppose que c'est là un nom de guerre dont ils se servent pour créer des diversions, et comme appât...

Le Vieux, sortant de sa torpeur apparente, se redressa d'une secousse.

- Oui, dit-il à Coplan, votre opinion recoupe la mienne. Le Torkel de Casa et celui de Beyrouth sont deux agents distincts. Pour une organisation qui dispose d'une officine de faux passeports, le

stratagème est simple et pratique. Plusieurs exécutants opèrent sous le même nom, en des lieux différents. Quand arrive un coup dur, on laisse tomber la fausse identité et on se débine sous un autre nom. Les enquêtes finissent fatalement en eau de boudin...

En secouant la cendre de sa cigarette, Coplan esquissa un vague geste pour demander la parole.

- Un simple renseignement : pour quelle raison avez-vous envoyé Masson à Beyrouth ? Vous n'aviez sûrement pas encore reçu mes informations au sujet du professeur autrichien Albrecht Staub et le petit papelard où il est question de l'Office de Documentation Historique.

- Si vous le permettez, grogna le Vieux, nous allons prendre les choses dans l'ordre. Je vous ai convoqués pour dresser un premier bilan de l'affaire, et notre conversation vous fournira toutes les réponses désirables, n'ayez crainte.

Il déposa sa pipe dans l'antique cendrier de porcelaine qui trônait sur la table, se racla la gorge, ouvrit le dossier qu'il avait devant lui.

- Je ne suis pas resté inactif. Les notes qui nous avaient été communiquées par le détective des assurances de Bâle ont été complétées dans des proportions considérables. Je vous résume brièvement les trois points essentiels. Primo : en 1944, Gustave Morin a séjourné pendant de longs mois à Beyrouth où il a enseigné le français et l'histoire aux élèves d'une institution privée. La culture française a toujours eu beaucoup de succès au Liban ; cette année encore, un Libanais sur quatre était candidat au bachot français... Sauf erreur, c'est pendant ce séjour que Morin a été recruté par les spécialistes de Moscou. C'est à partir de ce moment-là que sa carrière a pris un virage... Quel est le motif de sa conversion, de son adhésion au communisme ? Nous pouvons le deviner d'après des lettres anciennes retrouvées dans une malle qui se trouvait dans le grenier de la maison familiale des Morin, à Quimper. Le jeune frère de Morin, Théo Morin, était barman au Caire. Il écrivait à son aîné des lettres ironiques où il le traitait d'imbécile parce qu'il végétait dans l'enseignement pour un salaire dérisoire, alors que lui, sans diplôme ni métier, gagnait dix fois plus comme simple garçon de bar... C'était l'époque des ralliements massifs aux thèses d'extrême-

gauche. Or ce Théo Morin était déjà affilié au Parti. Nous avons déniché une vieille fiche à son nom. Il est mort en 1954, au Caire, écrasé par un chauffard. Un règlement de comptes, très probablement... Et ceci nous amène à la charnière de notre histoire : dans certaines de ses lettres, Théo Morin parle d'un de ses amis, un Breton de Quimper, installé à Beyrouth comme professeur d'histoire, un nommé Alain Le Goarrec. Vous voyez la succession des faits... Sur la base de ce renseignement, j'ai donc chargé Masson de me retrouver ce Goarrec.

Masson, se tournant vers Coplan, lui dit :

- Je croyais que ce serait facile. Ah, ouiche Drôlement futé, le Breton en question. A Beyrouth, on affirme qu'il est en France. Mais à son adresse de Quimper, on prétend qu'il se trouve au Liban. Je ne...

- Minute, coupa le Vieux, agacé par cette digression. Laissez-moi finir mon exposé. Nous verrons ensuite où nous en sommes.

De son dossier, il extirpa une carte géographique recouverte de signes cabalistiques.

- C'est le Liban, reprit-il en esquissant de son pouce boudiné un contour sur la carte. Je n'ai pas l'intention de vous faire un cours de géopolitique, et vous savez tout aussi bien que moi que ce pays, à peine plus grand qu'un de nos départements, est le cœur de la guerre froide qui oppose les grandes puissances. Ce n'est pas nouveau d'ailleurs. Vingt siècles avant notre ère, le Liban jouait déjà ce même rôle. Cette bande de terre collée contre une montagne, c'est le pivot de trois continents : l’Europe, l'Asie et l'Afrique... Nous avons lutté pendant vingt-cinq ans pour maintenir notre influence au Liban et défendre nos positions convoitées par les Anglais. Nous avons perdu, mais Albion n'a pas fini de payer très cher sa victoire...

Insensiblement, la voix du Vieux était devenue plus âpre, plus amère surtout. Cette longue rivalité entre Londres et Paris, il l'avait vécue ; il n'oubliait pas que plusieurs de ses agents y avaient laissé leur peau. Le mot « Liban » était comme une plaie mal fermée dans sa chair, et il n'était pas près de pardonner aux Britanniques d'avoir affaibli toute l’Europe en s'acharnant à torpiller cette position-clé de la France.

- C'est un fait de notoriété publique, continua-t-il, que les Russes travaillent à fond les populations libanaises et syriennes. Cette politique est payante. Sans un seul coup de canon, le Kremlin est bel et bien en train de tourner par là le dernier bastion de la défense de l'Occident, la Turquie. En nous coupant de l'Asie et de l'Afrique, Moscou nous étrangle à mort. Et si cela vous intéresse, voici ce que déclarait récemment un des hommes d'État les plus lucides de ce temps...

Il chercha une note, la parcourut, lut le passage en question d'une voix lente :

- « *L'Europe ayant perdu ainsi ses prolongements naturels, la Russie peut d'ores et déjà dicter à l'Occident les conditions auxquelles elle lui permettra de subsister*. »

Emporté par ses sombres pensées, le Vieux marqua un temps. A la fin, secouant la tête, il marmonna :

- Revenons à nos moutons. Vous allez comprendre maintenant pourquoi je tenais à vous brosser ce tableau. Car si le rôle stratégique du Liban n'est pas une nouveauté, il y a un phénomène qui ne l'est pas davantage. Et ceci nous ramène à l'essentiel de votre mission. Nous nous trouvons devant un réseau ennemi dont le noyau est constitué par des professeurs et par des historiens. Or, il y a environ dix ans, les Russes ont utilisé la même formule exactement pour organiser une campagne de revendications territoriales dirigée contre la Turquie et l'Iran (Authentique). Nous pouvons en déduire que cette coalition d'historiens parmi laquelle figurent Morin, Dickson, Le Goarrec, Staub et Nelson, ne forme pas une centrale d'espionnage, mais une cellule d'action politique. C'est infiniment plus grave.

Masson, les yeux durcis par l'attention, interrogea comme par inadvertance :

- Mais qu'est-ce que ça change pour nous ? Je veux dire, sur le plan pratique... Ces intellectuels spécialisés sont des espions comme les autres, et nous devons...

- Non ! éructa le Vieux en tapant du poing sur son dossier. Vous n'y êtes pas, Masson. Cessez donc de m'interrompre, que diable ! Ce réseau ne cherche pas à obtenir des informations, il en fabrique !

C'est une centrale où une poignée d'individus très intelligents et très compétents élaborent, sur commande, des mensonges qu'ils diffusent ensuite. Voilà notre adversaire dans cette histoire.

Masson était éberlué. Coplan, impassible, réfléchissait. Le Vieux lui demanda :

- Vous connaissez les méthodes de ce genre d'organisation, n'est-ce pas ?

- Oui, murmura Coplan. C'est ce qu'ils appellent le Désinform. Certains de leurs agents sont des agents doubles, par devoir. Ils transmettent des informations secrètes dont les quatre cinquièmes sont de vraies informations, le reste étant habilement truqué pour induire les puissances adverses en erreur. Ils font des dégâts dans le métier.

- Il font surtout du bon travail pour leur employeur, rectifia le Vieux. Voilà des années que je m'efforce de détecter leur présence quelque part.

Il referma son dossier, et ajouta :

Inutile de me ramener la tête d'un Torkel, d'un Klaber ou d'une demi-douzaine d'espions du même acabit. Ce que je vous demande, c'est de me procurer le plus de renseignements possible au sujet de cette centrale de contre-information. Je veux connaître le rôle de Morin dans cette organisation, et la raison de son assassinat. Dès que j'ai reçu votre dernier message de Casa, j'ai télégraphié à Élisabeth Gerlier.

- Ah ? fit Coplan... R.T.47 est à Beyrouth également ?

- Oui. Elle fera les liaisons comme au Caire. Je lui ai communiqué les trois pistes que nous avons à creuser : le domicile d'Alain Le Goarrec, le domicile de l'Autrichien Staub, et l'adresse où se trouvait naguère le siège de cet Office de Documentation Historique, organisme qui a cessé d'exister en avril de l'année passée.

Coplan opina, puis murmura :

- Du côté de la veuve Morin, rien à tenter ?

- Non... Elle est vraisemblablement dans le coup, et il ne faut à aucun prix éveiller ses soupçons. Pour la même raison, n'ayez aucun contact avec nos agents permanents de Beyrouth. Je suis

persuadé que nos adversaires ont truffé mon réseau dans cette zone. En outre, Klaber et l'Égyptienne sont peut-être dans le secteur... A ce propos, voici quelques photos de la veuve Morin.

Ouvrant derechef son dossier, il en retira trois agrandissements qu'il tendit à Coplan.

Alexandra Morin, née Droskolian, était une belle brune de trente-deux ans. Visage ovale, grands yeux frangés de cils magnifiques, regard caressant, jolie bouche aux lèvres charnues et sensuelles, large front intelligent, nez aux ailes fortes, sensibles. Elle paraissait son âge. Une légère épaisseur des traits - la marque de ses origines levantines - imprimait à son expression quelque chose de voluptueux.

Coplan passa les photos à Masson et demanda au Vieux :

- Vous croyez vraiment qu'elle joue un rôle dans cette entreprise ?

- Je n'ai aucune certitude, mais ce n'est pas exclu. De toute manière, j'ai pris contact avec les spécialistes du Quai d'Orsay et j'attends des informations précises au sujet de quelques affaires où j'avais flairé la main du Désinform. S'il y a du nouveau, je vous le signalerai.

- A la rigueur, puis-je rendre visite à mon vieil ami Sam Youssine ?

- Oui, pourquoi pas ? Il ne fait plus partie du Service depuis bientôt six ans, mais c'est un ami sûr et fidèle.

Masson était ravi de retourner à Beyrouth. Les quelques jours qu'il venait de passer au Liban, où il n'était jamais allé auparavant, avaient été pour lui une découverte.

- C'est le paradis, dit-il à Coplan. La Côte d'Azur, en mieux !... Tout le monde y parle français, les Libanais sont pleins d'esprit, et c'est le pays de la liberté la plus extravagante.

Je m'étais juré de ne plus y remettre les pieds, maugréa Francis. J'ai failli crever dans un hôpital de Beyrouth, en 46 : j'avais deux pruneaux dans l'épaule droite.

- Ce sont des choses qui arrivent.

- D'accord. Mais tu feras bien de te méfier des charmes du Liban. Pour les touristes, c'est au poil. Pour des gars comme nous, c'est autre chose.

Ils se séparèrent sur ces mots. Le Vieux avait échelonné leurs départs à vingt-quatre heures d'intervalle, Francis partant le premier.

Par malchance, Francis débarqua à l'aérodrome de Khaldé sous une pluie battante. Le porteur qui transporta sa valise jusqu'à l'autocar privé de l'Hôtel Saint-Georges lui assura que ça n'allait pas durer.

- La saison des pluies est pratiquement finie, dit le bonhomme. Vous verrez, dans un jour ou deux le ciel va se dégager.

- Tant mieux. J'ai l'intention de visiter le pays, et j'ai horreur de la pluie.

Au Saint-Georges, on lui donna une somptueuse chambre du second étage, face à la mer, avec balcon. A droite, c'était le port et sa zone franche. A gauche, l'avenue de Paris en bordure de l'eau bleue.

Rapidement installé, Coplan quitta l'hôtel, prit la rue de Sour et déboucha dans l'avenue des Français. Il entra dans une boutique et s'acheta un imper, un article de série, solide, peu voyant. Si ça se trouvait, la pluie allait arroser la ville pendant tout un mois encore, en dépit de ce que le porteur avait affirmé.

Remontant vers le Bordj, Francis traversa la grande place, contourna l'Office de Tourisme et enfila la rue Selim Boustros. Il s'arrêta devant un vieil immeuble, donna un coup de sonnette discret, et attendit.

La porte s'ouvrit, une dame aux cheveux gris apparut.

- Bonjour, Madame Henriette, murmura Coplan dans un sourire.

- Francis ! s'exclama-t-elle. Quelle surprise ! Oh, Sad va être si content de vous revoir. Entrez vite !...

Dans une pièce assez sombre, un vieillard décharné, assis dans un antique lit d'acajou, lisait. Par-dessus son bouquin, le vieux malade écarquilla ses yeux noirs, enfoncés dans d'énormes orbites.

- Pas possible ! soupira le vieux. Un revenant ! Et comme ça, sans crier gare.

Il prit dans ses deux mains osseuses et diaphanes la main de Coplan et l'étreignit longuement.

- C'est une grande joie que tu me fais là, mon garçon.

Sad Youssine, catholique libanais, docteur en médecine et ancien chef de service à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, avait fait partie, jadis, d'un réseau français. Pour Coplan, qui l'avait connu à Paris en 1938, c'était un ami de longue date. C'était Youssine qui avait initié Francis à la vie secrète du Liban. C'était lui aussi qui l'avait soigné en 1946.

Après les salutations d'usage, le Libanais demanda en clignant de l'œil :

- En mission chez nous ?

- Oui. Les voyages d'agrément, c'est plutôt rare.

- Ah, si j'avais encore l'usage de mes jambes ! se lamenta le vieux docteur. Puis-je faire quelque chose pour toi ?

- Peut-être... Je suis à la recherche d'un certain Le Goarrec. Un Breton de Quimper. Professeur d'histoire. Installé à Beyrouth depuis plus de dix ans.

- En effet, ce nom ne m'est pas inconnu. Mais quant à te dire où le bonhomme habite, c'est une autre affaire.

- Je connais son adresse, mais il n'y est jamais.

- J'ai gardé quelques amis dans la police. Si tu penses que...

- Non, merci, dit Coplan, catégorique.

- Top-secret ?

- Oui... Et cette jolie femme, ça ne vous dit rien ?

Il sortit la photo de la veuve Morin. Le vieux malade l'étudia en silence, puis :

- Je n'en jurerais pas, mais je dois l'avoir rencontrée quelque part, il y a au moins dix ans. Comment s'appelle-t-elle ?

- Alexandra Morin, veuve Holdark, née Droskolian. Et veuve depuis six mois. Pour la deuxième fois.

Le vieillard secoua lentement la tête.

- Non, murmura-t-il, aucun de ces noms ne me dit quelque choses Ou bien je confonds mes souvenirs, ou bien il ne s'agit pas d'elle... Je regrette, fiston...

- Ce n'est pas grave, dit Francis en reprenant la photo. Un dernier renseignement : je m'intéresse à un certain Albrecht Staub, Autrichien, professeur d'histoire, en résidence à Beyrouth.

Youssine, ouvrant la bouche, eut une expression abasourdie.

- Tu te moques de moi ? fit-il.

- Non, pourquoi ?

- Tu ne lis pas les journaux alors ?... Le professeur Staub est mort avant-hier, et dans des circonstances atroces, le pauvre...

CHAPITRE X

En apprenant la mort d'Albrecht Staub, Coplan sourcilla.

- Sans blague ?

Le vieux Libanais se pencha et allongea le bras pour attraper un quotidien qui traînait au bout du lit. C'était l'Orient, le journal français de Beyrouth. Il déplia la feuille, à la recherche de l'information qu'il voulait montrer à Francis.

- Ah, voici ! Lis...

Il tendit le journal à Coplan.

Un grand savant nous quitte

LA MORT TRAGIQUE

DU PROFESSEUR ALBRECHT STAUB

« *Nous avons relaté dans notre édition précédente que la police avait découvert, la nuit dernière, dans un fossé, au bord de la route de Baabda, le corps d'un piéton affreusement mutilé et qui avait cessé de vivre depuis plusieurs heures. Il s'agissait, comme nous l'indiquions, d'un promeneur écrasé par un autocar ou un camion dont le conducteur avait lâchement pris la fuite*.

« *Nous apprenons avec douleur que le promeneur, qui n'avait aucun papier d'identité, n'était autre que le professeur Albrecht Staub, le papyrologue bien connu, hôte de Beyrouth depuis plusieurs mois. Le savant, rentré la veille d'un voyage d'étude en Égypte et au Maroc, avait quitté son domicile pour se rendre à Aley où il aimait aller dîner. Jusqu'à présent, on ignore dans quelles*

circonstances l'accident s'est produit. Comme nous l'avons signalé, l'enquête démontre que le chauffeur criminel s'est parfaitement rendu compte du drame et qu'il a même eu l'inqualifiable cruauté de quitter son véhicule pour pousser sa malheureuse victime dans les buissons du bas-côté de la route.

« *Nous pouvons assurer que la police municipale ne ménage pas ses efforts pour identifier et retrouver l'odieux assassin*.

« *Le professeur Albrecht Staub, ancien élève de l'Université de Vienne, n'était âgé que de trente-neuf ans. Ses travaux scientifiques*... »

Suivait un topo de quinze lignes consacrées à la carrière de l'Autrichien.

Coplan jeta le journal sur le lit et dit :

- C'est un assassinat.

- Ah ? fit Youssine dont le front se rida. Le Staub, il en était ?

- Cent pour cent. Et je vous raconterai plus tard comment il utilisait sa grande compétence d'historien.

- De quel bord était-il ?

- Moscou.

Le vieux Libanais soupira :

- Ils sont légion ici... Et le pire c'est qu'ils gagnent du terrain. Mais... d'où vient le coup alors ?

- Justement, sa mort me fournit malgré tout une indication précieuse. Ou plutôt, une confirmation. Nous avons de nouveau affaire à un réseau en pleine crise. Purges et contre-purges, épurations, rivalités et querelles intestines. Les communistes ont la vie compliquée, ces derniers temps. Je me suis occupé d'une affaire semblable, tout récemment... (Voir : « Dernier Jour »).

Coplan resta encore un bon moment au chevet de son vieil ami malade, puis il se prépara à prendre congé. La femme de Sad Youssine, une Française du Limousin, insista pour qu'il acceptât de prendre le thé avec eux, mais il déclina cette invitation. En partant, il demanda au Libanais :

- Si j'avais besoin d'une retraite paisible, est-ce que je pourrais faire appel à votre hospitalité ?

- Mais, naturellement ! s'exclama Youssine, indigné par cette question. Je ne puis plus faire grand-chose pour la France, mais ma maison et mon cœur te sont largement ouverts, tu le sais bien.

- Merci...

Quand Coplan sortit, la nuit était venue. La pluie ne tombait plus, mais on la sentait suspendue comme une masse énorme et pesante au-dessus de la ville.

Coplan consulta sa montre et décida de faire un tour dans le centre.

Beyrouth, capitale de la jeune république libanaise, est une métropole assez surprenante. Le quartier moderne, édifié par les Français, est digne des grandes cités méditerranéennes de l'Europe. Ses larges avenues, ses buildings éblouissants, ses palmiers, ses taxis luxueux, sa foule cosmopolite lui donnent un caractère nettement occidental. En revanche, le centre de la vieille ville, avec ses ruelles invraisemblables, ses souks et son mélange de races, c'est l'Orient. On passe ainsi, sans transition, de la Riviera de Nice ou de San Remo à l'Arabie légendaire : turbans, tarbouch, femmes voilées, prêtres aux robes étranges et aux barbes solennelles...

Lorsqu'il arriva finalement à son hôtel, Francis alla droit à la réception pour prendre son courrier.

- Moreau, dit-il à l'employé. Chambre 44.

L'employé, un Libanais en costume noir, inspecta ses casiers, puis :

- Il n'y a rien pour vous, Monsieur Moreau.

- Vous êtes sûr ?

- Votre casier est vide.

Étonné, Coplan monta à sa chambre. Mais aucun message n'y avait été déposé. Contre toute attente, R.T.47 n'avait pas opéré le contact comme prévu.

Contrarié par ce faux-bond qui chambardait ses plans, Francis grilla quelques cigarettes pour tuer le temps. Des tas d'idées se chevauchaient dans son esprit, mais aucune n'était suffisamment convaincante pour déclencher une action valable.

Un peu après sept heures, fatigué d'attendre un coup de fil ou un mot d'Élisabeth Gerlier, il décida d'aller casser la croûte dans un des

restaurants arabes des environs.
L'Ajami étant à deux pas, c'est là qu'il entra.
On lui servit le traditionnel « mezzé », ce formidable plat de hors-d'œuvre qui se compose des nourritures les plus variées : poulet, fruits secs, fromages, crustacés, légumes, etc... Cette effarante gamme de plus de cinquante mets se déguste selon le caprice du client, avec quelques rations d'araki et une musique indigène comme fond sonore.
Toujours absorbé dans ses pensées, Francis mangea sans hâte. Mais, soudain, son regard s'anima. Une idée précise, concrète cette fois, venait de prendre corps dans son cerveau.
Il appela le garçon, paya, ramassa son imper accroché au dossier d'une chaise et sortit. Au coin de l'avenue, il s'engouffra dans un superbe taxi couleur framboise, une de ces Chryslers comme on n'en voit guère qu'au Liban.
- Boustani ! jeta-t-il au chauffeur, et il se cramponna des deux mains à son siège, car il connaissait le style local.
La Chrysler bondit comme une torpille, vira sans ralentir dans la rue Patriarche et fonça à une allure de bolide. Les taxis de Beyrouth sont célèbres. Par comparaison, le noble sport du stock-car est un divertissement de petites filles.
Sur ses chapeaux de roue, la voiture obliqua à gauche, passa devant le Parlement, frôla un groupe de promeneurs, doubla quelques autres bagnoles en zigzaguant, déboucha dans le carrefour d'Em Béchir et continua vers le sud.
Le chauffeur se retourna.
- Où vas-tu ? cria-t-il en français à Coplan.
- C'est égal. Du moment que tu me déposes dans la rue Boustani.
- Le stade ?
- O.K.
Francis essaya en vain d'allumer une cigarette. Le terrible tangage de la Chrysler rendait cette opération impossible.
Arrivé à destination, il paya, débarqua, alluma sa Gitane et se dirigea à pied vers la rue Abou Haidar. Au moment où il enfilait la rue

Eddine. Arabi, le ciel creva et une pluie torrentielle se mit à dégringoler.

Coplan ne put réprimer un juron. Avec cette maudite flotte en plus, ce ne serait guère commode de retrouver la maison qu'il cherchait. Les Libanais n'ont qu'une notion assez vague des numéros.

Au jugé, Francis s'arrêta un peu avant le coin de la rue Ouzaia et se réfugia dans un petit bistrot indigène. Il parvint à savoir, après une discussion avec le patron du lieu, que le 189 se trouvait à une vingtaine de mètres de là, à côté d'un garage.

L'immeuble en question était une bâtisse médiocre, haute et maigre, qui s'ouvrait sur la rue par un étroit couloir sans porte. Il y avait quatre étages. Coplan entreprit de les inspecter tous les quatre en s'aidant de sa lampe de poche pour vérifier à chaque palier le nom éventuel du locataire. Mais cette visite ne donna rien, aucun nom ne figurant sur les portes palières.

Il se retrouva dans le couloir d'entrée, contrarié, indécis, avec son imper qui continuait à dégouliner sur les dalles de pierre. Après une ou deux minutes de réflexion, il opta pour la formule qu'il avait d'abord écartée : interviewer les occupants de la baraque. Il remonta au premier étage et frappa du poing contre la porte.

Un gros Levantin au costume fripé vint ouvrir, dévisagea Coplan d'un air sombre et grommela :

- Chou fi ? Chou fi ?... (Qu'est-ce que c'est ? Que voulez-vous ?...).

- Je vous demande pardon, mais je cherche l'appartement du professeur Albrecht Staub.

L'Oriental leva les bras dans un geste d'impuissance et disparut en grognant, pour aller quérir à la rescousse un membre de sa famille. Un jeune garçon d'une vingtaine d'années, en complet de frisco beige, le cheveu pommadé et l’œil inquisiteur, s'amena. Coplan réitéra sa question. Le jeune Libanais répondit aussitôt, non sans toiser Francis :

- Le professeur habitait au troisième. Il est mort avant-hier.

- Oui, je sais. J'ai appris la nouvelle par les journaux. Mais j'aurais voulu voir quelqu'un de sa famille. J'ai besoin de

renseignements. Il n'y a personne chez lui ? Sa femme, ou quelqu'un d'autre ?

- Il vivait seul, mais peut-être que la femme de ménage est encore là. Elle a été payée par le propriétaire pour garder l'appartement et faire un nettoyage général avant la remise en location.

- Au troisième. Merci... Je vais monter jusque-là, à tout hasard.

Effectivement, la domestique était là. C'était une grosse blonde entre deux âges, aux traits vulgaires, à la voix revêche.

- Qu'est-ce que c'est ? maugréa-t-elle en scrutant Francis.

- Française ?

- Hum, et alors ?

- J'aurais voulu un renseignement au sujet du professeur Staub. Je l'avais rencontré à Casa, il y a huit jours, et je lui avais confié des papiers assez importants. Pourriez-vous me dire qui s'occupe de ses affaires, maintenant qu'il est mort ?

- Ben, les gens de son ambassade ! Mais c'est son ami, M. Torkel, qui est venu prendre ses livres et ses papiers. Et c'est lui qui s'est chargé de toutes les formalités aussi.

- Ah, très bien. Où habite-t-il, ce M. Torkel ?

- Je n'en sais rien. C'était l'ami du professeur et ils se voyaient beaucoup. Pour le reste...

- On vous a peut-être donné une adresse pour faire suivre le courrier ?

- Oui, le consulat d'Autriche.

Coplan n'insista pas. Tout ce fourbi était réglé comme papier à musique.

- J'irai au consulat, dit-il. Merci pour les renseignements..

Il descendit. Comme la pluie persistait, il resta un bon bout de temps à l'abri dans le couloir de l'immeuble. Finalement, il releva le col de son imper et sortit. De l'autre côté de la rue, à quelques mètres, un gros taxi était garé le long du trottoir. Peu désireux de se faire tremper jusqu'aux os, Francis traversa. Mais ce n'était pas un taxi, c'était une voiture privée.

Coupant au plus court, Coplan s'engagea promptement dans la rue Ramadan. Ensuite, pour avoir le couvert des ruelles indigènes, il

s'orienta vers la rue Fakhoum.

Il marchait depuis cinq minutes à peine, les deux mains dans les poches, la tête basse et l'épaule frôlant les façades, quand un coup de feu tonna bruyamment dans la petite rue ténébreuse qu'il parcourait. Par réflexe, il se laissa tomber à plat ventre. Bien lui en prit ! Une deuxième détonation claqua, et une balle ricocha furieusement contre la pierre, dans la vieille façade de la maison contre laquelle il se trouvait.

Dans cette rue déserte, un tueur pouvait y aller franco et filer une fois son coup fait. Coplan n'était pas armé. Comble de poisse, il s'était aplati en plein dans une flaque d'eau.

Un long reflet de clarté rida soudain la flaque noire. Coplan se contracta comme un fauve pris au piège. Prenant appui sur ses deux mains plaquées dans l'eau sale, il se projeta en avant, galopa à quatre pattes pendant trois ou quatre mètres, se redressa d'un coup de reins et fonça en exécutant de brusques sauts vers la gauche et la vers la droite. Deux balles miaulèrent à ses oreilles. Comme il l'avait compris en voyant le reflet de lumière sur la flaque, le tueur était accompagné par une voiture.

Jouant le tout pour le tout, Francis cessa de zigzaguer et fila droit devant. Une balle siffla de nouveau, se perdit dans le noir. Le moteur de la bagnole ronfla rageusement, ses phares de route balayèrent les façades.

Dans cette brusque clarté, Coplan put voir, à moins de dix mètres de lui, une très vieille bicoque dont la devanture noirâtre, basse et bosselée, tranchait sur les autres maisons. Il se rua, l'épaule arrondie, contre la porte de la maisonnette. Le battant de bois, simplement fermé au moyen d'un bout de fil de fer rouillé, céda et vola contre le mur. Francis, emporté par son 'élan, voltigea dans la bicoque comme dans un trou. Son vol plané se termina brutalement contre une pile de paniers d'osier, des paniers vides entassés les uns sur les autres, et qui dégringolèrent sous le choc.

La voiture avait ralenti. Elle passa devant la maisonnette. Le tueur, accroché de la main gauche à la portière, tira trois coups; mais Coplan, qui s'était faufilé contre la muraille latérale de son abri, ne se trouvait plus dans le champ de tir de l'adversaire.

Dans la rue, des gens indignés vociféraient. La grosse bagnole n'osa pas s'arrêter.

Coplan envoya dinguer les paniers qui lui barraient la route, sortit de son refuge et prit ses jambes à son cou. Pas plus que ses antagonistes, il ne désirait s'expliquer au sujet de cette fusillade. Il arriva sain et sauf derrière l'Université Saint-Joseph, reprit son souffle, puis, après un détour pour vérifier s'il n'était plus suivi, obliqua derechef vers la rue Selim Boustros. Trois minutes plus tard, il sonnait chez son ami.

La femme du vieux docteur Youssine poussa un cri de frayeur en le voyant.

- Vous êtes blessé ?

- Mais non, dit-il en riant. Je me suis tout bonnement étalé dans une flaque d'eau !

- Votre bel imperméable tout neuf ! gémit la vieille dame, peinée.

- Vous en ferez cadeau aux Sœurs de la Sainte-Famille, Madame Henriette. Moi, je ne le mettrai sûrement plus.

Il ôta le vêtement ; la pluie et les paniers du maraîcher inconnu l'avaient maculé de boue noirâtre.

- Si je pouvais me laver les mains et la figure, reprit-il, le mal serait réparé.

- Venez par ici...

Elle conduisit Francis dans une cuisine située sur l'arrière de la maison. Pendant qu'il effaçait tant bien que mal les traces de ses deux plongeons successifs, Mme Henriette s'en alla dare-dare raconter les nouvelles à son malade. Coplan rejoignit, peu après, ses deux amis dans la chambre du docteur.

- Voilà, dit-il sur un ton enjoué, tout est bien qui finit bien !...

Sad Youssine, en regardant Coplan d'un air inquiet, murmura :

- De la bagarre ?

- Oui, ça m'en a tout l'air, concéda Coplan. Je me proposais seulement de faire un tour du côté du domicile de l'Autrichien Staub, histoire de tâter le terrain : la riposte n'a pas tardé.

Youssine, qui n'avait pas oublié tout à fait son expérience d'agent secret, demanda :

- Tu n'as que cette piste-là, à Beyrouth ?

- J'en avais trois : Staub, Alain Le Goarrec et l'Office de Documentation Historique... Staub est mort, Le Goarrec est introuvable, et l'O.D.H. a cessé de fonctionner depuis près d'un an. Je ne suis pas vraiment au bout de mes ressources, mais ça ne se goupille pas comme je l'espérais. Et, par surcroît, ma visite de ce soir a une conséquence fâcheuse : j'ai perdu le bénéfice de l'incognito.

A présent, il ne plaisantait plus, bien au contraire. Une colère insidieuse s'éveillait en lui.

- C'est tout de même étrange, marmonna-t-il. J'ai failli me faire descendre par des inconnus, à peu près comme il y a dix ans..

- Sois prudent, enchaîna Youssine avec gravité, c'est peut-être un avertissement du destin. Beyrouth ne te réussit guère... Tu peux loger ici, si ça te paraît judicieux. Il y a un lit dans la chambre d'amis.

- Je l'utiliserai peut-être, mais pas ce soir. J'attends des nouvelles à l'hôtel.

Il y eut un silence. A la fin, d'une voix hésitante, le docteur suggéra :

- J'ai un vieil ami, le docteur Adazk. qui pourrait sûrement t'aider. Il ne pratique plus depuis quelques années, et il occupe ses loisirs à étudier le passé historique de Beyrouth. Il connaît la plupart des historiens de la ville.

Coplan secoua la tête.

- Non. C'est très aimable, Youssine, mais vous risquez de vous attirer des ennuis, d'une part, et d'en procurer à votre ami, d'autre part.

- Là, mon garçon, tu me vexes ! répliqua Youssine, piqué. Je suis un vieux de la vieille. ne l'oublie pas.

- Les problèmes ont beaucoup évolué, dit Coplan. A notre époque, on ne sait plus trop bien où on met ses pieds. Les gens les plus pondérés sont souvent des fanatiques qu'on ignore. Merci quand. même...

Une demi-heure plus tard, il quittait la maison des Youssine et rentrait au Saint-Georges. R.T.47 n'avait toujours pas donné signe de vie.

Le lendemain, à midi juste, Coplan téléphonait d'une cabine de la Grand-Poste et appelait l'Hôtel Normandy. Masson, arrivé depuis plus d'une heure, était de mauvais poil.

- Notre amie m'a laissé tomber, dit-il, sarcastique.

- Elle a dû se casser une patte en descendant d'un taxi, articula Francis. Je ne l'ai pas encore vue et je n'ai pas eu le plaisir de lire sa prose.

La hargne de Masson tomba d'un seul coup.

- Tu charries, non ?

- Je t'attends à l'entrée du souk Mâr Djirdjis. Ne m'aborde pas, prends seulement ma roue.

- O.K.

Coplan raccrocha. Ce qu'il venait de décider était en opposition avec les instructions du Vieux, mais la situation l'exigeait.

Ayant opéré leur jonction à la sortie du souk aux chaussures, Francis et Masson se firent conduire en taxi dans un café arabe situé derrière la mosquée El Koder. Il ne pleuvait pas, mais le soleil n'arrivait pas à percer les nuages gris blanc qui surplombaient la ville. Coplan mit son collègue au courant des événements de la veille. Masson, grincheux, fit le point en quelques phrases :

- La partie est mal engagée. De quels éléments disposons-nous ? Nos pistes, c'est du vent. Staub est mort, Le Goarrec a disparu, Torkel est un piège vivant, et la veuve Morin est tabou... Comme terrain, c'est pire encore ! Nous savons que Berlin reconstitue ses réseaux et gangrène les organisations partout où c'est possible; les Russes jouent à fond le double jeu ; les espions musulmans pullulent et se bouffent le nez à qui mieux-mieux : les uns tablent sur les forces religieuses de l'Islam pour battre l'Occident, les autres comptent plutôt sur le fanatisme nationaliste pour arriver au même but. Que se passera-t-il quand nous tisonnerons là-dedans ?

Coplan haussa les épaules, distraitement. Masson répondit lui-même :

- Élisabeth a dû se faire poisser avant de comprendre ce qui lui arrivait. Le monde aurait pu s'écrouler, elle n'aurait jamais manqué

un contact. Or elle nous a fait faux-bond, à toi comme à moi. De ton côté, c'est miracle que tu t'en sois tiré indemne, hier soir... Cette mission n'est pas mûre, voilà mon opinion. Ce n'est d'ailleurs pas une mission, c'est un casse-pipes !

Brusquement, Coplan regarda Masson d'un air inspiré.

- Tu as raison, dit-il. Et c'est peut-être grâce à cela que nous allons les posséder. Amène-toi, je t'expliquerai en cours de route.

CHAPITRE XI

Pendant plusieurs minutes, Masson et Coplan marchèrent en silence. Coplan, le front soucieux, vérifiait mentalement le mécanisme du plan qui venait de surgir dans son esprit.

- Je crois que nous avons de nouveau une petite chance, dit-il soudain.

Son visage s'était durci, une lueur intense brillait dans ses yeux.

Masson hocha la tête et grommela :

- Explique.

- Tout ce qui s'est passé jusqu'à présent nous prouve que les gens auxquels nous nous attaquons sont bien protégés. Les curieux sont dépistés et supprimés à tous les tournants. C'était vrai pour le Caire, c'était vrai pour Casa et c'est vrai pour le domicile de Staub. Nous pouvons donc prévoir que ce sera vrai aussi pour l'Office de Documentation Historique.

- Attention, fit observer Masson, cet organisme n'existe plus depuis pas mal de temps.

- D'accord, mais je présume qu'ils ont dû laisser un guetteur dans la place. Réfléchis deux secondes. Pour quelqu'un qui désire se documenter sur la maffia des professeurs, le moyen le plus simple et le plus logique, n'est-ce pas d'aller se renseigner à l'ancienne adresse de l'O.D.H. ?... Par conséquent, cet endroit constitue pour le gang Torkel un excellent point d'interception. Tu vois où je veux en venir ?

- Oui, opina Masson, c'est à essayer. Où était-elle située, cette boutique ?

- Dans la rue En Nahr. Nous y allons de ce pas.

Les lèvres minces de Masson s'amincirent davantage encore. Il marmonna, après un moment de réflexion.

- Tu ne trouves pas que l'heure est mal choisie ? La tombée de la nuit conviendrait sans doute mieux à une reconnaissance de ce genre.

- Sûr, approuva Francis. Mais ceci n'est qu'une entrée en matière. Cette mission n'est peut-être pas mûre, comme tu dis, mais j'ai l'impression que nous arrivons au bon moment.

- Et peut-on savoir sur quoi cet avis se fonde ?

- Ça ne tourne pas rond dans le camp adverse : le torchon brûle, et les éliminations se font tellement vite qu'ils perdent les pédales...

Morin, Silbach, Nelson, Dickson, Staub... C'est mauvais signe.

- Une bonne petite purge ne fait pas de tort à la santé, ricana Masson, visiblement sceptique.

Après un long détour qui les avait conduits jusqu'à la rue El Arz, ils remontèrent la rue Pasteur. Au coin de la rue du Brésil, Coplan s'arrêta.

- Je te laisse aller, dit-il à Masson. Droit devant nous, c'est la rue En Nahr. Le siège de l'O.D.H. se trouvait au 128. Si tu ne repères pas ce numéro, passe outre. Nous nous débrouillerons autrement. Ne pose surtout pas de questions dans le voisinage.

- Pigé.

- Je t'attends sur les quais, dans l'axe de cette rue.

Masson s'éloigna.

Une demi-heure plus tard, il se promenait sur le môle ouest, au port. Coplan le laissa déambuler un bout de temps, puis, à son retour sur le quai, le rejoignit. Ensemble, ils continuèrent en direction des abattoirs.

Francis questionna :

- Alors ?

- Tout va bien. J'ai repéré la maison et j'ai pu me faire une idée assez nette du décor. L'O.D.H. avait ses bureaux au premier étage d'une vieille bâtisse d'angle, au coin d'une rue étroite qui descend

vers la mer. Le rez-de-chaussée est occupé par une grosse firme d'Import-Export : Haldam Trading Co. L'entrée particulière pour les locataires des étages se trouve dans la rue secondaire. On franchit un passage découvert, on débouche dans une cour intérieure, et c'est à main droite. Sauf erreur, la porte qui donne accès à l'escalier reste ouverte en permanence. C'est sur cette porte qu'un avis, attaché avec des punaises, signale la fermeture de l'Office de Documentation Historique.

- Bon, acquiesça Francis, satisfait. J'irai faire un tour par là entre cinq et six heures. Même si mon signalement a été diffusé à l'un des locataires, ça n'a plus tellement d'importance. Je voulais simplement que tu aies une idée valable de la disposition des lieux.

- Qu'est-ce qu'on fait entre temps ?

- Tu as quelques heures devant toi pour nous procurer une bonne voiture de location et un flingue pour chacun de nous. Préviens également le Vieux. Dis-lui qu'Élisabeth a disparu. Qu'il envoie quelqu'un en remplacement s'il estime que c'est nécessaire.

- On se revoit où et quand ?

- A huit heures, ce soir, dans le troquet indigène, derrière El Khoder.

- D'accord.

Ils se séparèrent. Coplan regagna son hôtel, se fit monter le déjeuner dans sa chambre, rédigea un long rapport en code pour Paris et prépara son expédition nocturne.

Le crépuscule descendait sur la ville quand Coplan quitta le Saint-Georges. Un vent sec et violent s'était mis à souffler, le khamsin, ce vent du Sahara qui annonce la fin de la saison des pluies.

Pour rejoindre la rue En Nahr, Francis coupa directement par le port. Lorsqu'il passa devant l'immeuble qui avait abrité les services de l'O.D.H., c'était justement l'heure de la fermeture des bureaux ; les employés de la société d'import-export Haldam Trading Co

sortaient par petits groupes et se dispersaient parmi la foule, assez dense à ce moment de la journée.

Profitant de l'animation, Coplan se promena pendant une dizaine de minutes dans les parages. Il ne remarqua rien de spécial dans le voisinage immédiat de la vieille bâtisse. A Beyrouth, ce qu'on voit le plus, ce sont des garages et des sociétés d'import-export. La Haldam Trading Co était une ancienne firme anglo-libanaise qui ne présentait rien de particulièrement louche.

Ayant traversé la rue, Coplan tourna le coin et pénétra sous le porche couvert. Il déboucha dans une vaste cour intérieure, carrée, aux pavés irréguliers, où des gamins exubérants jouaient à cache-cache. La pénombre du soir estompait déjà les recoins de la cour. La porte qui commandait l'escalier des locataires était effectivement ouverte. Il y avait plusieurs autres portes, très délabrées celles-là, qui donnaient sur des remises remplies de bric-à-bric oriental.

Les deux mains dans les poches de sa gabardine grise, Francis fit lentement le tour de la cour. Aux étages, la plupart des fenêtres étaient déjà éclairées ; personne ne surveillait de là-haut ce qui se passait en bas. Une radio grinçante diffusait des chansons arabes.

Tout à coup, Coplan fronça les sourcils. Sans presser le pas, il s'approcha de l'une des remises. Dans l'encoignure dé la porte vermoulue et branlante, sur la pierre usée du seuil, il y avait une tache de sang.

CHAPITRE XII

Coplan continua à s'avancer vers la remise, s'accota contre le mur, dans le renfoncement de la porte, et alluma une cigarette.

Il jeta un rapide coup d’œil dans le cagibi. Par l'entrebâillement du battant de bois tout déglingué, il aperçut, dans l'ombre, des caisses empilées sans ordre, de la paille d'emballage, un vieux vélo rouillé, deux fûts de gas-oil défoncés. Se penchant davantage, il inspecta le fond de la remise. Personne n'était entré là depuis

plusieurs jours, les nombreuses toiles d'araignées tendues entre la porte et le mur en faisaient foi.

Il baissa les yeux vers la tache de sang. Et il réalisa alors qu'il s'était trompé : ce n'était pas du sang. La tache rouge avait un aspect gras et brillant ; or le sang se noircit rapidement à l'air, et se décolore à la pluie.

Intrigué, il plia les genoux et passa le bout des doigts sur la tache, se redressa, renifla machinalement sa main. Ce n'est qu'après quelques secondes de réflexion qu'il comprit ce que signifiait l'odeur agréable de cette matière rouge et collante. Il se détacha du mur, examina les abords du seuil, ramassa un minuscule objet noir et tout aplati, qu'un coup de pied distrait avait sans doute envoyé là, dans l'interstice creusé entre les pavés et le mur.

Il contourna derechef la cour et sortit. Il remonta la rue En Nahr, tourna à gauche et dépassa la gare pour arriver ainsi derrière la mosquée El Khoder. Avant d'entrer au café indigène où il avait rendez-vous avec Masson, il acheta deux journaux du soir.

Masson s'amena avec un gros quart d'heure d'avance sur son horaire.

- Déjà sur le tas ? dit-il en prenant place à la table de Francis. C'est ce maudit vent qui te donne de l'accélération ?

Puis, voyant la mine grave de Francis ?

- Un pépin ?

- J'ai retrouvé la piste d'Elisabeth, prononça Coplan à voix basse. Regarde...

Il montra discrètement ses doigts tachés de rouge. Masson arqua ses sourcils pâles.

- Du sang ?

- Non, du rouge à lèvres.

- Hein ?

- Élisabeth s'est fait épingler au moment où elle surveillait la cour intérieure de l'immeuble de la rue En Nahr.

- Comment ça ?

Coplan avait la sensation que des images d'une extraordinaire précision défilaient dans sa tête.

- Tout me paraît facile à reconstituer, dit-il. De Casa, je transmets au Vieux le papier qui porte l'adresse de l'O.D.H. Le Vieux avise Élisabeth, et celle-ci décide de creuser sur-le-champ cette piste particulièrement intéressante. Coincée par suite de Dieu sait quelles circonstances, elle laisse tomber le premier objet qui lui tombe sous la main : son étui de rouge à lèvres. Et elle l'écrase sous sa semelle. Tiens...

Coplan exhiba, dans le creux de sa paume, le petit étui de métal noir et or, écrasé à demi.

- Élisabeth ne pensa qu'à une chose, continua-t-il sur le même ton, attirer notre attention au cas où nous ferions exactement ce qu'elle voulait faire...

- Ce n'est qu'une hypothèse, mais elle est solide, admit Masson, pensif. Comment pouvons-nous exploiter ce signal d'avertissement ?

- Je ne change rien à mon programme, déclara Francis.

Il consulta sa montre, puis, dévisageant Masson :

- Quelles sont les nouvelles de ton côté ?

- J'ai la voiture et les deux automatiques. Le Vieux est monté sur ses grands chevaux quand je lui ai annoncé la disparition de la môme Élisabeth, mais il m'a quand même indiqué la marche à suivre pour que je puisse me procurer de l'artillerie. Un collègue arrivera prochainement par avion pour remplacer R.T.47.

- Qui ?

- Quelqu'un que tu connais bien : le jeune Fondane.

- Ah ?... Sauf erreur, cela veut dire que le Vieux a encore découvert des nouveautés intéressantes. Nous verrons cela... C'est toi qui réceptionnes Fondane ?

- Non, c'est toi. Tu seras avisé par télégramme en temps opportun.

- Parfait. Et maintenant, venons-en à notre sortie de ce soir.

La mise au point de l'opération projetée par Coplan demanda une dizaine de minutes à peine. Lorsque tout fut bien arrangé, ils quittèrent le bistrot. Avant de s'éloigner seul vers la rue En Nahr, Francis prit possession de l'automatique de gros calibre que Masson avait obtenu pour lui.

La montre de Coplan marquait vingt heures trente lorsqu'il pénétra sous le porche couvert de l'immeuble de la Haldam Trading Co. Les locaux de la firme commerciale étaient hermétiquement fermés. La cour intérieure, déserte et silencieuse à présent, était plutôt sinistre. Les gosses avaient disparu, les radios s'étaient tues. Le souffle rageur du khamsin s'engouffrait sous le passage voûté et balayait la cour en faisant cliqueter les ferrures des vieilles portes à moitié en ruine.

Une dernière fois, Francis s'arrêta. Puis, avec la quasi-certitude d'avoir pensé à tout, il se dirigea vers l'entrée réservée aux locataires. En prenant pied sur le palier du premier, il actionna sa lampe-torche. Il n'y avait qu'un appartement, mais aucune indication ne figurait sur la porte palière.

Il éteignit sa lampe, la glissa dans la poche de sa gabardine, vérifia la position de l'automatique dans sa poche droite, et appuya sur le bouton de la sonnerie.

Quelque part à l'intérieur, une porte grinça. Des pas feutrés s'approchèrent, un verrou de, sûreté glissa, le battant s'ouvrit.

L'homme qui se tenait dans l'embrasure, un grand gaillard blond, dans la cinquantaine, puissamment bâti mais avec une tendance à la bedaine, des pantoufles aux pieds, le torse moulé par un vieux pull gris, c'était l'un des deux Ross Torkel, celui que Masson avait photographié lors de son premier séjour à Beyrouth.

- Bonsoir, dit-il en français. A qui ai-je l'honneur ?

D'emblée, Francis réalisa que le bonhomme savait de quoi il s'agissait. Sa lourde figure bronzée gardait cependant une expression naturelle, affable, adaptée aux circonstances. Mais ses yeux bleus, surmontés par d'énormes sourcils blancs, avaient une fixité trop voulue.

Coplan, feignant l'embarras, prononça :

- Je suis confus de vous importuner. Je cherche un renseignement et...

- Allez-y, vous ne me dérangez pas.

- On m'avait donné cette adresse, il y a deux ans... Je suis venu à Beyrouth avec l'espoir de rencontrer le professeur Alain Le Goarrec...

- Et vous cherchez le Centre de Documentation Historique ? enchaîna le géant blond. Malheureusement, ce bureau n'existe plus.

- Vraiment ? Je suis un des correspondants de la mission archéologique de Ternifine. Je me proposais de confronter certaines données chronologiques avec le professeur Le Goarrec. Mais je ne...

- Je peux vous aider, coupa carrément le blond. Quand j'ai repris ces locaux, j'ai rencontré le professeur dont vous parlez. Je n'ai qu'un petit coup de fil à donner pour savoir son adresse actuelle. Entrez un instant.

- Je ne voudrais pas abuser, dit Francis en souriant.

- Bah ! C'est la moindre des choses. Entrez donc...

D'un air engageant, il esquissa un geste d'invite. Coplan s'avança et entra dans un hall assez spacieux mais modestement meublé.

- Une seconde, dit le blond, je vais téléphoner.

Il disparut dans une autre pièce, laissant Coplan seul. Une radio se mit à jouer en sourdine au fond de l'appartement.

Francis recula vers la porte palière, l'ouvrit, sortit et referma doucement l'huis. Il dévala les marches de bois du vieil escalier.

Maintenant, Torkel allait sans doute alerter toute la bande. Et c'était cela l'essentiel.

Le poing de Coplan étreignait l'automatique. Il était prêt à tirer à travers sa gabardine à la première alerte. Il traversa la cour noyée d'obscurité. Sans le vouloir, il pensa à Élisabeth Gerlier. C'était Torkel lui-même qui avait dû la surprendre...

Débouchant dans la rue secondaire, Francis fonça au grand galop. Une demi-minute plus tard, il retrouvait Masson.

- Grouillons-nous ! lui jeta-t-il, hors d'haleine, Je suis tombé sur ton Ross Torkel, ni plus ni moins !

- Merde alors ! ponctua Masson.

Ils rejoignirent la voiture. C'était une Nash bleu foncé, pas neuve mais encore solide. Masson l'avait parquée au bout de la rue.

Tous feux éteints, ils revinrent dans la rue En Nahr et ils se rangèrent derrière d'autres voitures qui stationnaient le long du trottoir, à vingt ou vingt-cinq mètres du coin. De là, ils pouvaient surveiller l'immeuble que Coplan venait de quitter.

Ils se laissèrent glisser sur le plancher de la Nash et restèrent accroupis contre la banquette, de manière à faire croire aux curieux éventuels que la voiture était vide.

Masson chuchota :

- Tu crois qu'il t'a identifié ?

- Probablement. Ma visite chez Staub et ce qui a suivi, c'est éloquent. Mais ce que le grand mec blond ignore, c'est que moi je possède son signalement. Et je parie que ça va marcher.

Effectivement, à peine avaient-ils installé leur position de guet, qu'une voiture s'amenait depuis le carrefour des rues Pasteur et Gouraud.

- Bon, murmura Masson, voilà ton comité d'accueil qui rapplique. Tu as drôlement bien fait de foutre le camp.

- Tu parles ! grinça Francis.

La voiture prit le virage dans la rue secondaire et stoppa net devant le passage couvert. Deux silhouettes se profilèrent et s'enfoncèrent promptement dans l'ombre épaisse, sous la voûte menant à la cour intérieure.

Coplan articula :

- Le soi-disant Torkel va faire une de ces gueules...

Masson ne répondit pas. Les deux silhouettes venaient de réapparaître. Pendant un long moment encore, elles déambulèrent de part et d'autre du passage couvert, à la recherche de leur victime. Ensuite, un des types demeura de faction près de la voiture.

Masson souffla :

- Ils sont en train de comprendre qu'ils viennent de se faire baiser. Ils croyaient te trouver dans la cour, faisant le guet.

- Hmm, opina Francis. Voilà l'autre qui revient.

Les deux hommes, après un bref conciliabule, grimpèrent dans leur bagnole. Les feux rouges descendirent vers la rue du Brésil.

- Allons-y ! lança Coplan.

Ils eurent la chance, au virage, d'apercevoir la voiture qui passait sous un lampadaire. C'était une grosse décapotable américaine avec deux phares de secours pour la marche arrière. Pas moyen de s'y tromper.

La chasse commença aussitôt. Opérant une boucle par le port, la décapotable remonta vers le Bordj, traversa le centre et fila dans la rue de Damas. Il y avait assez de circulation pour permettre une poursuite sans attirer l'attention des intéressés.

Après le champ de courses, l'allure devint plus rapide. Mais la Nash de location tenait allégrement le rythme.

- Putain de sort, grogna Coplan, on se dirige vers la banlieue.

- Te casse pas la nénette, assura Masson, je me suis fait la main pendant plus d'une heure avec cette cage. Je ne me laisserai pas semer.

- Te fais pas repérer, surtout !

- Pas de danger.

De fait, Masson pilotait avec autant d'intelligence que l'habileté. Il dosait fort astucieusement sa vitesse, réglant son écart suivant les circonstances. Coplan pensa in petto qu'il avait mal jugé son collègue : Masson manquait peut-être de souplesse psychologique, mais il avait du sens pratique.

Le faubourg de Fourn-ech-Chebbak fut dépassé en trombe. Peu après, la route se mit à grimper. Devant la décapotable, plusieurs autres voitures escaladaient les pentes du Liban. On voyait les feux rouges qui s'étageaient les uns au-dessus des autres, comme piqués verticalement sur le lacet foncé de la route de montagne. Parfois, dans un virage, des phares illuminaient les buissons que le vent secouait rageusement.

- Serre de près, recommanda Coplan. Si d'autres corniauds viennent s'intercaler dans la file, nous ne retrouverons plus le contact.

Masson accéléra. La Nash ne fut bientôt plus qu'à sept mètres de l'autre voiture. Coplan nota dans sa mémoire les numéros de la plaque d'immatriculation.

- Nous sommes en route pour Aley, pronostiqua-t-il.

- C'est loin ?

— Vingt bornes environ... Une station de plaisance pour les rupins de la ville et d'ailleurs. Casinos, boîtes de nuit, bordels de haut luxe, music-halls et compagnie. La drogue, le vice et le reste.

La route, devenue plus étroite, grimpait toujours. A gauche, comme des étoiles tombées au fond d'un immense gouffre noir, les lumières de Beyrouth scintillaient. Dans le port, les yachts et les bateaux, ornés de feux blancs, rouges et verts, oscillaient.

Masson articula entre ses dents :

- Féerique, le spectacle.

Pour l'amour de Dieu, regarde devant toi, gronda Francis. Tous les jours il y a des gars qui se cassent la gueule sur cette route.

- C'est pas le moment, pour sûr, concéda Masson.

Coplan surveillait le compteur kilométrique. Ils étaient à mi-chemin d'Aley quand le clignotant de la grosse décapotable signala qu'elle virait à gauche. Prévoyant la question de Masson, Francis jeta très vite :

- Oui, vire aussi.

Les deux voitures s'engagèrent dans la bifurcation. Mais la suite du trajet fut brève. Un peu avant la sortie du village d'Araya, la décapotable vira à droite, enfila une rue sinueuse qui redescendait, freina et disparut à gauche.

- Non, lança Coplan, continue sur cette route-ci.

Quelques instants plus tard, ils étaient à Abadiyé, une grosse bourgade de montagne. Ils s'arrêtèrent devant un hôtel dont la façade éclairée constituait le pôle d'attraction de la place principale.

- Et maintenant ? soupira Masson en se décontractant.

- Viens. Nous allons prendre un drink, histoire de clarifier nos idées.

Masson serra le frein à main, ouvrit sa portière et mit pied à terre. Coplan, debout sur le trottoir, allumait à grand-peine sa cigarette. Le vent soulevait les pans de sa gabardine.

Ils se dirigèrent côte à côte vers l'hôtel. Le bar de l'établissement était vaste, moderne, de style nettement occidental. Il y avait peu de monde. La saison débutait seulement.

Ils s'installèrent à une table et commandèrent à boire.

- Alors, s'enquit Masson à voix basse, quelles sont tes conclusions ? Coplan haussa les épaules.

- Nous verrons ça plus tard, dit-il, la soirée ne fait que commencer.

Il tira de sa poche un des journaux qu'il avait achetés près d'El Khoder, déchira un coin de la feuille, remit le canard dans sa poche. Puis, sur le morceau de papier journal, il inscrivit les numéros de la plaque de la décapotable qu'ils avaient suivie. Il mit le papier dans son portefeuille en bougonnant :

- Je serais enchanté de savoir à qui appartient officiellement la bagnole dont se servent les hommes de main de ton soi-disant Torkel.

- Oui, reconnut Masson, voilà un indice concret. Sauf s'il s'agit d'un véhicule de location, comme le nôtre !...

- M'étonnerait ! De toute évidence, nous avons affaire au secteur stable de ce réseau. A ce point de vue, tous les éléments du dossier concordent : Le Goarrec, Morin, Staub, l'O.D.H...

Ils vidèrent en silence le verre d'araki que le garçon indigène venait de leur servir.

Quand Coplan eut fini sa cigarette, il héla le garçon et paya.

- On repart, dit-il à Masson.

- Destination Beyrouth ?

- Non, bon Dieu ! On retourne au bled où nous avons quitté la décapotable.

Ils remontèrent dans la Nash, qui démarra, exécuta un demi-tour sur la place et reprit la route empruntée à l'aller. Coplan expliqua en deux mots comment il voyait les choses :

- Après ma visite, Torkel a alerté ses hommes. Voyant que je m'étais volatilisé, il a dû les charger d'informer dare-dare ou bien des complices ou bien quelqu'un à l'échelon supérieur. Vraisemblablement, Le Goarrec en personne. Et ce mystérieux Breton qu'on ne trouve nulle part, pourquoi n'aurait-il pas une planque dans ce patelin de montagne ?

- C'est à envisager.

- Et à vérifier, compléta Francis. Si la décapotable est parquée dans la ruelle où elle a bifurqué, ce sera une indication fort instructive,

- Nous serons fixés là-dessus dans dix minutes, conclut Masson.

Cette fois, à l'entrée d'Araya, la Nash adopta une allure plus lente et plus prudente. Un peu avant la ruelle où la filature avait pris fin,

Coplan décréta brusquement :

- Stop !... Inutile d'aller plus avant. Voyons un peu comment ça se présente.

- Si je me mettais là-bas ? suggéra Masson en montrant du doigt une longue bâtisse plate, construite en encorbellement au-dessus d'un sentier secondaire, avec une terrasse en arcades.

- Oui. approuva Coplan, mais derrière la terrasse alors.

Masson opéra la manœuvre. L'endroit était silencieux, totalement désert.

- C'est vide, ce bâtiment, fit remarquer Masson.

- C'est un ancien khan indigène, un entrepôt où les marchands remisaient jadis leurs marchandises. On ne pouvait pas trouver mieux pour cacher la voiture... Nous allons faire le reste à pied.

Masson éteignit les feux de la Nash. Ils débarquèrent.. Les orangers qui bordaient le sentier derrière le khan faisaient bruisser leurs feuillages sous le souffle du vent sec dont les ruades étaient de plus en plus furieuses.

Coplan prit les devant. Le col relevé, le dos arrondi, il se dirigea vers le carrefour, tourna dans la ruelle. Il y faisait noir comme dans un four. Plus de feux rouges en vue, pas le moindre feu de position : la décapotable était repartie. Il n'y avait guère que quatre ou cinq maisons dans la ruelle.

Coplan avait peut-être marché une trentaine de mètres lorsqu'il s'arrêta. La densité du silence l'impressionnait. Le poids de la nuit était comme un bloc hostile, impénétrable, sur lequel venaient se briser les faibles gémissements du khamsin.

Se tournant vers son compagnon, Francis lui chuchota d'une voix à peine audible :

- Il n'y a plus que deux maisons... Celle de gauche me paraît abandonnée, mais celle de droite, plus loin, est beaucoup plus imposante.

En effet, on distinguait dans les ténèbres la masse haute et large d'une bâtisse aux dimensions inattendues en ce lieu.

Masson proposa :

- Séparons-nous pour explorer cette baraque. Nous...

Il se tut. Un reflet de lumière, furtif et voilé, venait de palpiter, l'espace d'un quart de seconde, sur le fond noir de la grosse maison.

Francis murmura :

- Il y a du monde par là... Prends du recul et ne te montre pas.

Masson comprit instantanément et rebroussa chemin. Francis, tapi dans l'obscurité, les sens en alerte, attendit. Pendant deux ou trois longues minutes, il n'y eut plus que la rumeur du vent dans la ruelle.

Attentif à ne pas faire le moindre bruit qui eût trahi sa présence, Coplan tira de sa poche un journal, en détacha lentement une double feuille, allongea le bras et lâcha le papier. Le khamsin s'en empara aussitôt, le souleva, le projeta à travers la ruelle et le colla avec une sorte de plaisir féroce contre la façade de la bicoque abandonnée. Trois coups de feu claquèrent violemment, les balles frappèrent l'endroit où le journal s'était aplati contre la vieille muraille.

Coplan, les yeux mi-clos, souriait. Il avait parfaitement repéré la position du guetteur. Une seule arme avait tiré.

Se déplaçant comme un félin dans les ténèbres, Francis lâcha derechef un double feuillet de papier journal. Deux coups de feu tonnèrent aussitôt. Une porte s'ouvrit dans la façade de la grosse maison, et une silhouette passa dans le rectangle de lumière. Puis la porte se referma.

Francis se baissa, dégagea la sûreté de son automatique. Puis, la main gauche devant la bouche, il émit une espèce de râle assourdi, haletant, la plainte d'un homme blessé à mort.

Les deux guetteurs - un second étant venu rejoindre le premier - émergèrent de l'ombre. Coplan, dont les yeux s'étaient habitués à l'obscurité, les distingua presque nettement. Ils s'avançaient, le buste plié en avant, scrutant les ténèbres de la ruelle... Ne découvrant pas leur victime à l'endroit où ils pensaient la trouver, ils tinrent un bref conciliabule, puis se séparèrent. Francis s'était recroquevillé contre un muret de moellons. Il se fit plus petit, se ratatina le plus qu'il put dans sa cachette. Au moment opportun, il laissa de nouveau fuser entre ses lèvres à peine disjointes un gémissement rauque, saccadé, pareil à un soupir d'agonie. Celui des deux guetteurs qui marchait en avant-garde rectifia aussitôt

l'orientation de sa prudente approche. Quand il arriva à deux pas du petit mur de pierre, Coplan, les muscles bandés comme des ressorts d'acier, se détendit et fit un bond fantastique. Avec la force d'un boulet de canon, il percuta le type. Celui-ci, gratifié d'un tel coup de bélier au creux de l'estomac, sauta en l'air, battit des bras en hoquetant et retomba lourdement au sol, cassé en deux. Un coup de feu, lâché au hasard par l'inconnu, résonna. Mais Francis avait ajusté son attaque : l'autre adversaire, se figurant sans doute que son copain venait de donner le coup de grâce à l'assaillant, s'amena vers le muret et reçut deux balles dans la tête, tirées à moins de trois mètres.

A l'instant où Coplan se redressait, sa première victime, contre toute attente, se relevait et filait comme un zèbre vers la grosse maison. Ce devait être un mec drôlement souple, et qui récupérait vite. Heureusement, il ne s'était pas donné la peine de chercher le flingue qu'il avait perdu dans sa chute.

Pour échapper au tir de son ennemi, le fuyard se jeta dans une allée de traverse. Manque de pot, il heurta de plein fouet Masson qui arrivait par le même sentier pour prendre l'adversaire par-derrière. Masson et le type dinguèrent au tapis, à moitié assommés par la brutalité de leur rencontre involontaire. C'est encore l'inconnu qui se reprit le premier en main. Il se redressa, hésita, puis fonça derechef dans le sentier. Mais Francis avait deviné l'itinéraire auquel le fuyard pensait pour se réfugier dans la grande baraque. Au tournant de l'allée de traverse, l'inconnu encaissa un coup de crosse qui fit craquer sa boîte crânienne. Emporté par son élan, le type se désarticula puis dégringola sur le sol comme un pantin brisé. Cette fois, il avait son compte.

Masson arrivait à la rescousse. Coplan lui jeta à mi-voix :

- File devant. On l'embarque.

Il se pencha, prit le gars à bras-le-corps, l'arracha de terre et se le balança sur l'épaule. Ils arrivèrent à la Nash sans encombre. Le tueur de Torkel n'était qu'un poids plume, en vérité.

Masson se glissa derrière le volant. Mais Francis lui lança prestement :

- Minute ! On ne s'en va pas comme ça. Le temps de ficeler ce petit mec et on retourne au champ de bataille.

- T'es pas 'dingue ? fit Masson, interloqué.

- Mais non. Il n'y a plus personne là-bas. Nous les aurions déjà sur le râble, dans le cas contraire.

Ligoté et bâillonné, l'acolyte de Torkel tut couché sur le plancher de la Nash, entre le siège avant et la banquette arrière. Ensuite, l'automatique au poing, Coplan et Masson repartirent vers la ruelle. Tout était calme. Les quelques indigènes du lieu devaient être morts de peur. Masson et Coplan ramassèrent l'autre individu que Francis avait envoyé tout sec ad patres.

La grande bâtisse du bout de la ruelle n'était pas une maison à proprement parler. C'était un atelier de montage, un vaste hall au toit métallique, avec une large porte coulissante. A droite de la construction, il y avait une sorte de dépendance où l'on avait aménagé trois pièces : un bureau, un vestiaire et une petite salle de séjour, avec deux lits, un réchaud, une table, une armoire et des chaises.

Dans l'atelier, un énorme camion suspendu à des poulies était en voie de montage ; les roues n'étaient pas encore fixées au châssis, mais le bloc- moteur avait été mis en place. Des pièces détachées remplissaient les étagères murales. Dans un coin, des bâches vertes formaient une montagne.

Masson maugréa :

- Curieuse boutique, non ?

- A mon avis, dit Coplan, c'est un excellent repaire... L'endroit est retiré, la ville n'est pas loin, et ça ne manque pas de matériel. Quand nous connaîtrons le nom du proprio, nous aurons encore fait un pas en avant.

Masson contourna le camion, avisa une petite porte de métal donnant derrière l'atelier. Il l'ouvrit.

- Hé ! s'exclama-t-il. Leur bagnole est là... C'est une Packard.

- Moi, c'est le bureau qui m'intéresse.

Ce disant, Francis passa dans la petite pièce attenante. Les papiers et les factures étaient au nom de Kessib Sarad et Co, «

Automobiles industrielles, importation, montage et réparations ».
Siège principal : Beyrouth, rue Fahr Eddine.

Coplan prit une facture vierge dans un casier, la plia et la fourra dans sa poche. Ensuite, saisissant un classeur de correspondance rangé sur une étagère, il se mit à compulser les copies de lettres. A première vue, toute cette paperasse avait un caractère strictement commercial.

Francis était plongé dans sa lecture quand une voix impérative résonna dans l'atelier :

- Les bras en l'air ! Et vite !

D'où il se trouvait, Coplan ne pouvait pas voir l'homme qui avait lancé cet ordre. Mais il vit Masson qui levait les mains avec une grande docilité.

CHAPITRÉ XIII

Coplan recula sur la pointe des pieds jusque contre le mur. Ses doigts se refermèrent autour du canon de l'automatique qu'il tenait dans sa poche de droite.

L'homme qui menaçait Masson s'avançait lentement dans l'atelier. Il devait être chaussé de semelles de crêpe, car son pas était silencieux à l'extrême.

Enfin, le dos collé contre le mur de béton, Francis vit apparaître l'intrus : un grand malabar coiffé d'un chapeau de chasseur en feutre gris, vêtu d'un blouson de daim. Le type, l'arme au poing, marchait sans dire un mot en direction de Masson.

Subitement, Coplan l'identifia : c'était le Torkel de la rue En Nahr ! Sans doute venait-il aux nouvelles.

Francis mesura sa distance et prit son élan. Malheureusement, le regard de Masson obliqua par réflexe vers le bureau. Et Torkel, flairant in extremis le danger, fit un mouvement de retrait. Le coup de crosse de Coplan lui rabota la nuque, glissa sur son épaule et frappa son poing droit. Un coup de feu partit, vola dans le mur. Coplan décocha de toute sa force un crochet du gauche à la tempe du géant

blond. Torkel trébucha en avant, mais tira. La balle frôla Masson, qui tira à son tour, trois fois de suite, sauvagement. Torkel, atteint au cœur, s'écroula.

- Le salaud ! éructa Masson. Il a failli m'avoir.

Une bouffée de colère avait altéré les traits de Coplan. Néanmoins, se maîtrisant, il se contenta de dire à son camarade :

- Tu n'aurais pas dû faire ça, mon vieux. Nous avions l'occasion idéale d'interviewer une vedette de la troupe.

Vexé dans son amour-propre, Masson répliqua froidement :

- Il n'avait qu'un geste à faire pour t'avoir dans sa ligne de tir. Ne fais pas le fortiche.

Coplan ne répondit pas.

Par acquit de conscience, il se pencha sur Torkel. Pas de doute, les trois balles de Masson avaient porté toutes les trois. Le pseudo-Torkel ne parlerait plus jamais.

Masson reprit :

- On ferait mieux de se débiner, crois-moi !...

- Attends...

Francis s'empara de l'automatique de Torkel et mit sa propre arme dans le poing du blond.

- Un peu de camouflage n'a jamais fait de tort dans ces occasions, dit-il sombrement. On va cacher l'autre macchabée sous les bâches. Donne-moi un coup de main.

Abandonnant Torkel où il gisait, ils allèrent ramasser le guetteur abattu. Coplan souleva les bâches.

- Dieu ! lâcha-t-il, sidéré.

Il venait de mettre à jour le cadavre d'Élisabeth Gerlier. La pauvre fille, pliée en chien de fusil, faisait pitié à voir. On eût dit qu'elle avait été piétinée par un pachyderme en furie et traînée dans la poussière. Son tailleur gris était en loques, sa figure exsangue était pleine de meurtrissures, ses cheveux en désordre collaient à son front souillé.

Masson, blanc comme un linge, articula :

- Mais qu'est-ce qu'ils ont bien pu lui faire pour la mettre dans un état pareil ?

Coplan resta un moment comme fasciné par ce spectacle poignant. Puis, désignant le gros camion qui pendait à ses chaînes, il murmura

- Je crois que j'ai saisi le truc. Ils écrasent leurs victimes à domicile, avec ça... Et ils les flanquent ensuite au bord d'une route, la nuit. Staub a subi le même traitement... Les tire-nerfs et l'écrasement, ce sont leurs grandes spécialités...

Masson émit d'un ton lugubre :

- Ils l'ont sans doute torturée, avant de...

- Sûrement. Et je suis convaincu qu'elle les a envoyés au diable. Elle avait un cran du tonnerre. Dommage que le Torkel ait cessé de respirer, il aurait payé la facture, je te le garantis.

- Il nous en reste un, dans la Nash. Coplan opina :

- Je le plains, ce petit. Allez, finissons-en !...

Après mûre réflexion, Coplan avait tout simplement décidé d'emmener son prisonnier chez les Youssine. Puisqu'ils avaient offert leur collaboration, c'était le moment de s'en servir.

Lorsqu'ils arrivèrent au domicile du vieux docteur libanais, Francis descendit de la Nash et alla sonner. Il se préparait à patienter, car les Youssine devaient être au plumard depuis belle lurette. Mais la porte s'ouvrit presque aussitôt.

- Ah, fit Mme Henriette d'un ton de soulagement, vous voilà quand même !...

- Vous ne dormiez pas ?

- Nous vous attendions. Sad pensait que vous nous donneriez de vos nouvelles. Entrez...

Coplan baissa la voix :

- C'est que... je ne suis pas seul. J'ai un camarade avec moi. Et un prisonnier. Vous avez bien une cave ?

Oui, dit la vieille, vaguement effrayée. Au sous-sol, du côté du jardin. Mais cet homme va...

- N'ayez crainte, coupa Francis, j'ai tout prévu.

Le prisonnier avait repris connaissance, mais Coplan lui avait solidement bandé les yeux. Avec l'aide de Masson, il transporta le petit mec jusque dans la cave des Youssine. Et ils l'y laissèrent seul, dans l'obscurité.

Coplan alla ensuite s'excuser auprès du vieux malade et lui présenter Masson. Sad Youssine, le teint plus cireux encore que la veille, était entouré d'un incroyable pêle-mêle de boîtes à chaussures qui encombraient son lit de malade. Dans ses orbites profondes, ses yeux brillaient fiévreusement. Il serra la main de Masson, puis demanda à Francis d'un air de conspirateur :

- Alors, ça barde, fiston ?

- Oui, plutôt, admit Coplan. Merci de m'avoir accueilli avec ma capture... Mais... qu'est-ce que vous fabriquez ?

- Mes vieilles archives, dit le vieillard avec un petit sourire amer. Des fiches, des photos... Pourrais-tu me faire voir la photo que tu m'as montrée l'autre jour ? La jeune veuve... Je suis persuadé que ce visage ne m'est pas inconnu. Ah ! Et dire que j'étais célèbre pour ma mémoire, à l'université comme à l'hôpital. C'est moche de devenir vieux.

- Plaignez-vous ! riposta Francis. Et, prenant Masson à témoin, il lui dit :

- Notre ami Youssine a travaillé pendant plus de vingt ans dans un réseau français au Liban, et il se plaint. Dans notre métier, on ne compte pas beaucoup de collègues qui ont le bonheur de savourer une vieillesse tranquille, pas vrai ?,

- Sûr, approuva Masson.

Coplan tendit au docteur la photo d'Alexandra Morin. Puis :

- J'ai d'autres renseignements à vous demander, Sad. Connaissez-vous un certain Kessib Sarad ?

- Oui, naturellement. C'est un de nos plus riches importateurs.

- Il a partie liée avec le réseau antifrançais que nous recherchons.

- Ce n'est pas une découverte, ironisa le vieillard. Kessib Sarad est le frère de Malek Sarad. Et Malek Sarad, haut fonctionnaire aux Affaires étrangères de notre jeune République, est un partisan enragé de la ligue russo-arabe qui veut chasser tous les

Occidentaux hors d'Asie et d'Afrique. Ils ont en outre un cousin qui occupe une place importante dans la police. Si tu t'attaques à ces gens-là, tu n'iras pas loin, fiston.

- N'ayez crainte, répondit Francis sur le même ton railleur, mes ambitions ne vont pas si loin. Je cherche un homme, un technicien de l'escroquerie psychologique, le professeur Alain Le Goarrec. Je n'ai pas l'intention de renverser le gouvernement libanais... Et vous voyez que j'avais raison de ne pas faire appel à vos amis de la police. Vos Sarad sont de connivence avec Le Goarrec.

- Terrain dangereux, en effet, commenta simplement Youssine.

Changeant de sujet, Francis demanda

- Y a-t-il moyen de poser quelques questions à notre prisonnier sans courir trop de risques ?

- Pour ça oui ! assura le vieillard. La cave du fond n'a pas de fenêtres, et les murs ont un mètre d'épaisseur. Même s'il crie un peu, personne ne l'entendra.

- Dans ce cas, on y va !

Avec Masson à sa suite, il descendit au sous-sol, fit de la lumière dans la petite pièce du fond où le prisonnier était allongé sur le sol de terre battue.

Avant d'ôter le bandeau qui recouvrait les yeux du gars, Coplan décrocha tout ce qui pendait aux murs et le transporta dans la cave voisine. Le moindre repère pouvait avoir des conséquences fâcheuses pour les Youssine. Et Coplan n'oubliait jamais de prévoir aussi l'imprévisible.

Le complice de Torkel n'avait pas beaucoup plus de vingt-huit ou trente ans. C'était un Européen de petite taille, aux muscles souples, solidement bâti. Il avait une figure assez rude, aux traits intelligents et mobiles. Un peu le Jean Gabin d'il y a vingt ans.

Il avait une fameuse bosse à l'arrière du crâne, et ça le faisait souffrir. Mais ses yeux gris fixaient Coplan sans le moindre effroi.

Btahki fransâwi ? (Parles-tu français).

Cause toujours, je t'écoute, fit l'autre, goguenard, avec un authentique accent de Belleville.

- Tant mieux, constata Francis, ça sera plus commode pour tout le monde... Français ?

- Polonais de naissance. Mais mon paternel a émigré en 36 pour travailler aux mines, à Lens. Moi, j'ai bifurqué sur Paname en 44.

- Quel est ton boulot ?

- Mécanicien-monteur.

- Et truand diplômé à l'occasion ?

- On ne peut rien vous cacher.

- C'est toi qui as martyrisé notre amie dont le cadavre était caché sous les bâches, dans le coin de l'atelier ?

- Oui, avec mon copain et le patron. Mais elle n'a rien voulu savoir, la pauvre c... Si elle avait parlé, elle n'aurait pas été arrangée comme ça, parole !

- Ton patron, c'est Torkel ?

- Oui, c'est comme ça qu'il s'appelle depuis qu'il est à Beyrouth. Quand je l'ai connu à Tanger, il s'appelait Voormans. Il a peut-être encore d'autres noms, d'ailleurs; mais c'est un Hollandais, ça je le sais.

- Je vois que tu es plutôt causant, et c'est assez malin de ta part. Comment t'appelles-tu ?

Le petit mec esquissa une grimace de dégoût, puis grommela, sarcastique :

- Je raconterai tout ce que je sais. Même si ça ne sert à rien, je m'en fous ! Je ne suis pas un cave, vous savez ! Leurs salades, j'y suis pour rien. Et si je fais des trucs dégueulasses, c'est because le fric que ça me rapporte. Je ne suis pas autrement que les autres. Mon nom, c'est Jo Stelpac. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

C'était cynique, mais d'une sincérité indéniable. Coplan réfléchit une minute, puis questionna :

- Torkel mis à part, as-tu un autre patron ?

- Ouais, mais c'est du bidon. Le chef d'atelier de chez Malek Sarad : Grego Telkonnen. Le copain qui garde l'atelier avec moi.

- Je t'offre une chance exceptionnelle, articula Coplan. Si tu me dis où je peux trouver Alain Le Goarrec, j'en tiendrai compte.

- Marrant ! Le patron nous a promis une prime du tonnerre si nous parvenions à le retrouver, le Breton. Mais il se planque. Et je le comprends !...

Il eut une mimique sinistre. Coplan maugréa :

- Et pourquoi ça ?
- On devait le zigouiller, mais mon copain Grego l'a raté... Il a sûrement du plomb dans l'aile, remarquez ! Ça n'empêche qu'il a tenu le coup et qu'il est resté maître de sa bagnole. C'était la nuit, dans le virage après le carrefour vers Broummana. Il a disparu et on ne l'a plus revu.
- Il y a combien de temps de ça ?
- Une dizaine de jours.
- Pourquoi deviez-vous l'abattre ?
- Mystère et boule de gomme Nous, on recevait des ordres... C'est toujours par périodes que ça chauffe comme ça dans le bordel. Le patron vient nous voir à l'atelier et nous distribue les consignes.
- Staub, c'était vous aussi ?
- Ben oui... Mais il n'a pas souffert, vu qu'on ne l'a pas interrogé. On l'a passé sous un dix tonnes, à l'atelier. Après quoi on a démonté les roues et brûlé les pneus pour empêcher une identification.
- La police n'a pas l'air de vous gêner beaucoup.
- Le patron est en cheville avec une huile de la police, ça vous explique.
Coplan hocha la tête et conclut :
- Bon... Je suis obligé de te coller ce machin sur la bouche, mais si tu te conduis bien, j'en tiendrai compte.
- Si vous me donnez vraiment une chance, ça ne sera pas de refus. J'en avais drôlement marre de ce boulot, du patron, du patelin et de tout le toutim. Je comptais rentrer à Paris. Mais ça demandait de la diplomatie, vous voyez ce que je veux dire.
- On examinera ça, promit Coplan.
Tandis qu'ils remontaient au rez-de-chaussée, Masson, qui n'avait pas desserré les dents, maugréa :
- Chou blanc ! Toute cette corrida pour toucher peau de balle à la sortie.
- Tu es difficile, remarqua Francis.
Sad Youssine était toujours en train de trifouiller dans ses archives. Du regard, il interrogea Coplan. Ce dernier laissa tomber d'une voix pensive :

- Vous n'auriez pas une carte de Beyrouth et des environs à me prêter ?

- Bien sûr. Là, dans le second tiroir de ce meuble...

Coplan trouva la carte, la déplia, l'étala sur la table et se mit à l'étudier. Masson s'installa dans un fauteuil, se croisa les bras, s'enferma dans un silence hargneux. Au fond, il s'en voulait d'avoir mal dominé ses nerfs et d'avoir tué Torkel alors qu'il eût suffi de lui démolir un bras ou une jambe pour le mettre hors d'état de nuire.

Après un moment, Sad Youssine demanda doucement :

- Qu'est-ce que tu cherches, Francis ?

Coplan se tourna vers le vieillard :

- D'après mon prisonnier, Alain Le Goarrec a été attaqué, il y a une dizaine de jours, au virage qui se trouve à mi-chemin de Hasaïma et de Mkallès. L'homme qui devait l'abattre est sûr d'avoir blessé le professeur, mais celui-ci a pu garder le contrôle de sa voiture et s'échapper. Depuis, plus de trace de lui. Je compte faire quelques recherches à ma manière, mais je crains que ce soit long.

- Voyons, murmura Youssine, songeur. S'il a été atteint par une balle, il n'a pas dû aller loin... En comptant Broummana, ça te fait cinq villages à visiter. Il faut tabler sur un minimum de trois jours.

- En trois jours, il s'en passe des choses !...

Youssine opina, puis, machinalement, se frotta les yeux en soupirant. Il était fatigué par toute cette agitation. Coplan s'en avisa.

- Il est temps de vous reposer, Sad, dit-il en repliant la carte. Nous allons vous laisser en paix, nous reviendrons demain vers la fin de la matinée. La nuit porte conseil...

Le lendemain matin, alors qu'il s'apprêtait à quitter son hôtel, Coplan reçut le télégramme de Paris annonçant l'arrivée de Fondane qui devait débarquer, le soir même, du Constellation d'Air France. L'appareil, après une escale à Rome, se poserait à Khaldé à vingt-deux heures cinquante-cinq.

Coplan brûla le message, fit disparaître les cendres et sortit. Il avait du pain sur la planche.

Et pour visiter les cinq villages où Le Goarrec avait pu se réfugier, Fondane ne serait certes pas de trop.

La montre de Francis marquait dix heures et demie quand il entra chez Youssine. Masson venait d'arriver. Son moral paraissait nettement meilleur. Il lisait le journal du matin, tout en bavardant avec le vieux docteur libanais.

- C'est surprenant, dit Masson à Coplan. Pas un mot au sujet de notre passage d'hier à l'atelier, de la société Kessib Sarad.

Il déposa le journal sur la table. Youssine murmura :

- La presse locale ne mentionne jamais les incidents qui touchent de loin ou de près la famille Sarad. La police y veille.

- Bon, dit Masson. Et, c'est ce qui motive la discrétion des voisins. J'ai pigé.

Coplan acquiesça distraitement. Il semblait préoccupé. Après un instant d'hésitation, il regarda Youssine et dit :

- Je m'en veux de vous mettre dans le bain, Sad. Mais au point où nous en sommes... Seriez-vous disposé à me prêter votre concours pour retrouver Le Goarrec ? Ce n'est qu'une tentative, mais elle peut nous faire gagner plusieurs jours.

- Je me tue à te le dire, grogna Youssine, je ne demande qu'à t'aider. Allons, accouche... Qu'est-ce que je peux faire ?

- En supposant que Le Goarrec ait été blessé par son agresseur, il a dû se faire soigner, appeler un docteur ou se faire transporter en secret dans une clinique...

- Grands dieux ! s'exclama le malade en se touchant le front. Comment n'y ai-je pas pensé ? Vraiment, je ne suis plus bon pour le service... Tiens, passe-moi le téléphone ! Attention, n'accroche pas ce vase avec le fil. Mme Henriette ne te le pardonnerait jamais...

Youssine installa le téléphone devant lui, sur le drap.

- Mon agenda, dit-il en montrant du doigt un carnet noir posé sur un meuble.

- Prudence ! recommanda Coplan.

- Va te faire cuire un œuf ! répliqua Youssine, ravi de parler comme un vrai Français de Paris.

Il décrocha, forma un numéro. Coplan et Masson l'observaient avec attention et recueillement.

Le sixième appel fut le bon. Un vieux médecin de Baabda, non sans réticence, voulut bien reconnaître, par amitié confraternelle, qu'il avait été requis en pleine nuit pour aller soigner un Français blessé par une balle de gros calibre qui lui avait fracassé l'omoplate droite.

Tout en parlant avec une grande volubilité dans le téléphone, Youssine n'arrêtait pas de cligner de l'œil en direction de Francis. La conversation se déroulait en libanais, et les deux Français n'y pigeaient pas grand-chose. A la fin, après des tas de salutations et de promesses entrecoupées de rires très amicaux, Youssine raccrocha.

- Eh bien, voilà une affaire réglée, dit-il, radieux. Cette fois, fiston, tu tiens ton bonhomme.

CHAPITRE XIV

Sad Youssine expliqua :

- C'est à Mkalles, le petit village perché sur la crête qui domine la route de Broummana. A moins d'avoir des indications très précises, la maison est rigoureusement introuvable, paraît-il. Elle est adossée à la montagne, et cachée par une ancienne magnanerie. Le blessé s'est réfugié là, chez un ménage indigène dont la femme a travaillé pendant plusieurs années comme servante à son service. Le plus simple, c'est que je fasse un croquis selon les renseignements que m'a donnés mon confrère...

Coplan, les yeux durcis par une flamme d'intense excitation intérieure, demanda :

- C'est grave, sa blessure ?

- Assez, oui. Plus exactement, ça exige surtout de la patience et du repos... Le Goarrec a raconté à mon confrère une histoire de mari jaloux, de femme compromise, de scandale mondain. Tout ça, pour supplier le docteur de ne pas faire la déclaration légale aux autorités, et pour obtenir le secret professionnel.

- Vous n'avez pas vendu la mèche ? insista Coplan.

- Non, naturellement. J'ai parlé d'un ami du blessé, un ami qui s'inquiétait, etc., etc.... Je connais la musique.

Sous les yeux attentifs de Francis et de Masson, Youssine entreprit alors de dessiner un croquis topographique grâce auquel la visite à Mkalles se ferait à coup sûr.

Le vieux médecin ajouta

- Je vais dire à ma femme de vous prêter mes jumelles. Ça vous permettra d'observer les lieux avant d'entrer en action... N'oubliez pas qu'un homme traqué est un homme dangereux.

Coplan articula d'un ton significatif :

- Nous ne négligerons rien, faites-nous confiance.

Pendant que Masson allait chercher la Nash garée dans les parages, Coplan descendit au sous-sol pour prendre des nouvelles du petit Jo Stepac.

Malgré sa nuit inconfortable, le prisonnier se portait comme un charme. C'était un dur-à-cuire, pas de doute. Et, comme tout aventurier digne de ce nom, ça ne l'affectait pas beaucoup de se trouver devant des perspectives peu rassurantes. Fataliste, optimiste incurable, il estimait que chaque heure d'existence était bonne à prendre, quelles que fussent les circonstances. Coplan ne put s'empêcher d'éprouver une vague sympathie pour le petit truand.

- On te prépare à bouffer, dit-il au mec.

- C'est pas de refus, ma foi ! Mais j'ai surtout soif. Entre nous, il fait crevant dans cette cave, vous savez.

- Tu n'as pas à te plaindre, riposta Francis, Une séance d'aplatissement sous les roues d'un dix tonnes, ça donne encore plus soif.

Un rictus déforma la bouche du type.

- Sûr, admit-il. Et je n'ai jamais compris pourquoi que les gens y se mettaient pas à table tout de suite. Pourquoi faire le mariolle ? C'est un raisonnement à la con. Du moment qu'on est perdant, faut casquer. Moi, vous pouvez me questionner.

- Oui, je sais... Mais chaque chose en son temps, mon petit Jo.

Sous la surveillance de Francis, le comparse de Torkel put boire et manger. Après quoi, ficelé derechef, il put faire la sieste. Une longue sieste.

Coplan et Masson arrivèrent à Mkalles un peu avant midi. Ils traversèrent le village de bout en bout, puis ils remisèrent la Nash sous les arbres, dans un sentier. A pied, ils gravirent la montagne de manière à atteindre un poste d'observation, en surplomb au-dessus du village.

En se frayant un passage à travers les taillis et les buissons qui tapissaient le flanc de la montagne, ils finirent par trouver ce qu'ils cherchaient. Dans ses jumelles, Francis put loger la maisonnette indigène où l'énigmatique Le Goarrec se cachait.

- Comme planque, c'est l'idéal, dit-il en passant les jumelles à Masson.

Effectivement, la petite maison jaune était à l'abri de tous les regards. Même en longeant la route de montagne, on ne pouvait deviner sa présence. Les bâtiments massifs de l'ancienne magnanerie formaient une sorte de rempart qui s'étirait devant la bicoque comme pour la protéger. La voie d'accès entre les deux bâtisses n'avait guère plus de trois mètres de largeur.

- Tu as vu ? grommela Masson. Sa bagnole se trouve sous le toit de tôle de la remise. Ils l'ont camouflée sous des bâches. Dommage que le gros bâtiment soit désert, on aurait pu faire semblant de s'y intéresser. Il y a des gens que ça intéresse, les vers à soie...

Coplan reprit les jumelles.

La maison indigène était modeste mais bien entretenue. Sur le côté, les moucharabiehs étaient fleuris. Une courette de quelques mètres carrés s'étendait derrière, séparée de la montagne abrupte par une bande de terre où se dressaient trois palmiers qui versaient leur ombre sur la façade postérieure.

Progressant avec prudence, Francis s'avança vers la gauche. Et c'est alors qu'il vit Le Goarrec.

Les jumelles de Youssine, des jumelles militaires d'origine allemande, étaient remarquables : en ajustant la vision, Coplan eut presque la sensation que le souffle du blessé allait lui effleurer le visage.

Assis dans un fauteuil, toute l'épaule droite emprisonnée dans des bandages, Le Goarrec lisait. Il tenait son livre dans sa main

gauche. A son côté, sur une petite table encombrée de médicaments, un gros Mauser attendait les visiteurs. Par rapport à l'unique porte d'entrée, le blessé se tenait de trois quarts : il pouvait de la sorte surveiller également les allées et venues des deux personnes qui occupaient la bicoque. La femme, petite boulotte au facies brun et bouffi, préparait le couscous. L'homme, la tête enturbannée de rouge, tressait un panier. Il était assis à même le sol, le dos appuyé contre un des palmiers.

Coplan abaissa ses jumelles et dit :

- Je ne pensais pas que ça se présenterait comme ça... Nous allons avoir du fil à retordre pour capturer notre gibier.

- N'exagérons rien, répondit Masson, assuré. Nous sommes deux et nous pouvons agir en conséquence.

Coplan, se tournant vers son collègue, murmura d'une voix aussi cordiale que possible :

- De grâce, méfie-toi de tes réflexes. Si tu nous bousilles celui-ci, nous sommes flambés.

- Très bien, dit Masson, sarcastique. Je te passe la main. Si tu crois que...

- T'excite pas ! abrégea Coplan qui se remit à observer la petite maison.

Le Goarrec, plongé dans sa lecture, arborait une mine sévère. C'était un homme mince, au visage boucané, au menton en galoche, aux cheveux gris. Il avait dans les cinquante ans. Son front bien dégagé, son nez assez fort, le pli serré de sa bouche lui donnaient un masque volontaire.

- Ces Bretons, murmura encore Francis, c'est des durs.

Masson maugréa

- Comment s'organise-t-on ?

- On reviendra à la tombée du jour, laissa tomber Coplan. Le Goarrec ne se sauvera pas.

Il continua encore à observer pendant cinq bonnes minutes, essayant de percer le mystère psychologique de ce blessé qui lisait, assis dans son fauteuil, prêt à défendre chèrement sa peau. Malgré tout, ça faisait une impression bizarre : l'effet de rapprochement de la jumelle permettait à Francis de scruter les traits du Breton comme

s'il ne se trouvait qu'à cinquante centimètres. Quelles pensées s'agitaient derrière ce front intelligent et dominateur ? Cet homme, en dépit de sa petite taille et de sa minceur, était-il le génie néfaste d'une organisation qui depuis dix années sapait les forces vives de la France dans le monde ?

- Oui, résuma Coplan à mi-voix, comme pour lui-même, il s'agit de le prendre vivant. Et de le faire parler...

Le soleil avait sombré derrière les hauts sommets des monts du Liban, lorsque Coplan et Masson furent de retour sur le flanc de montagne qui descendait en pente abrupte derrière la petite maison indigène de Mkalles.

Francis s'était équipé. Le torse moulé dans un gros jersey noir, le bas des pantalons serré par des lacets, il avait chaussé des sandales à semelles de corde. Dans la ceinture de cuir qui entourait sa taille, il avait passé un poignard, un couteau de lancer, une matraque de caoutchouc et l'automatique de feu Torkel, une arme de calibre moyen, d'origine suisse, un peu lourde mais garantie de précision.

- Je suis paré, dit-il à Masson. Réglons nos montres... Il me faut environ vingt minutes pour descendre. Sauf pépin, je serai dans la place à sept heures moins dix. Tu contournes le grand bâtiment et tu contrôles la porte de devant, la ruelle et les fenêtres de la façade. Surtout, reste passif jusqu'au moment où je t'aurai fait signe.

- On pourrait te massacrer sous mes yeux, que je ne bougerais pas, grommela Masson, vindicatif.

- Parfait. Jusqu'à nouvel ordre, Le Goarrec bénéficie de la priorité absolue, y compris sur moi... Allons-y !...

Il délova le cordage qu'il avait déposé à ses pieds, assura une prise au tronc d'un arbre, enroula les deux bouts de la corde autour de ses reins, donna un peu de mou et, en souplesse, commença à se laisser glisser pas à pas entre les buissons que le khasmin tourmentait de nouveau de son haleine brûlante.

Dans les demi-ténèbres du crépuscule, c'était une acrobatie périlleuse. Mais Francis n'avait qu'une préoccupation : ne pas heurter une pierre. En déboulant jusqu'en bas, un morceau de roc pouvait compromettre toute l'expédition.

Bien avant la fin de son cordage, Francis rencontra l'olivier qu'il avait repéré auparavant pour changer de prise. La manœuvre s'opéra sans difficulté. Il recommença à descendre... Mais c'est au moment d'effectuer le dernier changement de prise que les choses se compliquèrent. Sans doute avait-il mal évalué les distances : vu de haut, les écarts sont minimes ; sur place, c'est une autre affaire. Suspendu au-dessus du vide, à plus de dix mètres de la maisonnette encore, Francis essaya d'envisager la situation avec le maximum de lucidité. Remonter, il n'en était pas question. Risquer de se cramponner aux taillis, c'était trop hasardeux.

Le coeur battant, le souffle oppressé, il tenta vainement de discerner dans le noir l'arbre sur lequel il avait compté pour faire sa dernier prise.

Il tira sur la corde, puis, les jarrets tendus, imprima à son corps un mouvement de balancier de plus en plus accentué. Hors d'haleine, le front, en sueur, il replia les jambes, les referma en Ciseaux, une fois, deux fois... Ouf ! Il venait d'accrocher le tronc d'un jeune olivier qui se tordait au-dessus des buissons. Il resta un moment immobile, respirant à fond pour calmer ses nerfs.

Quelques minutes plus tard, il atterrissait sans un bruit dans la cour postérieure de la petite maison. Comme un chat sauvage, il rampa vers la porte. Les lèvres sèches, le visage moite, il se mit à quatre pattes pour passer sous les trois moucharabiehs où filtrait de la lumière.

Il regarda sa montre. Il avait cinq minutes d'avance sur ses prévisions. La maisonnette était tranquille ; le vent chuintait doucement dans les palmiers... En somme, ça n'allait pas trop mal. La femme était partie en courses au village. Son mari fumait une pipe de haschich, assis dans la pièce de gauche. Une minuscule lampe à pétrole éclairait par en dessous sa face un peu abrutie.

Coplan sortit sa matraque. Entre le Libanais et la porte, il y avait deux bons mètres. Il fallait donc sauter de manière à poser le pied gauche à un mètre cinquante, et coller un solide coup de rotule au plexus de l'Arabe tout en l'empêchant de gueuler. Francis calcula longuement son élan, puis fonça. L'Arabe eut tout juste le temps de pousser une sorte de toussotement que Coplan lui renfonça

durement jusque dans le fond du gosier. Après quoi, le Libanais s'endormit, le menton contre la poitrine. Son turban avait même absorbé le bruit mat de la matraque sur sa calebasse.

Pour plus de sécurité, Coplan lui lia les chevilles, les poignets et lui attacha son propre turban devant la bouche.

Le Goarrec, assis dans son lit à présent, n'eut pas l'occasion d'allonger le bras pour saisir son Mauser. Coplan, pareil à un fantôme noir sorti de la nuit d'Orient, n'avait fait qu'un bond jusqu'à la table de chevet.

- Soyez raisonnable, professeur, articula-t-il, menaçant. Je ne vous ferai aucun mal, mais vous allez vous lever et me suivre. C'est un ordre.

Le Breton, déposant son livre sur ses genoux remontés, dévisagea Francis. Il avait des yeux bleus, pénétrants, d'une froideur de banquise.

Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix sourde.

- Un ami de Staub et de Morin, prononça Coplan.

- Que me voulez-vous ?

- Vous mettre en lieu sûr, à l'abri des balles de vos camarades. Ils vont ont raté de peu, profitez de mon offre.

Où avez-vous l'intention de me conduire ?

- Debout ! gronda Francis. Si je dois vous aider, vous ne serez pas enchanté de ma collaboration. Je ne suis pas tendre de nature.

Leurs regards se mesurèrent. Les yeux gris de Francis étaient sombres, impitoyables. Le Goarrec baissa la tête et. soupira :

- Bien, je vous suivrai...

Francis recula, prit le Mauser, alla jusqu'à la porte de devant qu'il entrouvrit trois fois de suite. Masson arriva une demi-seconde après, l'arme au poing.

- Aide donc notre invité à s'habiller, lui dit Coplan. Avec ses bandages, il n'y arrivera jamais tout seul.

Masson alla décrocher un veston et un manteau gris qui pendaient à une patère. Il vérifia les poches des vêtements avant d'aider Le Goarrec à se vêtir.

Brusquement, le blessé, qui ne s'était pas éloigné du lit, plongea la main sous les oreillers. A bout touchant, il tira deux fois sur

Masson. Coplan riposta. Le Breton poussa un cri et lâcha son arme. La balle de Francis lui avait sectionné deux phalanges de la main gauche. Pâle comme un mort, le Breton s'appuya contre le lit, le regard fasciné par sa main sanglante.

Coplan s'avança.

- Je vous avais prévenu, salaud ! Grinça-t-il.

Quand elle ouvrit la porte, Mme Henriette comprit d'emblée que ce n'était pas le moment de poser des questions ou de geindre. Le visage de Coplan était dur et figé comme un masque de granit, et ses yeux luisaient de colère.

- Jetez un coup d'œil dans la rue, Madame Henriette, ordonna-t-il. J'ai un colis encombrant à débarquer.

Elle pencha le buste.

- Il n'y a personne, dit-elle, impressionnée.

Coplan retourna à la Nash, empoigna Le Goarrec toujours inanimé, le tira jusque sur le trottoir, le souleva et le traîna à bout de bras dans la maison.

- Au sous-sol, dit Coplan à la femme de Youssine.

Mme Henriette trottina promptement en avant pour ouvrir les portes. Francis déposa son blessé dans la cave qui précédait celle du fond, où le petit Jo somnolait.

- De l'eau, de l'éther, des pansements, commanda Francis.

Puis, comme s'il sortait subitement d'un cauchemar et réalisait son attitude insolite, il se passa la main sur le front et murmura d'un ton radouci :

- Je vous demande pardon, mais... mon camarade Masson a été tué dans la maisonnette de Mkalles. Je ne comprends pas comment il s'est laissé surprendre.

La vieille dame, bouleversée, fila sans répondre vers le rez-de-chaussée.

Pendant une demi-heure, Francis s'occupa à ranimer Le Goarrec et à le soigner provisoirement.

Ensuite, il descendit un fauteuil à la cave, y installa le Breton et l'y ficela.

- Et maintenant, professeur, à nous deux, articula-t-il. Un conseil : pas de grimaces. D'une façon ou d'une autre, vous paierez. Nous sommes bien d'accord ?

- Je me défendrai jusqu'à ma dernière goutte de sang, haleta Le Goarrec qui souffrait atrocement.

- Possible. Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit pour l'instant. Quel est le chef du réseau de Désinfom dont vous êtes le technicien numéro UN ?

- Qui êtes-vous ?

- Deuxième Bureau français.

- Je ne me suis pas défendu contre mes amis pour me livrer à mes ennemis ! ricana le Breton. Torturez-moi, tuez-moi, je ne dirai rien. Jamais. Je suis d'une race qu'on brise, mais qui ne plie pas.

Coplan hocha la tête, en silence. Il avait une telle envie de cogner sur le blessé qu'il en avait honte. Consultant sa montre, il décida de remettre à plus tard cette séance. Il noua un bâillon sur la face du Breton, éteignit la lumière, ferma la porte de la cave et remonta au rez-de-chaussée.

Youssine, le regard anxieux, dévisagea Francis. Ce dernier maugréa :

- Il est moins bavard que le petit mécanicien, mais ça ne fait rien. L'essentiel, c'était de l'avoir vivant. Dommage que je doive aller à l'aéroport je me serais occupé de lui.

Ces mots étaient chargés d'une telle résolution que Youssine préféra se taire. Coplan, l'œil absent, étala sur la table les papiers de Masson, son arme, son portefeuille, tout ce qu'il avait recueilli dans les poches du mort.

- J'en avais le pressentiment, grommela-t-il. Je ne sais pas ce qu'il avait, il était à cran, survolté. Pauvre vieux !...

- Je le sais, moi, murmura Youssine. C'était un garçon orgueilleux, ça se voyait sur ses traits... Il voulait se montrer ton égal, ou même plus fort. Ta réputation l'irritait.

Coplan haussa les épaules.

Il partit peu après, alla à son hôtel, changea de chemise et de costume, fit appeler un taxi.

l'aérodrome, lança-t-il au chauffeur

Arrivé à destination, il congédia le taxi. Puis, après une courte promenade aux abords de l'aérogare, il se posta non loin de la sortie des voyageurs.

Le Constellation d'Air France se posa à l'heure pile. De son poste d'observation, Francis ne pouvait pas voir débarquer les passagers. Mais il les vit un peu plus tard, alors qu'ils débouchaient dans le hall, après les formalités policières et douanières.

La première personne de connaissance qu'il repéra, ce fut Alexandra Morin. Vêtue d'un tailleur beige, sobre mais élégant, elle arborait une expression un peu lasse. Elle avait de la classe, c'était indéniable. Plutôt belle que jolie, d'ailleurs. Et, sous les lumières du hall, son visage maquillé avec art laissait malgré tout transparaître les stigmates de la dissimulation. Ses yeux, sa bouche trop bien dessinée, son maintien, tout en elle dégageait une impression de plante vénéneuse. Elle était svelte, bien balancée, avec ce rien de nonchalance qui trahit, chez la femme de trente ans, la recherche sournoise des voluptés.

Elle était seule, sans bagages.

Derrière elle, Fondane s'amenait avec une valise de cuir constellée de vignettes-souvenirs. Et, derrière Fondane, enveloppé dans un pardessus de ratine qui soulignait sa corpulence massive, le Vieux en personne qui adressa à Coplan un clin d’œil significatif.

CHAPITRE XV

Coplan avait compris. Laissant choir son patron et son collègue, il s'attacha discrètement aux pas de la veuve Morin. Quand elle monta dans un taxi, il prit le taxi suivant.

C'était une sérieuse entorse au programme, mais qui valait sûrement le dérangement. Cette personne distinguée, prudente et

plus rusée que le diable, on pouvait prévoir qu'elle ne se dérangeait pas sans motif sérieux.

Au boulevard de Khaldé, le taxi vira sur la gauche au lieu de continuer tout droit vers le centre de la ville. Le taxi de Coplan prit la même direction.

- Stop ! commanda Francis peu après.

Il débarqua, paya la course et poursuivit à pied. Alexandra Morin, à vingt mètres de distance, longeait d'un pas rapide le Palais de l'Unesco. De toute évidence, elle se rendait à un endroit précis où elle devait rencontrer quelqu'un qui était au courant de son arrivée.

Elle s'engagea dans la rue de Chouran. Elle s'approchait de la baie aux Pigeons quand, brusquement, un homme de haute taille jaillit de l'ombre, fonça sur elle, leva le bras et lui assena un coup terrible en pleine poitrine. Coplan avait vu luire la lame d'un poignard. Décontenancé par la rapidité de l'agression, par sa brutalité incroyable, il resta un moment sur place, puis, très vite, il s'élança. Mais déjà le tueur avait disparu.

Il y avait quelque chose de fou, d'atroce et d'abrutissant dans la succession rapide des événements.

Quand Coplan arriva chez Sad Youssine, le Vieux et Fondane s'y trouvaient déjà. Le docteur libanais avait relaté brièvement au Vieux ce qui s'était passé au cours des dernières heures.

- Alors ? gronda le Vieux en dévisageant Francis. J'arrive trop tard, Masson a été abattu à ce qu'il paraît ? Et la veuve Morin, où est-elle allée ?

- Sauf erreur, en enfer ! ricana Coplan, déjà sur la défensive. Je l'ai prise en filature et elle m'a emmené jusqu'au bord de la mer, près de la grotte aux pigeons. Là, brusquement, un type a surgi de l'ombre et lui a balancé un coup de couteau en pleine poitrine.

- Je me suis trompé, constata le Vieux d'une voix morne. Je croyais que c'était l'inverse : je croyais qu'elle venait à Beyrouth pour orchestrer la finale de leur jeu de massacre. Elle avait quitté Monte-Carlo à destination de Rome. Quand j'ai appris qu'elle avait réservé sa place dans l'avion du Liban, j'ai décidé de me déplacer moi aussi... Conclusion, mon hypothèse n'était pas la bonne : ce n'est pas la femme de Morin qui dirigeait ce réseau...

Il y eut un silence.

Le Vieux était énervé. Les muscles de sa forte mâchoire tressaillaient spasmodiquement. Sous ses lourdes paupières, son regard voilé avait l'air de scruter des ombres lointaines.

- Le Goarrec est dans le sous-sol, reprit-il soudain, c'est une bonne prise. Mais le corps de Masson, qu'en avez-vous fait ?

- J'ai dû le laisser là-bas, dit Coplan. Je ne pouvais pas agir autrement... J'espère qu'on ne pourra pas l'identifier. Mettez-vous à ma place :

je devais tenir Le Goarrec à l'oeil et son ancienne servante pouvait rappliquer d'une minute à l'autre.

- Je ne vous reproche rien. Venez, nous allons interroger cet homme...

Il s'avança vers la porte, s'arrêta et dit encore :

- Ce n'est pas tout. Ghira Heffadi a été retrouvée poignardée dans une chambre d'hôtel, à Tanger.

Fondane, qui avait toujours le mot pour rire, glissa d'une voix feutrée, à la fois ironique et amère :

- Liquidation totale...

Le Vieux le foudroya du regard et grogna

- Vous croyez ça ? Détrompez-vous ! C'est une remise à neuf, voilà ce que c'est ! Nous assistons à une épuration. Le chef du Désinform se débarrasse de ses vieux outils pour se remettre au travail avec une équipe fraîche. Et si nous ne profitons pas de cette crise, de ces convulsions, nous n'aurons plus de sitôt l'occasion d'exterminer ce redoutable adversaire.

Il ouvrit la porte, s'engagea dans le vestibule et descendit au sous-sol. Coplan et Fondane lui emboîtèrent le pas.

Alain Le Goarrec, immobilisé dans son fauteuil par ses liens, était livide. Il devait souffrir le martyre, doublement blessé comme il l'était. Son visage ruisselait de sueur.

D'un geste sans douceur, le Vieux lui ôta son bâillon.

- Le Goarrec, faites un effort pour m'écouter très attentivement, commença-t-il en dardant sur le Breton une prunelle inflexible. Je ne suis pas ici pour vous arracher des aveux ni pour constituer un dossier à votre charge. C'est fait depuis longtemps. Grâce à une

série de documents qui sont tombés en notre possession, j'ai pu reconstituer une partie importante de votre activité au sein du Désinform. Je ne discuterai pas davantage votre option politique. Vous êtes ce que vous êtes, ça vous regarde. En revanche, il faut que vous sachiez que je suis ici en service commandé et que je n'ai pas de temps à perdre. Avec l'aide de nos services diplomatiques, j'ai retrouvé six cas précis où votre intervention spécialisée a causé à la France des dommages d'une gravité extrême... En janvier, sur la foi de renseignements tronqués diffusés par votre réseau, l'Espagne a pris position contre nous dans l'affaire marocaine. En mars, toujours à cause de vos habiles mensonges, la Syrie a brusquement renoncé aux accords paramilitaires secrets qui avaient été engagés pour assurer la couverture de certains de nos intérêts vitaux dans cette contrée. En juin, des informations falsifiées ont inspiré à la Libye des mesures qui nous privaient de nos derniers privilèges dans ce pays. En juillet, des rumeurs lancées par vos soins ont entraîné le limogeage à Beyrouth et à Bassorah de plusieurs personnalités pro-françaises. Peu après, vos agents ont torpillé par des statistiques fausses nos plans de réforme pour l'A.O.F. Enfin, en août, c'est encore votre réseau qui a détruit ce que nos services consulaires avaient édifié à grand-peine en Égypte. Tout cela, rien que pour l'année écoulée. Précédemment, en Indochine et ailleurs, vous avez fait de la bonne besogne aussi. Notre argent et nos populations ont durement payé les effets de votre génie malfaisant. Vous pouvez être fier de vous.

Malgré sa souffrance, Le Goarrec parvint à esquisser un petit sourire orgueilleux.

- Vous ne me faites pas peur, ricana le Breton. Pensez donc ! Deux siècles de propagande ignoble n'ont pas encore fait croire aux gens de Bretagne que la France était en république. Je suis de cette race... Et d'ailleurs vous ne pouvez rien contre moi. J'ai travaillé dans ma partie. j'ai fait des travaux scientifiques, aucune loi ne peut me punir. Trahison ? Prouvez-le. Intelligence avec l'ennemi ? La France n'est pas en guerre, que je sache ? Livraison de secrets militaires ? Je m'occupe de questions historiques et sociales, sans plus. Alors ?

Il avait préparé son topo de longue date, évidemment. Mais le Vieux balaya ces arguments d'un geste de sa lourde patte :

- Hors de question, tout ça ! Si je décide de vous coller en prison, vous y pourrirez jusqu'à la fin de vos jours. Et je ne parle pas à la légère. Mais j'ai une autre histoire à vous raconter... Votre chef s'appelle DEO. C'est ainsi que le désigne votre code, et j'utiliserai, ce nom en attendant de connaître celui que cela cache... Pendant dix ans, vous avez donné le meilleur de vous-même à cet homme, parce que cet homme servait votre cause. Soit. Mais tout est changé, Le Goarrec. DEO a supprimé vos meilleurs amis, vos anciens camarades de combat : les frères Morin. Ensuite, il a froidement assassiné Otto Silbach, Lewis Nelson, Staub, Dickson, Ghira Heffadi... Vous, il vous a manqué de peu. Mais ce soir même, il a fait poignarder Alexandra Morin en pleine rue.

- Vous mentez !

Le Vieux haussa ses lourdes épaules.

- Pourquoi le ferais-je ?... Du reste, c'est logique ! DEO est obligé de vous effacer de vous éliminer, tous, jusqu'au dernier. C'est alors et alors seulement qu'il pourra reconstituer un nouveau réseau. .Et le Désinform va servir un autre maître, vous trahir plus que probablement.

Le Goarrec haletait. Après un silence, il articula d'une voix à peine distincte :

A quoi bon ? Même si je dénonce. DEO, vous ne pourrez rien contre lui non plus.

- Qu'en savez-vous ?

Le Goarrec se mouilla les lèvres, puis, dans un souffle :

- Son vrai nom, c'est Horst von Lüttinghen. Le baron Horst von Lüttinghen.

- Le général allemand ? fit le Vieux, impassible.

- Son fils... C'est l'intelligence la plus étonnante que j'aie rencontrée au cours de ma carrière. Il n'avait que vingt-quatre ans quand Ribbentrop l'a appelé aux Affaires étrangères. A la débâcle, il a pu se réfugier à Beyrouth, chez des amis... Plus tard, quand il a su que son père était tombé aux mains des Russes, à Stalingrad, il leur

a offert ses services en échange de la libération de son père... C'est ainsi que tout a commencé.

Le Vieux paraissait subitement démonté. Ses épaules se voûtèrent davantage.

- Où se cache-t-il, ce baron von Lüttinghen ?

- Je l'ignore. Je ne le rencontrais que tous les deux mois. Il nous donnait des instructions, dirigeait nos études...

- Que s'est-il passé dans votre réseau ? Pourquoi ce carnage ?

Le Goarrec eut une grimace désabusée. Maintenant que la digue était rompue, il ne pensait plus à se taire.

- Comme toujours, soupira-t-il, le succès. Le succès a suscité des haines mortelles entre nos équipes. L'Allemagne écrasée, le monde arabe dominé par les Anglo-Saxons victorieux, les Russes crispés de peur devant le potentiel américain, c'était facile de lutter coude à coude. Mais, en dix ans, la situation s'est renversée. L'Allemagne a récupéré toute sa vitalité, les Musulmans sont ivres de leur jeune puissance, les Russes n'ont plus besoin des partis ni même de l'idéal communiste... Notre fraternité a éclaté... DEO a compris. Son intelligence aiguë lui a permis de voir ce que personne ne voit, et il prétend que l'Allemagne reprendra sa mission éternelle : défendre la civilisation blanche contre la barbarie. En vérité, je pense que ces gens sont des ambitieux forcenés. Son père a repris du service et l'a converti. Tout recommence...

Le Vieux, d'un bref signe de tête, fit comprendre à Coplan et à Fondane que ce premier interrogatoire était terminé. Fondane, sans un mot, replaça le bâillon devant la bouche du blessé.

Dans la chambre de Sad Youssine, le Vieux ne dissimula pas qu'il était déconcerté.

- Horst von Lüttinghen, maugréa-t-il. Jamais vu ce nom-là dans le dossier ni dans ses prolongements. C'est une...

Youssine poussa un petit cri. Tout le monde se tourna vers lui. La bouche ouverte, les yeux dans le vague, il paraissait littéralement abasourdi.

Se ressaisissant, il tendit le bras et demanda à Coplan :

- Cette boîte, fiston !... La grande, oui !...

Coplan lui porta la boîte. Le vieux Libanais, tremblant de fébrilité, se mit à remuer les enveloppes rangées dans le carton.

- Trop bête, geignit-il, trop bête !... Il extirpa une enveloppe brune, l'ouvrit, en retira quatre photos format carte-postale.

- Tenez, dit-il, le voici, Horst von Lüttinghen. Et près de lui, cette femme, cette jeune veuve...

Coplan s'empara de l'une des photos, y jeta un coup d'œil, lâcha un juron et donna la carte-postale au Vieux.

- Ah, c'est mieux, soupira le Vieux. Évidemment, il fallait le savoir... Très fort, cet homme.

Fondane jeta un regard vers la photo, puis demanda à Coplan :

- On le connaît ?,

- Hé oui, qu'on le connaît ! dit Francis, sardonique. On le connaît même très bien. Il a failli me cogner dessus dans un night-club du Caire !... Mais il s'appelait Helmut Klaber, voilà toute la nuance...

Youssine, le front penché, murmura d'un ton plein d'humilité :

- J'aurais dû me rappeler, évidemment, mais ça me semble si loin. C'était en 1945... La famille Sarad venait de fonder un prix de médecine. Horst von Lüttinghen était un ami du jeune Sarad, le futur diplomate. Et la femme, cette veuve, je crois que c'était une cousine des Sarad... Je suis sur ce cliché au titre de doyen des chefs de service des hôpitaux...

Le Vieux, souriant, s'approcha du vieillard.

- Vous n'avez rien perdu de votre efficacité, Youssine.. Votre photo de von Lüttinghen nous fait gagner du temps...

Il lui tapota l'épaule et ajouta :

- C'est encore nous, les ancêtres, qui trouvons les réponses finales, pas vrai ?...

Fondane enchaîna d'un ton détaché

- Mais Le Goarrec a raison, nous ne pouvons rien contre ce type.

Le Vieux arqua son sourcil gauche.

- C'est ce que nous allons voir, ricana-t-il.

Douze heures plus tard, Coplan avait retrouvé la piste du fameux baron von Lüttinghen. Il occupait la chambre 27 au Tanios, un des palaces d'Aley.

Fort de ce renseignement, le Vieux prit la direction des opérations. Comme il connaissait le code du réseau DEO, il adressa à Lüttinghen, alias Klaber, un message laconique :

« *Désire vous rencontrer pour explication. Suis blessé, incapable de quitter ma retraite. Je vous attendrai jeudi, à midi, à Mkalles. C'est la maison cachée derrière l'ancienne magnanerie, à la sortie du village. Venez seul. Je prendrai mes dispositions pour qu'on vous conduise à moi sans risques. J'ai besoin de votre aide. DESA*. »

C'était la signature d'Alain Le Goarrec, en code naturellement.

Klaber allait-il saisir l'occasion d'éliminer le dernier témoin de ses activités passées ? Le Vieux le pensait. Coplan aussi. Quant à l'endroit choisi, on pouvait l'utiliser sans crainte. En effet, les journaux avaient signalé qu'un cadavre avait été retrouvé dans le torrent, en aval de Mkalles, sans autre indication. Très probablement, l'ancienne servante de Le Goarrec et son mari avaient pris le parti de se débarrasser de la sorte du corps de l'inconnu qu'ils avaient trouvé chez eux, le corps du pauvre Masson.

Ce jeudi-là, un peu avant l'aube, Francis s'installait sur le flanc de la montagne, à l'endroit même d'où il avait surveillé la maisonnette indigène quand Le Goarrec s'y terrait.

L'attente fut longue, mais Coplan ne s'en soucia pas. Bien dissimulé par les buissons, il était calme et parfaitement sûr de ses nerfs.

A midi moins cinq, dans ses jumelles, il vit surgir une grosse voiture qui traversa le village et stoppa au-delà de la magnanerie.

Klaber mit pied à terre, examina les abords du large bâtiment désaffecté, puis, penché en avant, vérifia un gros pistolet à barillet qu'il fourra dans sa poche droite. Ensuite, très dégagé, il alluma une cigarette et se dirigea vers la petite maison qu'il ne pouvait pas voir...

Coplan fixa sa vision sur le visage de l'Allemand. Avec ses traits austères, ses méplats rudes, son maxillaire puissant, Horst von Lüttinghen paraissait plutôt une force de la nature qu'un cerveau génial. Ses cheveux blonds brillaient dans le soleil.

Francis déposa les jumelles et prit le fusil qu'il avait déposé à ses pieds. C'était une arme redoutable, conçue pour la chasse au gros gibier d'Afrique. Le double canon d'acier, d'un bleu noir aux reflets sombres, était surmonté d'un viseur télescopique perfectionné.

Sans hâte, Coplan épaula le fusil. Pendant quelques secondes, il suivit la progression de Klaber dans son viseur. A l'instant précis où l'Allemand s'arrêtait à l'entrée de la ruelle, Francis appuya sur la détente. Le fusil à tir rapide cracha longuement sa salve. Là-bas, dans la ruelle, le géant blond resta encore une demi-seconde debout, la tête littéralement sciée en deux. Puis son corps massif dégringola dans la poussière.

- Pour Masson et pour Élisabeth Gerlier, murmura Coplan, les yeux pensifs.

Le fusil à la main, il ramassa les jumelles et se faufila dans les taillis.

Au retour de Coplan chez Sad Youssine, le Vieux s'abstint de tout commentaire superflu.

- C'est bien, dit-il simplement, voilà une question réglée. Je me charge du reste... Le jeune voyou et Alain Le Goarrec seront acheminés vers Marseille sur un paquebot français. Les dispositions sont prises, on les embarque ce soir... J'ai télégraphié à Paris pour qu'on mette les biens d'Alexandra Morin sous scellés.

Il regarda Francis, et ajouta, bourru :

- En éliminant DEO, vous venez de mettre le point final à cette hécatombe. Deux de nos agents ont payé de leur vie cette ouverture d'information contre X... Mais ce n'est pas payer trop cher la destruction de ce réseau qui nous a fait tant de mal.

Il sortit sa pipe.

- Incidemment, reprit-il encore, les assurances de Bâle ont gagné la partie, elles aussi. Par les listes de DEO, j'ai la preuve matérielle que Gustave Morin exerçait une activité non prévue à son contrat. Son assurance-vie sera déclarée nulle, et les cinquante millions seront récupérés sur les biens de sa veuve.

- Amen, conclut Francis.

FIN